ÉRIC MESNIER

SECOURS EN MONTAGNE

Dix interventions extraordinaires qui ont marqué à jamais ma carrière de secouriste au sein du PGHM

ÉRIC MESNIER
Préface de Rémy Michelin

SECOURS EN MONTAGNE

Dix interventions extraordinaires qui ont marqué
à jamais ma carrière au sein du PGHM

www.nimrod.fr

Ces récits de secours sont tirés de faits réels et réellement vécus. Pour l'intérêt du lecteur et la protection de certaines personnes, certains noms, lieux et faits ont été volontairement modifiés.

Préface

Qui n’a jamais voulu un jour endosser un costume de super-héros, doté de super-pouvoirs, afin de porter secours à une personne en détresse ?

Mais pour un grand nombre d’entre nous cela reste à tout jamais le rêve d’une nuit passée bien au chaud dans notre lit, sans le moindre risque hormis, au réveil, celui de se prendre les pieds dans le tapis.

Cependant, ces super-héros existent, mais jamais ne vous diront qu’ils le sont. « Ils », ce sont les hommes et les femmes du Peloton de gendarmerie de haute montagne (PGHM) et celui de montagne (PGM). Éric en a fait partie pendant de nombreuses années.

Dédier sa vie professionnelle au secours des personnes en difficulté n’est pas chose aisée. Tutoyer les plus beaux sommets de France demande de nombreuses qualités tant sur le plan physique que sur le plan humain.

Si la technique de l’escalade en paroi s’apprend, se perfectionne et se peaufine, il n’en va pas de même pour l’émotionnel. Suspendu dans le vide malgré le mauvais temps, au contact de la victime, on ne doit jamais laisser le stress prendre le dessus. La peur et l’improvisation n’ont pas leur place à plus de 3 000 mètres d’altitude. Il faut à tout prix redescendre l’infortuné accidenté dans la vallée, quel que soit son état.

Parfois la mort, aussi horrible soit-elle, fait également partie du quotidien et il faut alors surmonter l’insurmontable : ne pas flancher, continuer le job jusqu’au bout puis rentrer chez soi en essayant de l’évacuer de son esprit si cela est possible.

Alors, à force d’entraînement, de volonté et d’abnégation, ces soldats de la République vivent leur but ultime : être sauveteurs en montagne ! Pourtant, pour une poignée, l’aventure s’arrêtera bien trop tôt, ceux-là n’ayant pas fait la part égale au physique et au mental, les portes des massifs enneigés se refermant alors devant eux. Ne porte pas secours à personne qui veut…

Pour les avoir côtoyés au plus près, je me dois de vous parler de la complicité qui existe entre ces montagnards et les équipages des hélicoptères de secours de la gendarmerie ou de la Sécurité civile.

Ces binômes indissociables, accompagnés des urgentistes, forment un maillon essentiel dans la chaîne du secours, où la confiance règne en maître. En mission, ils se comprennent au premier coup d'œil, anticipent les faits et gestes de chacun, s'accordant ainsi une confiance aveugle. Dans le feu de l'action, il y a rarement un mot plus haut que l'autre. Dans leur tête, ils forment une équipe. Ce n'est pas pour rien que le monde entier nous les envie.

Ah oui, pour finir ! Si un jour vous vous êtes gravement blessé dans l'un de ces paradis blancs, sachez qu'il y a de très fortes chances pour que l'un de vos samaritains volants tout de bleu vêtus ait pris de vos nouvelles. Mais cela, jamais vous ne le saurez, c'est ce qui fait la grandeur d'âme, l'humanisme de ces hommes avec un grand « H ».

Rémy Michelin, peintre de l'air et de l'espace

© Éric Mesnier

– 1 –

Intégration PGHM[1]

La porte s’ouvre, Lilian sort de la pièce : ses yeux brillent et son sourire nous transperce. Nous ressentons son euphorie. Il a ce petit quelque chose de différent. Par humilité, il ne s’attarde pas dans ce couloir où nous patientons tous, il passe devant nous d’un pas rapide et part crier sa joie dans un endroit isolé. C’est son moment, sa réussite.

Nous le regardons s’éloigner vers l’étage qui mène aux chambres et nous nous attendons à entendre un énorme cri de joie. Mais il n’en est rien et l’intensité du moment présent nous ramène à notre objectif, car c’est notre sort qui se joue dans cette salle. En réalité, il est déjà scellé. Nous avons accepté de nous confronter à ces fameux tests et sommes là pour entendre le verdict de ces professionnels de la montagne, pour savoir si oui ou non nous pouvons intégrer ce corps si prestigieux.

Tout s’enchaîne dans ma tête. Ce moment d’attente interminable fait resurgir en moi une multitude d’images, mon cerveau est un tourbillon où tout s’entrechoque : les entraînements, le temps passé, les sacrifices, les doutes… Soudain, dans la salle, une voix puissante prononce mon nom. J’ai les mains moites lorsque j’entre dans cette fameuse pièce et c’est en respirant profondément que je tente d’évacuer mon stress.

Je fais quelques pas pour me positionner à la place de « l’accusé », au milieu des tables rangées en forme de U, devant une dizaine de personnes. En son centre se tient, sans nul doute, la personne décisionnaire de cette audience : elle a mon dossier ouvert devant elle, un stylo à la main, et attend ma prestation.

Mais avant toute présentation, le cœur palpitant, je dois respecter le salut militaire traditionnel : je lance ma main droite vers la tempe, la redescends aussitôt pour claquer la couture du pantalon. Elle remonte ensuite se saisir du képi. Soudain, dans ma tête, ma conscience me guide, elle me permet de dépasser ma peur : « Éric, n'oublie pas de faire le quart de tour dans le dos pour la récupération du képi main gauche. » Cette petite voix m'aide à me poser, à ne rien oublier et surtout à faire une présentation digne et respectueuse de cette tenue et des valeurs qui y sont attachées. Tout s'enchaîne correctement, des gestes longuement répétés à l'école de gendarmerie.

Je me présente, je dois bien articuler et parler sans trembler. Stressé, mais concentré, je décline naturellement mon nom, mon prénom, mon affectation, le grade et la mise à leur disposition.

Je suis tellement dans ma bulle que je n'entends pas les premiers mots de la personne située au centre. Je n'arrive toujours pas à croire que je suis là. En même temps, ma conscience me ramène les pieds sur terre, elle me dit que j'ai travaillé dur pour en arriver là, que je suis exactement là où je voulais être, en ce début de mois de mai 2000. Je viens, en tant que gendarme, me présenter à Chamonix dans la salle du CNISAG – Centre national d'instruction de ski et d'alpinisme de la gendarmerie. La personne assise en face de moi est le colonel, responsable de la spécialité Montagne de la Gendarmerie nationale. Je suis là pour entendre les résultats de la semaine de tests et savoir si je peux intégrer le PGHM – le Peloton de gendarmerie de haute montagne.

Je reprends rapidement mes esprits, écoute les mots du colonel et parviens à leur donner du sens. Mais, en ce moment si important, ma tête repart de plus belle et je me mets à tutoyer intérieurement ce colonel à qui je dois le respect. « Mon colonel, de grâce, abrège et viens-en aux faits, donne-moi les résultats s'il te plaît, je les attends depuis quatre ans. »

J'ai l'impression qu'il m'a entendu. Il relève la tête, sourit en me regardant droit dans les yeux et dit :

— Félicitations, vous êtes admis dans la spécialité Montagne de la gendarmerie au sein du PGHM.

Devant mon air dubitatif, le colonel, habitué à ce protocole, ne me lâche pas du regard, attend quelques instants et ajoute :

— Au risque de me répéter, je confirme que votre affectation sera bien au sein d'un PGHM.

À cette époque, le secours en montagne est divisé en deux dans la gendarmerie : les PGM et les PGHM. La différence se joue sur la lettre H, pour la qualité de « haute », c'est-à-dire la zone de montagne. Pour nous montagnards, cela définit la complexité de la montagne, avec des terrains plus variés comme les glaciers ou les crevasses, avec des altitudes plus élevées, et par conséquent cela amène généralement à des secours plus complexes.

Il est quasiment d'usage de passer par la case PGM avant de basculer en PGHM, après avoir acquis de l'expérience, et de repasser ces fameux tests. En secret et dans la plus stricte humilité, tout le monde rêve de ce H.

— Merci, mon colonel !

J'obtiens alors l'autorisation de quitter la salle, et je dois avouer que tout s'enchaîne beaucoup plus vite qu'à l'aller… Le képi est vite remis, salut, quart de tour, avec comme objectif prioritaire la porte du couloir.

Second objectif : le couloir, le regard des camarades. Surtout, je me dois de les laisser au calme, de ne rien extérioriser pour l'instant, car ce moment est vraiment personnel et doit être vécu un peu égoïstement. Nous aurons le temps de le fêter tous ensemble plus tard dans la soirée.

Troisième objectif, le plus beau : ma chambre et mon oreiller.

Je me retrouve alors dans la peau de Lilian quelques instants plus tôt. Une foule de sentiments me bouscule et m'anime, je suis tiraillé entre discrétion et rayonnement, humilité et joie… Arrive enfin la délivrance des retrouvailles avec mon meilleur ami de cette semaine : mon oreiller. Il ne m'a pas beaucoup vu, ces derniers jours, car cette fin de stage a été très intense. Il a été le témoin et le confident de mes réussites, de mes peurs et de mes doutes. Il a à la fois séché mes larmes et entendu des éclats de rire nerveux. C'est donc à lui, naturellement et spontanément, que je hurle mon immense joie.

Ce soir-là, nous nous retrouvons tous ensemble au mess[2] et, avant de manger, nous partageons une bière bien méritée. Comme dans tout examen, toute épreuve, deux clans s'opposent : ceux qui ont réussi et ceux qui, malheureusement, ont raté le coche d'un rien.

Dans la vie, à chaque fois que nous tentons quelque chose, nous mettons toutes les chances de notre côté pour y parvenir. L'échec n'est que le reflet

d’un infime pourcentage de notre action qui n’a pas fonctionné. Il est important à ce moment-là de garder en mémoire tout le cheminement et l’aspect positif de cette expérience. Après une phase d’acceptation, d’analyse et de remise en question, il faudra retrouver l’envie et la motivation pour y retourner, se présenter à nouveau en espérant atteindre son objectif et transformer cet échec en réussite.

Nous savons tous, surtout dans le milieu de la montagne, que la chance est un facteur omniprésent. En escalade, en cascade de glace ou lors d’une ascension, le choix d’une prise, d’un itinéraire ou d’un cheminement peut avoir des conséquences sur la réussite de la voie elle-même ou la sécurité des pratiquants. En secours, lors d’une recherche de victime sans zone réellement définie, nous avons conscience qu’il nous faudra une part de chance, un feeling, pour la retrouver rapidement. Raison pour laquelle je décide de commencer par cette zone plutôt qu’une autre. Mais il faut également de la confiance en soi, une bonne lecture de la situation et une gestion du stress de tous les instants pour rester sur le chemin le plus simple.

Tous ces facteurs de réussite doivent aussi être liés à l’expérience de ces ascensions. En effet, bien analyser une difficulté nous permet de déterminer les zones plus complexes où il faudra accélérer et les points de repos où l’on pourra récupérer et surtout se recentrer.

L’envie d’intégrer cette unité d’élite et la difficulté des tests physiques nous poussent à nous mettre une pression terrible tout seuls. Beaucoup de candidats postulent, mais peu de places sont offertes chaque année et tout se joue sur quelques épreuves. Ce n’est que bien plus tard que j’apprendrai que ces situations sont voulues. Le jury des tests d’entrée au PGHM est composé de professionnels de la montagne, de secouristes, qui sont peut-être nos futurs collègues. Ils ont besoin de voir de quoi nous sommes capables, comment nous agissons ou réagissons face à des opérations de secours complexes en milieu hostile. Car ce n’est pas le facteur chance qui est le plus important. C’est bel et bien la capacité de la personne à évoluer tranquillement, sereinement dans une zone d’ombre et à garder sa faculté d’analyse et d’action. La chance n’est-elle pas la résultante de la maîtrise et de la répétition de gestes et d’actions ?

Lors de ces échanges autour d’une bière, nous tentons de rassurer les camarades qui n’ont pas réussi cette épreuve. Mais leur déception est

difficilement enrayable ce soir. Ils ressassent leurs nombreux sacrifices et les longs et difficiles entraînements : ces tests physiques équivalent à ceux présentés pour le diplôme d'aspirant guide, auxquels sont ajoutés des tests de capacités mentales et des épreuves de secourisme. Les conditions extrêmes dans lesquelles ils sont plongés, par exemple des nuits très courtes, permettent de mettre les candidats à nu. La fatigue continue révèle les personnalités, car il devient impossible de tricher. Les qualités intrinsèques des individus ressortent alors, comme leurs capacités d'analyse, de prise de décision et de gestion d'équipe.

De plus, avant de pouvoir postuler à ces tests, nous devons passer au sein de la gendarmerie les certifications été et hiver sur plusieurs niveaux – CEM[3], DQTM[4], BTM[5] –, ce qui correspond au minimum à trois ans. Ces stages attestent d'un niveau technique de plus en plus élevé et d'une autonomie de plus en plus grande pour finir par encadrer et être le responsable de la cordée. Pendant cette période, il est demandé d'acquérir de l'expérience en pratiquant des courses en montagne avec un certain degré de difficulté, un dénivelé et une cotation.

Cette liste permet de situer et d'évaluer le niveau du stagiaire en fonction des cotations définies dans le milieu alpin pour chacune des courses qu'il aura réalisées : F (facile), PD (petite difficulté), AD (assez difficile), D (difficile), TD (très difficile), ED (extrêmement difficile) et ABO (abominablement difficile)… Il est vrai qu'à leur lecture certaines cotations ne donnent pas forcément envie de sortir en montagne, je vous l'accorde, mais elles font partie du patrimoine montagnard. Elles en définissent l'éthique, l'étymologie, l'ADN, l'histoire et ceux qui en ont écrit les plus belles pages. Car certaines courses très difficiles d'autrefois sont devenues des classiques d'aujourd'hui en raison du matériel utilisé et des capacités d'entraînement.

Nous sommes toujours à la bière avec nos deux clans. Avec en moyenne trois ou quatre ans de préparation pour ces tests, on comprend facilement que les mots de réconfort puissent rester vains. Malgré tout, nous passons à table ensemble et refaisons le fil de la journée, de la voie d'escalade que nous venons d'effectuer. Chacun raconte comment il a tenu sur la petite prise, comment il a su se projeter sur la suivante, tout cela dans des éclats de rire ou des moqueries, mais toujours dans le respect de l'autre. Nous nous connaissons tous parfaitement, nous avons effectué tellement de stages ensemble, et tous ceux qui sont là méritent leur place dans cette unité.

Malheureusement, certains n’ont pas pu, ces derniers jours, être au maximum de leurs possibilités et se sont peut-être laissé submerger par le stress.

Ils ont été jugés par leurs pairs, et ceux-ci ont pensé qu’ils n’étaient pas encore tout à fait prêts. La stèle présente dehors, à l’entrée des bureaux du PGHM de Chamonix, est là pour nous rappeler la dure réalité. En moyenne, sur les soixante années d’existence de la spécialité et environ deux cent cinquante personnels, un camarade nous quitte chaque année dans l’exercice de ses fonctions.

C’est un métier dangereux que nous sommes disposés à exercer, mais c’est surtout un métier de passion, un métier choisi, très difficile, mais tellement complet et humain.

Je prends congé de mes camarades de promotion. Je rentre à l’escadron de gendarmerie mobile de Tarbes où je suis actuellement affecté. Je fais la route du retour avec Didier. Nous ne voyons pas passer le temps ni les kilomètres car nous avons tous deux réussi les tests. Nous élaborons la suite, les envies, les futurs stages, et nous ne manquons pas de nous projeter dans cet avenir que nous sommes allés chercher. Ce soir-là, le monde semble léger, facile et ouvert à toutes les propositions.

Nous nous recroiserons ensuite plusieurs fois pour partager des moments de convivialité en montagne ou ailleurs, nous remémorant ces instants de bonheur. Jusqu’à cet accident tragique, quelques années plus tard, où Didier perdra la vie. Je pense souvent à toi et à ces moments passés dans la voiture. Ton accent pyrénéen et ta gentillesse me manquent encore aujourd’hui.

---

1. Peloton de gendarmerie de haute montagne.
2. Lieu où se réunissent les officiers ou les sous-officiers d’une même unité pour prendre leurs repas en commun.
3. Certificat élémentaire de montagne.
4. Diplôme de qualification technique montagne.
5. Brevet technique montagne.

© Éric Mesnier

– 2 –

Mutation au PGHM de Grenoble

L’attente de mon affectation dans la spécialité Montagne de la gendarmerie est un moment particulièrement compliqué que je n’avais pas anticipé. C’est un mélange de joie et d’impatience teintée d’amertume qui va m’animer. Je dois me replonger dans le train-train quotidien, faire face à quelques remarques pernicieuses de la part de quelques jaloux et attendre qu’une place me soit attribuée. Le temps d’attente jusqu’à la prochaine affectation classée montagne peut aller de quelques mois à l’année, en fonction des places disponibles et des capacités de logement – en tant que gendarme, nous avons un logement de fonction mis à disposition.

Enfin la bonne nouvelle arrive : je suis affecté au PGHM de Chamonix au 1er septembre. Ma joie est néanmoins de courte durée. La moitié de l’effectif de Chamonix étant déjà en formation, il ne semble pas judicieux d’y envoyer encore un novice ; ma mutation est mise en suspens. Savoir que l’on va tourner une page et écrire un nouveau chapitre, sans pour autant connaître la date exacte de ce départ, est particulièrement dur. Le cœur est déjà parti avec une bonne part des émotions, et le cortex et le corps restent là à attendre, en assurant tout de même le boulot demandé, mais en souhaitant le quitter au plus vite.

Je devrai patienter jusqu’au 1er décembre pour mettre le pied dans ma nouvelle unité et pouvoir officiellement intégrer le secours en montagne. Je retourne dans les Alpes, à côté de Grenoble, au sein du PGHM du Versoud, en Isère.

Cette unité intervient sur tous les massifs de son secteur : c’est l’un des plus vastes de France de par sa superficie, il comprend des massifs comme Belledonne, la Chartreuse, l’Oisans, le Vercors et bien d’autres encore. On

dit qu'à Grenoble, au détour d'un boulevard, apparaît toujours en arrière-plan un massif différent : une multiplicité de terrains de jeu où des gens comptent sur le secours pour les sortir d'une situation critique.

Je quitte Tarbes et j'ai hâte de rejoindre cette équipe fabuleuse avec dans mes bagages une volonté de bien faire, une motivation décuplée et une envie immense de participer à ces secours.

Le PGHM de Grenoble a la particularité d'avoir une base avancée l'hiver et l'été à l'Alpe-d'Huez. Le territoire est si grand que pendant les périodes de forte affluence il est nécessaire de posséder deux hélicoptères pour la gestion des secours : un en altitude et l'autre à la base du Versoud.

Nous montons en règle générale à six personnels pour équiper l'hélicoptère et assurer les missions en fonction des alertes. Cet équipage est composé de deux « premiers à marcher[1] » opérationnels. Ils sont projetés immédiatement sur un accident et restent disponibles vingt-quatre heures durant pour partir au moment de la réception de l'alerte. Il n'y a pas de délai de carence. Ils sont secondés par deux gendarmes en deuxième alerte, les « seconds à marcher », qui vont potentiellement renforcer la première équipe ou partir sur une autre intervention en cas d'opérations longues et multiples. Le but est de toujours être réactif et projetable dans l'intérêt des victimes dans un laps de temps le plus court possible.

Les thématiques des accidents rencontrés sont variées : randonnée pédestre, toute discipline de ski, via ferrata[2], raquettes à neige, VTT, parapente, trail ou encore cueillette de champignons ou de génépi, mais aussi de nouvelles disciplines comme le wingsuit. En fonction du milieu dans lequel ces derniers surviennent, les secours peuvent s'avérer très techniques pour pouvoir atteindre et sauver la victime tout en préservant la sécurité de tous.

Fort heureusement, la plupart des accidents n'entraînent pas des dommages graves et/ou des situations tristes. C'est la somme de plusieurs facteurs qui va créer une situation dégradée. Le facteur risque est minimisé en prenant des précautions d'usage comme simplement communiquer son itinéraire à ses proches, éventuellement les points de départ et d'arrivée, donner un horaire de retour élargi et avoir un téléphone.

Prenons l'exemple d'un randonneur qui part seul et qui ne rentre pas chez lui le soir. L'alerte va nous arriver tardivement et notre priorité va être de récolter tous les renseignements nécessaires à sa recherche. Nous

pourrons les analyser et nous déplacer immédiatement sur site. En revanche, si nous n'avons aucune idée du massif gravi, de l'intention de sommet ou d'itinéraire, comment orienter notre investigation ? Nous devrons alors retrouver en priorité la voiture sur le parking pour déterminer un axe de travail, mais combien d'heures allons-nous perdre à rechercher une aiguille dans une botte de foin ? Et au lieu de passer quelques heures avec une traumatologie bénigne, mais handicapante, la victime devra peut-être patienter jusqu'à plusieurs jours : cette situation s'est malheureusement présentée quelquefois et dans ce cas l'énergie dépensée à trouver notre premier indice est énorme et frustrante – pour nous, les secouristes, mais aussi pour les proches. Les chances alors de retrouver la victime vivante s'amenuisent d'heure en heure, pour parfois franchir le cap de non-retour.

* * *

Exercer le métier de secouriste de haute montagne au sein de la gendarmerie, c'est en accepter les trois facettes : le secours en lui-même, son aspect administratif et le côté judiciaire.

Être secouriste, c'est donner de sa personne pour porter assistance à une personne en difficulté. Pour atteindre ce but, il nous faut également sécuriser le lieu d'intervention afin de préserver la victime et les acteurs du secours d'un sur-accident. Nous devons être capables de prodiguer les premiers gestes de secours et d'assister le médecin sur place ou dans une zone moins dangereuse. De l'alerte à l'évacuation de la victime, de nombreux scénarios sont possibles. Ensemble, nous déterminons les meilleurs choix à adopter en fonction des éléments dont nous disposons. Chaque secours est différent et les éléments passés (cause), présents (bilans) et futurs (risques, aggravations, autres secours) sont à analyser pour établir la meilleure stratégie dans l'intérêt de tous.

En cas de danger réel, vital et immédiat, la victime est conditionnée au plus juste et le plus rapidement possible en tenant compte de son bilan pour l'immobiliser au mieux. Mais l'essentiel est surtout de la soustraire de manière urgente au danger imminent et non maîtrisable. Après cette extraction d'urgence, nous pourrons nous reposer quelques dizaines ou centaines de mètres plus loin pour la médicaliser en toute sécurité. Dans la plupart des cas, la médicalisation se fait sur le lieu même de l'accident. Le travail avec les médecins du secours est un réel travail d'équipe. Lors de

leur formation en montagne, nous les prenons en charge dans différents stages pour leur apprendre les techniques alpines et les manœuvres de corde essentielles à leur autonomie dans ce milieu hostile. En contrepartie, nous travaillons ensemble sur l'optimisation de la médicalisation dans ce milieu particulier et apprenons à nous connaître mutuellement et à nous faire confiance.

Nous prenons en compte les problématiques de chaque intervenant pour mener à bien notre mission : l'environnement et ses dangers, les conditions météorologiques et aérologiques, les moyens utilisés, la capacité du médecin à mettre en œuvre son action, l'altitude… Notre sens de la vie et du sacrifice nous permet de nous écouter, de garder une communication constante et d'accepter nos contraintes respectives pour servir un objectif commun. Nous arrivons à ce niveau élevé de compréhension, d'analyse et d'adaptation permanente parce que nous avons appris à nous connaître au cours de nombreux entraînements physiques en montagne et exercices de secours. Ces moments de dépassement de soi sont essentiels pour mieux se découvrir, conjuguer les forces et faiblesses de chacun et progresser individuellement et collectivement.

L'intervention est suivie obligatoirement d'un compte rendu rédigé par celui qui a été acteur dans le secours, c'est-à-dire celui qui a réalisé l'action. Cet écrit est transmis au préfet du département, lui-même représentant de l'État, afin de l'informer et d'alimenter les statistiques des secours et accidents dans son département. L'analyse de ces données nous permet d'orienter notre organisation, notre formation et nos exercices de secours. Elle contribue à créer de nouveaux protocoles, à utiliser et à se former aux nouveaux matériaux adaptés aux nouvelles disciplines. Elle nous permet ainsi une optimisation des performances et une remise en question permanente de nos protocoles et de notre manière de travailler.

Enfin, en intégrant le PGHM, nous ne sommes pas seulement secouristes, mais également gendarmes. À ce titre nous devons être capables de dresser un procès-verbal afin de rapporter aux instances judiciaires s'il y a eu infraction ou non lors d'un accident. Le plus souvent, nous sommes utiles pour déclencher le droit civil afin de traiter les cas de dommages causés à autrui. Sur la fin de ma carrière, je constaterai malheureusement que les infractions pénales (absence de diplôme, travail dissimulé, matériel défectueux…) sont en nombre croissant.

Bien évidemment, au tout début de l'activité au sein du secours en montagne, ce n'est pas l'aspect judiciaire qui nous paraît essentiel dans le métier. Je vous laisse imaginer de jeunes loups friands de grands espaces et de montagne se retrouvant enfermés dans des salles pour travailler des éléments judiciaires. Je mentirais si je vous disais que personne n'avait un œil qui traînait sur les sommets visibles par les fenêtres.

Mais à force de faire des stages et de passer l'examen d'OPJ – officier de police judiciaire –, nous comprenons que le milieu de la montagne est intégré dans celui de la société. La montagne reste un vaste espace de liberté individuelle, notion défendue par bon nombre de personnes. Il n'en demeure pas moins qu'elle fait partie intégrante de la société dans laquelle nous vivons, avec ses droits et ses devoirs.

La montagne est un endroit magnifique, extraordinaire, magique, mais hostile à bien des égards. C'est un milieu non aseptisé sur lequel les humains doivent réapprendre l'art de l'analyse, du cheminement, de l'autonomie et de l'humilité. Si par malheur un accident se produit sur ce terrain de jeu, il faut être conscient de la complexité qui réside dans le fait de se rendre sur place pour prodiguer les premiers gestes de secours en équipe constituée. Les gens sont rarement inconscients, mais ils méconnaissent souvent les dangers. Ils se retrouvent parfois dans des situations compliquées, voire dangereuses.

J'ai pris conscience au fil de ma carrière, avec l'âge et l'expérience, de l'importance du travail judiciaire. La quasi-totalité des enquêtes sont diligentées par des professionnels de la montagne et permettent aussi des jurisprudences et des remontées d'informations qui favorisent la protection des personnes vivant dans ce milieu.

* * *

L'un des facteurs prépondérants de la réussite d'un secours est la rapidité avec laquelle les gendarmes peuvent intervenir. C'est pour cela que, dans 80 % des cas, le PGHM se sert d'un hélicoptère pour atteindre au plus vite le lieu de l'intervention.

J'ai eu, au cours de ma carrière, la chance de voler dans deux machines[3] très différentes : l'Alouette III et l'EC145.

L’Alouette III est une fabuleuse machine datant des années cinquante et mise au service du secours en montagne dans les années soixante. C’est un condensé de simplicité, de performance, d’humilité, d’abnégation et de dépassement de soi. Elle est à l’image de sa mono-turbine : caractéristique et perçante. On l’entend toujours en montagne avant de la voir. Elle sera remplacée à la fin des années 2000 par un hélicoptère bi-turbine plus puissant, aux normes pour survoler les villes et plus performant dans les vols de nuit : le BK117, appelé EC145. La très grosse différence provient du fait qu’avec l’EC145 le treuillage[4] peut être réalisé à la récupération avec deux secouristes. Ce qui n’est pas possible avec l’Alouette III.

Selon les départements et le plan d’organisation des secours, ces machines ont deux couleurs : le bleu de la gendarmerie (Choucas) et le rouge et jaune de la Sécurité civile (Dragon). Mais qu’importe la couleur, le but est d’être prêt vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, pour porter secours et assistance à toute personne qui en aurait besoin.

L’utilisation de l’hélicoptère n’étant pas systématique en raison des conditions météorologiques, aérologiques et des contraintes liées au vol de nuit, nous devons pouvoir nous rendre sur site par tout autre moyen.

Une première approche peut se faire en 4x4, puis avec un scooter des neiges ou encore un engin (damage, chenillette…) de remontées mécaniques. Il n’est pas rare de devoir terminer à pied, en raquettes à neige ou ski de randonnée, le tout en portant le matériel nécessaire au secours. C’est pour cela que nous nous entraînons constamment afin d’être à l’aise dans une multitude de disciplines et d’avoir une condition physique aiguisée.

Nous nous devons d’être opérationnels toute l’année, car la pluralité des disciplines montagnardes s’adapte aux saisons. De notre condition physique va dépendre notre faculté de projection sur les lieux de l’accident, avec en ligne de mire la vie des personnes que nous voulons secourir.

Ce temps de déplacement très physique ne doit pas impacter nos capacités à gérer ensuite l’intervention sur le terrain. Il peut néanmoins permettre de réfléchir encore ou d’approfondir la stratégie qu’il faudra employer à l’arrivée.

L’élaboration d’une stratégie se fait en trois étapes. Une ébauche de manière primaire voit le jour dans le bureau ou loin de la victime. Puis elle peut être remaniée lors de notre approche sur zone, avec un visuel plus

précis de l’environnement. Enfin, elle est concrétisée et validée au contact de la victime. Cette stratégie va évoluer tout au long des secours et prendre un sens différent avec l’expérience. Mais pour cela il faut déjà être jeté dans le grand bain et faire son premier secours.

---

1. Personnel qui doit se tenir prêt à intervenir dans un laps de temps très court.

2. De l’expression italienne signifiant « voie ferrée », c’est un itinéraire aménagé dans une paroi rocheuse, équipé avec des éléments métalliques spécifiques (câbles, échelles, rampes, etc.).

3. Hélicoptère

4. Opération qui permet de monter ou de descendre une personne ou des charges à l’aide d’un filin actionné par un treuil.

© Éric Mesnier

– 3 –

Premiers secours seul

Nous sommes au mois de février, en plein cœur des vacances, et la foule est bel et bien présente dans la station de ski de l'Alpe-d'Huez. Nous sommes six secouristes mobilisés pour la semaine de permanence de secours en montagne du PGHM et nous entamons notre troisième journée au poste de secours basé sur l'altiport[1].

Les missions se sont enchaînées depuis ce lundi 10 heures, avec quelques collisions sur piste, genoux en hors-piste ou encore luxations d'épaule dans des zones compliquées d'accès. Bref, en ce début de vacances scolaires, nous avons plutôt eu ce que nous appelons, dans le jargon, de la « bobologie ». Les bilans lésionnels des victimes sont orientés sur des fractures ou des suspicions de fracture. Pour le moment, on ne déplore aucun cas grave parmi les victimes et nous nous en réjouissons. En tant que maris et pères de famille dans la vie civile, nous avons conscience des drames qui peuvent survenir et transformer un séjour en cauchemar.

La « bobologie » – ce n'est pas un terme péjoratif – comprend toutes les opérations simples, sans trop d'engagement moral, physique ou entraînant l'intégrité des secouristes. Majoritaire dans nos actions, elle représente environ 70 % du quotidien et elle est surtout obligatoire pour répéter les process de secours. En effet, plus nous travaillons des actes répétitifs destinés à secourir des cas mineurs, plus nous sommes opérationnels pour les cas les plus graves. L'idée est de transformer ces gestes mécaniques en une phase innée de l'action à mener, laissant plus d'intensité pour l'analyse des situations.

Ce traitement des cas les moins graves devient une zone test. Ces phases nous permettent de prendre le temps pour l'apprentissage de nouvelles

techniques (tactiques) de médicalisation, sans mettre en péril la victime, car seuls ces moments plutôt calmes avant une éventuelle tempête nous permettent d'être confrontés à la réalité et de valider les essais effectués lors des entraînements. Suivant la gravité de l'accident, l'enchaînement des secours, la météo et d'innombrables facteurs, nous profitons de cette « bobologie » pour améliorer et accroître nos connaissances sur la médicalisation, la protection et l'évacuation des victimes.

Je vous mentirais bien évidemment si je vous disais que nous aimons cette « bobologie ». Elle fait partie intégrante de notre métier, mais ce que nous attendons, nous les acteurs du secours en montagne entrés dans ce corps d'élite, c'est de vivre « le secours ».

Ce « secours », certains y accéderont, d'autres non, car c'est aussi la chance d'être présent au bon endroit au bon moment. « Le secours » est un ensemble de facteurs qui allie la complexité de l'intervention à l'engagement moral et physique des protagonistes, où énormément d'informations sont à analyser rapidement, dans un endroit très complexe et périlleux, et dont l'objectif est de faire basculer la victime du bon côté d'une frontière invisible.

Pour aller un peu plus loin sur la notion de « secours », je dirais que c'est un mélange d'expérience, d'expérimentation et de résilience[2]. Tous ces facteurs sont intégrés par notre cerveau lors du drill. Cela représente le nombre de répétitions de cette expérimentation, de cette expérience : plus je répète, plus mon action deviendra instinctive. L'ensemble de tous ces facteurs me permettra alors d'entrer dans une phase de flow[3].

Mais ceci est un autre débat, en ce troisième jour de secours, je vais passer dans une autre dimension.

Depuis mon intégration un an auparavant dans le secours en montagne, je suis en formation continue avec mes pairs. Je suis donc le second secouriste dans la machine, celui qui effectue toutes les « tâches ménagères ». Je suis à la disposition de « l'ancien » qui dirige l'opération de secours. Bien évidemment, je plaisante avec ce terme de « tâches ménagères », il n'en est rien et la formation est très bien faite. Les anciens me laissent de plus en plus la possibilité de prendre en charge, toujours sous surveillance, le secours pour parfaire mes connaissances.

Autrement dit, je n'ai pas encore été seul dans la machine pour la gestion d'un secours.

Ce n’est nullement révélateur d’un manque de confiance, il s’agit bien plus d’un passage de témoin, d’un relais. Donner son aval à un jeune pour prendre en charge un secours avant qu’il ait obtenu la validation du cursus de formation au CNISAG[4] de Chamonix est lourd de sens et de conséquences.

En ce beau mercredi après-midi de février, je deviens premier à marcher en compagnie de mon ami Alexandre. Le matin j’ai été planton – c’est-à-dire que j’ai répondu au téléphone pour récupérer les alertes et transmettre à l’équipe de permanence tous les renseignements nécessaires à son déplacement sur site. Nous avons dû gérer une personne qui s’était égarée dans un système de barres rocheuses. L’homme était indemne, mais son niveau technique de ski ne lui permettait pas de descendre un couloir très raide. La possibilité de remonter sans l’assurance d’une corde a dû être écartée. L’hélicoptère a alors procédé à la descente par treuillage d’un secouriste à côté de la victime afin de la sécuriser et de la conditionner dans un harnais de secours. Quelques instants plus tard, la machine est revenue et a effectué deux hélitreuillages : le premier a permis la récupération de l’homme et le deuxième celle du secouriste.

Le skieur, une fois déposé au poste de secours, nous a remerciés cinquante fois et a juré à qui voulait l’entendre qu’il ne suivrait plus jamais des traces de skis en hors-piste… En le regardant s’éloigner, encore tremblant, nous étions quasiment certains qu’il tiendrait sa promesse. Plus de peur que de mal !

Cet après-midi-là, nous effectuons avec Alexandre deux secours. Le premier est un simple repérage sur une avalanche sans témoin sur un petit secteur. Dans ces cas-là, il est important de se rendre sur place et de « lever le doute ». Après toutes les vérifications d’usage – arrivée des chiens de la station, prise de renseignements, utilisation des techniques modernes DVA[5] et système RECCO[6] –, nous quittons la zone en ayant effectivement levé le doute : personne n’est enseveli sous cette avalanche de neige à proximité d’une piste fermée.

Nous enchaînons ensuite sur une chute en hors-piste avec luxation de l’épaule : nous embarquons dans la machine avec le médecin qui effectuera les gestes médicaux sur la victime. La prise en charge se déroule rapidement : le médecin lui administre les « drogues[2] » adéquates. Nous la conditionnons dans une perche[7] pour permettre son immobilisation et son

extraction par treuillage et nous l'évacuons à l'hôpital Nord de Grenoble. La victime ne souffre quasiment plus.

Le meilleur des salaires est de voir la victime demander à se relever pour être plus confortable et regarder, avec un large sourire, le paysage qui défile depuis le hublot de l'hélicoptère.

Nous la confions au SAMU 38 de l'hôpital. Sur le goudron de la piste d'atterrissage, les médecins se transmettent les bilans et nous en profitons pour échanger sur les secours de la journée. Quelques idées fusent aussi sur les prochaines courses en montagne à faire ensemble la semaine d'après, hors permanence. Même les médecins sont d'infatigables consommateurs du plaisir de la cordée, là-haut, ensemble. Le lien est bel et bien présent. Nous remontons enfin vers la Drop Zone (DZ) de l'Alpe-d'Huez – zone de pose de l'hélicoptère.

Comme à chaque retour de mission, notre priorité est de « réarmer la machine ». En effet, chaque partenaire du secours s'occupe de réapprovisionner son sac, son matériel, sa logistique pour pouvoir repartir au plus tôt sur une autre intervention. Les pilotes et mécaniciens, quant à eux, bichonnent la machine, réapprovisionnent en kérosène et vérifient les paramètres de vol.

Vers 16h30 ce même jour, à la quasi-fermeture des pistes par les pisteurs de la station, le téléphone du poste de secours sonne. Bien évidemment, l'équipe est sur le qui-vive et le planton décroche rapidement le combiné. Il s'agit d'une suspicion de rupture des ligaments croisés du genou droit d'un skieur d'environ vingt-cinq ans, au sommet du glacier de Sarennes, à environ 3 000 mètres d'altitude. L'accident a eu lieu seul sans tiers en cause (collision), lors d'un appui marqué à skis, ce qui veut dire qu'il n'y a pas de chute à forte vitesse ni de collision associée. Il n'y a donc pas de choc traumatique, ce qui exclut une perte de connaissance initiale de la victime et un probable traumatisme crânien.

En temps normal, les pisteurs pourraient évacuer la victime en barquette[8] jusqu'à la station. Mais ce soir-là, nous sommes au moment de la fermeture des pistes, le soleil descend rapidement dans le ciel et les températures baissent fortement. Le temps d'effectuer la descente jusqu'au pied de la plus grande piste d'Europe, il faudrait garder les remontées mécaniques ouvertes avec tout le personnel nécessaire à leur fonctionnement et leur sécurisation. Il est donc préférable d'accélérer le processus. D'ailleurs, c'est

pour cette raison que le central de secours de la station de ski demande notre intervention.

Je regarde Alexandre en souriant et lui dis : « C'est parti pour le troisième. » À ce moment-là, le chef de poste, qui est le plus gradé et le plus ancien en expérience, vient se planter devant moi. Jules me fixe avec un regard bienveillant. J'ai déjà bien appris pendant cette année passée au sein de cette équipe et je décrypte immédiatement les raisons de ce sourire. Ma gorge se serre et mes bras tremblent un peu. Il se joue en moi un savant mélange d'adrénaline et de peur. Je comprends ce qui va se passer en cette fin d'après-midi.

Se regardant, tout sourires, les collègues savent que je vais passer le grand oral. Le pilote passe derrière moi, frôle mon bras en me disant avant de partir vers la machine :

— Alors, chef, t'as toutes les infos pour ce secours ?

C'est une drôle de sensation, je ne pensais pas réagir comme ça. Je pensais être prêt mentalement, imaginant que cela ne me toucherait pas plus que ça. Mais je suis en poste avec une superbe équipe, comme à chaque fois. Je sens leur bienveillance, cette confiance qui émane de leur sourire, de leurs yeux, et là tout de suite, maintenant, j'ai simplement peur de les décevoir : Jules vient juste de m'offrir mon premier secours seul dans la machine.

Je pourrais vous décrire encore sur des pages entières ma réaction ou plutôt mon absence de réaction, mon émotion, ma joie, ma crainte, mes peurs et mes doutes. Mais cette sensation, ce parcours d'émotions ne dure qu'une dizaine de secondes. En effet, n'oublions pas que quelqu'un, là-haut, attend dans le froid que l'on vienne le secourir.

Alors tout s'enchaîne : les dizaines de vérifications de mon baudrier, de mon sac, de ma radio, des coordonnées de l'intervention, pour être sûr de n'avoir rien oublié.

Je doute constamment sur tout ce que je passe en revue dans ma tête, mais qui est bel et bien présent dans mon sac. Comme à chaque fois depuis l'enseignement que l'on m'en a donné. Le médecin a été mis au courant de l'intervention par le planton. Il rejoint alors la machine depuis son petit chalet situé juste à côté du nôtre. Nous sommes assis dans la fameuse Alouette III de la Sécurité civile. Le médecin, qui est une femme, se prénomme Noémie. Elle me regarde droit dans les yeux en souriant et, avec

toute sa bienveillance et son expérience du secours, me dit : « Alors, c'est aujourd'hui ? »…

Je ne peux que lui répondre par un sourire, déjà concentré que je suis sur cette opération. Le pilote me demande les coordonnées GPS. Je sais d'ores et déjà qu'il me teste : présent lors du passage de l'alerte en radio, il a tout entendu. Depuis vingt ans qu'il traîne son hélicoptère dans toutes les stations de la vallée, il sait exactement où nous allons. Au sommet des remontées mécaniques, juste à côté du tunnel, à 3 000 mètres d'altitude, il y a même une DZ, matérialisée sur tous les plans de la station, à quelques mètres de cette entrée du tunnel. Mais comme nous sommes dans ma journée du grand oral, il se permet de me taquiner sur les lieux de l'intervention. Bien évidemment, consciencieux, je lui donne les coordonnées désirées, qui correspondent à celles de la DZ du tunnel. Ces tests me permettent de garder les pieds sur terre et de me dire qu'effectivement, j'aurais pu les oublier. L'école de l'humilité est présente dans chaque action et chaque question posée. Tout cela se fait dans une démarche de bienveillance afin que jamais on ne s'éloigne de la priorité, à savoir sauver des vies. La machine décolle d'un mètre, se stabilise, le pilote entre en contact avec la tour de contrôle et lui signifie sa destination. Nous obtenons dans la foulée l'autorisation de départ.

Si l'Alouette III est une vieille machine atypique, caractéristique, symbolique et robuste, il n'en demeure pas moins qu'à l'intérieur tout vibre… et moi aussi aujourd'hui je vibre avec elle. Le plancher est une plaque d'aluminium grains de riz qui évite que l'on ne dérape quand on a de la neige sous les pieds, et du côté gauche une trappe permet d'effectuer la descente ou la remontée des secouristes et des victimes à l'aide du treuil.

Les deux minutes de vol nécessaires pour se rendre sur les lieux de l'intervention sont les deux minutes les plus longues de ma vie. Je me pose toutes les questions du monde. En fait, j'ai juste peur d'oublier, de décevoir, de ne pas bien prendre en charge la victime, en un mot, de ne pas bien faire. Aujourd'hui je suis confronté au jugement de mes pairs, c'est la porte de l'autonomie et de la confiance qui se trouve devant moi.

Nous arrivons enfin sur les lieux. Contact est pris avec les pisteurs qui ont déposé l'un des leurs sur la DZ en référence pour le pilote. En effet, lors de l'atterrissage, les pales d'un hélicoptère créent une portance vers le haut qui lui permet d'atterrir en douceur. L'inconvénient, c'est qu'elles

augmentent le souffle sous la machine, soulèvent la neige, qui remonte et peut alors l'envelopper entièrement. À tel point que, selon l'état de la neige, nous pouvons nous retrouver dans un brouillard similaire à un jour blanc[9]. Il est donc utile d'avoir une personne à genoux, se protégeant du vent de la machine, pour nous servir de repère et matérialiser le niveau du sol. Aujourd'hui, cette approche me semble plus compliquée que les autres fois. En ce jour, je la regarde différemment et m'aperçois de la complexité de la gestion de toutes les phases du secours. Bien sûr, les secouristes n'interviennent pas sur ces phases de pilotage. Mais il est évident que je penserai à chaque fois à positionner quelqu'un pour faire la référence au sol sur les prochains secours.

Nous sommes maintenant à vingt mètres de la victime, qui est déjà conditionnée dans une barquette afin que sa température corporelle ne baisse pas davantage.

Le pilote m'invite à descendre de la machine et me dit : « Éric, je coupe, je vous rejoins et on rallumera la machine quand il faudra repartir. Prends ton temps, fais ton job tranquillement. »

Je descends alors en portant mon sac et le lourd sac de médicalisation du doc. Le médecin prend son petit sac contenant du matériel spécifique pour les antalgiques et son matériel de montagne.

Nous faisons signe aux pisteurs, que nous n'avons pas encore croisés de la journée. Retour de politesse par moins dix degrés. J'adore mon job. Nous nous dirigeons vers le traîneau des pisteurs, où la victime est conditionnée.

À ce moment précis, les pales de la machine finissent de tourner. Le pilote tire sur le frein pour les aligner dans l'axe, il n'y a plus aucun bruit. Le calme règne, mais je n'en profite absolument pas ce jour-là, car je suis focalisé sur mon intervention. Noémie prend contact avec la victime et pose les questions habituelles. C'est vraiment un secours de type « bobologie », il n'y a pas eu de perte de connaissance, il n'y a eu ni chute ni collision. Suite à une mauvaise réception derrière un petit saut, le jeune homme a entendu un « crac » au niveau du genou. Une douleur aiguë l'a obligé à s'arrêter et à se coucher dans la neige. Ses amis ont alors passé l'alerte.

Je synthétise tous ces renseignements en prenant des notes. Je fais mon premier bilan d'arrivée sur site et j'appelle la base pour lui transmettre tous ces éléments et donner une estimation du temps sur place : environ dix minutes. La doc me confirme le diagnostic, à savoir suspicion d'une rupture

des ligaments croisés. Elle me demande alors mon aide pour l'aider à préparer et administrer les drogues destinées à atténuer la douleur de la victime. Je souris et me dis que j'ai de la chance. Il est évident que Noémie n'a nullement besoin de moi sur ce type de médicalisation, elle, la super-anesthésiste de Grenoble. C'est sa façon à elle de me donner confiance en moi. Sa façon de m'intégrer officiellement dans la famille.

Pendant que je l'assiste sur cette médicalisation, elle me demande de voir avec la base et le Centre de traitement des alertes pour avoir l'hôpital Sud de Grenoble afin de procéder à l'évacuation. Suite à ce genre de traumatisme, il se trouve qu'à « Sud » ils sont, entre autres, spécialistes des membres inférieurs et que « Nord » est un peu débordé aujourd'hui.

Un genou dans la neige, maintenant une compresse tout en retenant mon sac avec mon autre jambe, j'accède à la radio et transmets les informations. Cette mise en confiance me permet de faire tout cela en même temps et de conserver un œil sur toute la scène. Mais il reste encore un peu d'appréhension, de peur de mal faire. J'ai dû répéter deux ou trois fois les mêmes choses. Cela ne m'arrive jamais, mais aujourd'hui je suis en stress. Au bout de trois minutes, la base me rappelle : nous avons un retour et une confirmation de destination de la victime vers « Sud ».

Je ne sais pas qui, du mécanicien ou du pilote, a cafté, mais les secouristes de la station présents avec nous sur ce secours me regardent en souriant pendant le transport de la barquette vers l'hélicoptère et l'un d'eux me glisse : « Alors ce soir c'est toi qui paies la tienne ? »…

C'est à ce moment précis que j'ai commencé à me décontracter. J'ai senti l'acceptation de cette famille à me recevoir parmi les siens. Tous les acteurs du secours en montagne, sans distinction aucune, travaillent dans un environnement complexe : être confrontés tous les jours à ses dangers contribue à forger une véritable famille.

Nous rentrons alors le matelas coquille avec la victime à l'intérieur de l'Alouette III. Pour ceux qui ont déjà fait de l'avion, imaginez-vous la place que vous auriez dans une classe économique + + avec deux sièges et trois piliers de rugby posés sur ces deux sièges : on ne peut pas dire que le confort soit au rendez-vous. Le confort et la place à l'intérieur de l'Alouette III ne sont pas les qualités qui l'ont fait entrer dans la légende. Mais nous parvenons tout de même à partir avec toute l'équipe vers l'hôpital de

Grenoble. Je suis alors vaché – c'est-à-dire sécurisé sur un point fixe–, assis sur une trappe qui peut s'ouvrir et posé sur un obus d'oxygène.

Ce jour-là, je suis le plus heureux des hommes. Je pense n'avoir rien oublié. J'ai fait mes comptes rendus, ma prise en charge, la médicalisation et la recherche d'informations quant aux circonstances de cet accident. J'ai aussi l'identité complète de la personne, nous avons les horaires, et la destination est validée par les médecins du SAMU.

Je me souviens avoir franchement rigolé avec tout l'équipage et nous nous sommes alors projetés sur la bière du soir que j'allais leur offrir. Ce qui est formidable dans ces moments-là, c'est la capacité de ces acteurs à vivre et accepter ces temps plus calmes et à les vivre intensément, en se rechargeant pour la prochaine mission.

Ce qui est dit est dit, et nous ne passons pas tout le voyage à ressasser ce premier secours en solo. Ce qui me permet alors de débrancher mon casque pendant trois minutes et d'apprécier le calme relatif. Seul le bruit de l'hélicoptère me berce les oreilles avec la satisfaction du travail bien fait.

Cette machine est une véritable cuisine. Un lieu avec son odeur, ses ingrédients, ses ustensiles, ses cuisiniers, ses commis et ses serveurs. On peut y cuisiner de la magie, de la peur, quelquefois de la frustration, mais presque toujours les goûts sont au rendez-vous. C'est un plaisir pour les papilles et l'explosion de saveurs en bouche n'appartient qu'à ceux qui peuvent goûter cette préparation.

Nous nous posons à l'hôpital Sud de Grenoble et confions le patient au personnel soignant en lui remettant tous les bilans. Nous décollons ensuite pour réapprovisionner notre machine en kérosène à l'aérodrome du Versoud, avant notre remontée vers l'Alpe-d'Huez.

Lors de notre retour, nous survolons le massif de Belledonne. L'obscurité tombe lentement sur les reliefs. Nous sommes à mi-chemin entre la lumière du jour et les lumières artificielles des villes et des habitations. Le ciel est sublime, il n'y a aucun nuage et la visibilité est à couper le souffle. Je me souviendrai toujours de ces moments de calme, de paix et de zénitude lors des retours de certaines missions. La nature et tout cet environnement donnent l'impression de nous remercier pour l'action que nous venons de mener. J'ai l'impression que cette nature, spectatrice de nos faits et gestes de la journée, nous applaudit dans un silence merveilleux. C'est toujours aussi magnifique avec les quelques rayons du soleil qui finissent de

disparaître derrière les plus hauts massifs de cette zone de montagne. Les couleurs virevoltent, changent d'une seconde à l'autre et cette féerie vient nous rappeler pourquoi nous sommes là, dans cette machine, à faire ce métier. Nous ne sommes qu'une poignée dans cette profession très mal connue, très mal reconnue, mais l'essentiel n'est absolument pas là : la victime est saine et sauve et je me suis donné à 200 %. Seule la reconnaissance de nos pairs et de cet environnement que sont la montagne et la nature doit nous guider.

Ce premier retour seul en tant que responsable du secours me plonge dans mes pensées, mon sens et mes valeurs. Je sais pourquoi aujourd'hui j'ai décidé de m'entraîner si dur pour faire ce métier. Cette gestion du stress, de la crise, ce dépassement de soi pour les autres sont les ingrédients essentiels de la cuisine de mon bien-être.

Nous arrivons enfin sur l'altiport de l'Alpe-d'Huez. Il est 18 heures et la nuit commence à tomber. Nous restons à bord jusqu'à l'arrêt complet des pales et nous profitons encore des vibrations que cette machine nous renvoie, nous faisant nous sentir vivants. Le mécanicien se tourne vers moi, me sourit et regarde la poignée. Je comprends alors qu'aujourd'hui j'ai le droit d'ouvrir la porte de cette machine. Je sors mes affaires et celles de la doc. Le pilote et le mécanicien restent quelques instants pour noter les éléments du vol que nous venons d'effectuer. Noémie part en premier vers les chalets, mais avant de lui emboîter le pas je jette un dernier regard dans cet espace vide à l'arrière de la machine où tant d'histoires se sont déroulées. Je suis heureux d'être là.

Cet espace à l'arrière matérialise toutes les personnes secourues, les assistances, les massages cardiaques et les gestes ultimes effectués pour secourir les gens. Un frisson parcourt ma colonne vertébrale. Je laisse alors mes émotions avec l'histoire de ce cockpit et me décide enfin à aller fêter ça avec mes camarades. Je me dirige vers le chalet en pensant recevoir une acclamation ultime pour mon secours.

Très fier de moi, je pose la main sur la poignée de la porte du chalet. En quelques secondes, les éclats de rire fusent et tout le monde est hilare à mon arrivée. Pensant avoir fait un secours magnifique et sans faute, je prends rapidement conscience des quelques erreurs que mon équipe a bien pris soin de relever. Mon nouveau surnom est apparu. En effet, n'ayant quasiment pas lâché le bouton pressoir de la radio, et selon la marque de nos

transistors, je deviens alors « Motorola 38 » : j'ai occupé à moi tout seul le réseau radio de l'Isère ! Décidément, ce stress m'a touché plus que je ne l'aurais pensé.

Des anciens se moquent de quelques bégaiements et tournures de phrase qui ne voulaient absolument rien dire et dans un éclat de rire je le reconnais bien volontiers.

Je prends aussi en compte quelques remarques sur le temps passé sur place. J'ai pourtant l'impression d'avoir été plus rapide que Speedy Gonzales. La fabuleuse impression d'avoir laissé cette souris en première vitesse alors que moi j'accélérais encore. Force est de constater que mon cerveau n'a pas tourné aussi vite que je l'espérais, et que le secours a pris un peu plus de temps qu'un secours normal. Mais c'est le lot de tout le monde et, après quelques remarques humoristiques, les anecdotes se succèdent sur les secours des anciens et leur première fois. Je me rends alors compte que je suis simplement humain et que la gestion de mes émotions me permettra d'être plus performant à l'avenir. Il ne fait aucun doute que le choix de ce secours de type « bobologie » était franchement judicieux. Il m'a permis de travailler seul, de parfaire mes connaissances, de ne pas être trop loin en cas de problématique plus grave. Il m'a permis et m'a offert le droit de faire quelques petites erreurs, que le commun des mortels ne pourrait relever, mais que les authentiques professionnels de ce métier voient immédiatement.

Toutes ces subtiles remarques sont données pour exemple, pour servir de conseils dans le cadre de mon amélioration. La globalité du secours est accueillie avec empathie et soulagement. C'est moi qui suis soulagé. Je n'ai pas fait d'erreurs majeures, juste quelques bafouilles, quelques longueurs ou raccourcis, mais qui n'impactent absolument pas l'analyse des gestes effectués envers la victime.

Pour une fois, mon attention n'est pas focalisée sur le reconditionnement de mon sac, déjà quelqu'un se lève, me regarde, prend son sac et le pose à côté du casier des premiers à marcher. J'ai toujours été subjugué par la puissance du non-verbal et par cette parfaite compréhension entre les hommes sans qu'un mot soit prononcé, juste cette capacité à se connaître et à se reconnaître.

J'ai envie de raconter toute mon histoire, de tout leur poser sur la table. Mais une voix discrète dans l'assistance se fait entendre et dit tout haut ce

que tout le monde pense tout bas à ce moment-là.

« Tu comptes le payer quand, ton canon, pour fêter cette première ? »

OK, OK, j'ai compris : comme pour toute intégration dans une famille, il faut venir avec un présent. Je souris largement et m'empresse d'aller chercher quelques bières pour fêter ce secours.

Submergé par les émotions, je ne me rends absolument pas compte qu'à la caisse du supermarché tout le monde a les yeux rivés sur moi. En effet, j'ai de grosses chaussures de montagne, mon baudrier avec tous les mousquetons et le matériel nécessaire pour du secours, ma doudoune estampillée secours en montagne et ma radio en bandoulière. Et, comme une bonne chose n'arrive jamais seule, à la faveur d'un énorme silence dans le magasin et pour une raison que j'ignore, la radio crépite et résonne soudain : « Motorola 38, n'oublie pas non plus les cacahuètes, chips et autres matières solides pour agrémenter ton liquide ! »

Je pense que tout le magasin a compris que Motorola 38 c'était moi et, par un décodage fort subtil, les gens ont bien analysé que c'était moi qui payais l'apéro ce soir-là. Alors je retourne dans le magasin et m'exécute pour la partie solide.

Nous nous retrouvons tous ensemble vers 19 heures, juste avant le repas.

Avant de passer aux choses plus sérieuses avec l'apéro, nous avons effectué les tâches administratives et les comptes rendus concernant ce secours. Nous aidons l'équipage de la Sécurité civile à rentrer l'Alouette III dans le hangar. Cette dernière est parfaitement reconditionnée et donc « armée » pour repartir au combat dès le lendemain. En effet, à cette époque-là et avec cette machine, les secours de nuit sont très peu utilisés et envisagés.

Le poste de secours en montagne est lui aussi rangé, le matériel utilisé de la journée est réapprovisionné, et tous les sacs sont à leur place devant les casiers en fonction de nos affectations de la journée prochaine. L'odeur du repas flotte dans l'air et nous nous retrouvons autour d'un verre. Ceux qui sont de permanence se permettent une petite gorgée, car l'essentiel est bien ailleurs. Ce qui nous rassemble, c'est l'union de cette équipe, de cette famille, la cohésion du groupe dans le même sens et les mêmes valeurs.

À table, les langues se délient encore un peu plus et toute l'équipe, y compris le médecin et l'équipage, se met à ajouter ses plus beaux

ingrédients pour cette cuisine. Chaque émotion, chaque histoire, chaque mot résonne en moi, je comprends alors l'importance de ce métier.

Le repas terminé, nous rangeons le poste de secours et, aux alentours de 22h30, nous nous dirigeons vers nos chambres d'hôtel afin de nous reposer et de reprendre des forces pour la journée du lendemain.

Malgré cette décharge d'adrénaline lors du repas, j'ai du mal à ne pas repasser le fil du secours dans ma tête. Je cherche alors les endroits où je n'ai pas été très bon et où je pourrai m'améliorer demain. Je repense au visage de la victime, à sa douleur, aux pisteurs, à la météo, au crissement de la neige sous mes chaussures. Je me souviens de chaque seconde de ce secours et je me repasse le film au ralenti, en accéléré, sur pause, durant toute la nuit.

Quelques années plus tard, mon parrain dans ce métier me confiera lors d'une intervention : « Si je me donne autant sur les secours, c'est que la personne que l'on va chercher est forcément l'enfant de quelqu'un. Et demain, si mes enfants se font mal, j'aimerais que n'importe quel secouriste se donne autant que moi je me donnerais pour leurs enfants. »

En écrivant ces quelques lignes je réalise que ce premier secours a été l'introduction à ces phrases, à cette métaphore. Il est long, le temps de la compréhension, de la digestion de tous ces éléments pour en faire un plat exceptionnel.

---

1. aérodrome pour avions et hélicoptères situé le plus souvent en haute montagne et dont les pistes ont la particularité d'être en pente.

2. Capacité d'un individu à supporter psychiquement les épreuves de la vie. Capacité qui lui permet de rebondir, de prendre un nouveau départ après un traumatisme.

3. État mental atteint par une personne lorsqu'elle est entièrement plongée dans une activité et qu'elle se trouve dans un état maximal de concentration, de plein engagement et de satisfaction dans son accomplissement.

4. Centre national d'instruction de ski et d'alpinisme de la gendarmerie.

5. Dispositifs électroniques de recherche de victimes d'avalanches.

6. Moyens médicamenteux destinés à assurer le confort physique et psychique du patient et à faciliter les techniques de soin.

7. (d'évacuation) : brancard pliant dédié au treuillage par hélicoptère pour permettre l'immobilisation d'un blessé sur les lieux mêmes d'un accident et son évacuation dans la position horizontale ou oblique.

8. Civière rigide aux bords relevés.

9. Phénomène optique atmosphérique dans lequel les contrastes sont nuls et où tout semble enveloppé d’une lueur blanche uniforme à cause d’un ciel bas, de neige au sol et d’une visibilité pouvant être faible.

© Éric Mesnier

– 4 –

Avalanche Refuge du Colombier

Nous sommes au mois d'avril 2006, la quasi-totalité des stations de ski françaises viennent de fermer leurs portes. Il ne reste guère que quelques stations de plus haute altitude, comme l'Alpe-d'Huez, les 2 Alpes, ou des stations de Belledonne, pour régaler les sportifs et vacanciers pour quelques jours encore. L'activité du secours en montagne est ordinaire pour cette période : les accidents de ski, de randonnée ou de raquettes à neige sont toujours d'actualité, ceux de via ferrata ou d'escalade commencent à apparaître. Nous n'avons quasiment plus de collisions sur piste, ni d'accidents de snowpark[1].

C'est aussi une période propice pour les alpinistes, qui peuvent exercer leur art dans les couloirs de neige ou les goulottes[2] grâce à des conditions météorologiques idéales.

Je suis de permanence à l'aérodrome du Versoud, il fait chaud pour un mois d'avril et aucune demande de secours ne nous est parvenue pour l'instant. Nous savons néanmoins, grâce à l'hélicoptère de la Sécurité civile en repérage ce matin sur les massifs alentours, que les sommets de Belledonne sont très pratiqués.

Vers 13 heures, nous profitons de la pause déjeuner pour nous installer au soleil, en tee-shirt, sur le banc situé juste devant la salle du planton. Devant nous se trouve notre « terrain de pétanque », un petit terrain ensablé, aménagé après une demande auprès de l'aérodrome, pour se distraire dans les moments d'accalmie.

— Et si nous faisions la première pétanque de l'année ?, lance tout à coup un de mes collègues.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le cochonnet est jeté et les boules de pétanque sales et rouillées reçoivent un bon coup de chiffon avant d'être lancées dans la bataille. La partie s'annonce animée et s'envenime même déjà un peu. La passion des gens du Sud et du Sud-Ouest enflamme le jeu et la complicité de l'équipe laisse échapper les premières boutades.

Ces moments de décompression et de plaisir partagé sont très importants et sont saisis par les secouristes dès qu'ils le peuvent. Ils nous permettent de nous rapprocher tous les jours un peu plus et de nous découvrir autrement. Ils procurent un peu de liberté mentale et de relâchement, par rapport à tout ce que nous pouvons vivre dans les situations périlleuses. Ils contribuent aussi à renforcer le sentiment d'appartenance à un groupe, sans grade ni hiérarchie dans ces instants-là.

Pour autant, comme chaque jour de permanence, les sacs sont conditionnés et prêts à toutes les éventualités. La machine est sortie, les radios chargées. Malgré tout, les oreilles restent à l'écoute de la radio posée à côté du banc.

Soudain, le planton assis près de nous reçoit un appel téléphonique : cette ligne est exclusivement dédiée aux alertes pour le secours en montagne. Les boules sont immédiatement abandonnées et chacun écoute les éléments énumérés par le témoin d'une avalanche dans un couloir du massif de Belledonne, juste sous un refuge. Le planton prend alors tous les renseignements nécessaires pour notre intervention : le lieu exact de l'accident, le nombre total de personnes sur site, ensevelies ou pas, ainsi que leurs équipements.

Pour ce type d'accident, nous cherchons à savoir si les skieurs possédaient des détecteurs de victimes d'avalanche. Cela nous permet de mieux cibler leur localisation sous la neige et de déterminer un axe de recherches compris entre quelques centimètres et une cinquantaine de mètres selon les appareils, et ce afin de délimiter la zone. Ensuite, la sonde que nous enfoncerons dans la neige nous permettra d'affiner plus précisément l'écho du bip reçu et de bien creuser vers la victime. Si les skieurs n'en sont pas dotés, il nous faudra prendre d'autres moyens de localisation avec nous, connaître de façon plus précise encore les circonstances et horaires de l'accident, les conditions nivologiques et

météorologiques sur place, et appeler d'autres secouristes en renfort pour monter en puissance et effectuer les vagues de sondages.

Nous apprenons que quatre personnes ont été victimes de l'avalanche, une s'en est sortie et trois restent ensevelies. Le téléphone ne passant pas sur place, le témoin a dû descendre quelques centaines de mètres plus bas pour pouvoir passer l'alerte : il a réagi d'une façon extraordinaire, il a rapidement analysé la situation et nous a communiqué tous les éléments nécessaires à notre intervention. Il nous informe avoir aidé une personne à se sortir de la coulée en passant à côté d'elle.

Il nous indique également qu'il est en pleine tempête, que la qualité de la neige évolue défavorablement et qu'il fait un froid de canard à cause du vent. Sans mettre sa parole en doute, nous sommes extrêmement surpris de ses annonces météo : nous avons du mal à nous projeter dans ces conditions défavorables alors qu'à quelques kilomètres de là nous sommes en tee-shirt au soleil. Levant les yeux vers le massif de Belledonne, à quelques centaines de mètres au-dessus de notre position, nous sommes assez dubitatifs quant à ce que nous allons trouver là-haut. Pourtant, nous prenons en compte ces éléments et en informons le pilote. Nous savons que la météo en montagne évolue rapidement et peut être différente d'une vallée à l'autre. Par réflexe et précaution, nous mettons quelques affaires chaudes en plus dans les sacs. Le planton informe l'équipe de permanence à l'Alpe-d'Huez de notre départ, mais aussi de la situation en Belledonne. Les secouristes ont avec eux un chien formé aux techniques de recherches en avalanche, son aide sera précieuse : ils partent donc immédiatement sur site avec le deuxième hélicoptère.

Aujourd'hui, je ne suis pas premier à marcher, mais second. Nous travaillons toujours avec l'Alouette III, plus petite en volume que l'EC145, et nous choisissons stratégiquement de faire partir du Versoud les deux premiers et un seul second. L'hélicoptère de l'Alpe-d'Huez les rejoindra avec le chien, le maître-chien et un médecin.

L'hélicoptère décolle donc sans moi et part sur les lieux de l'intervention. Quelques minutes plus tard, à la radio, le premier pilote arrivé sur place nous fait un compte rendu des plus glaçants. Le ton de sa voix nous fait ressentir l'ambiance et comprendre le scénario qui se joue là-haut. De là où nous sommes, nous regardons encore le massif. Il nous

rappelle que la montagne n’est pas un parc d’attractions, qu’elle a ses lois et qu’elle change quand elle le désire.

Le pilote réalise une véritable prouesse en déposant les secouristes au plus près de l’avalanche. Les conditions météo sont dantesques, les rafales tourbillonnantes se jouent de l’Alouette en la poussant avec des vents à plus de 100 kilomètres/heure. Du fait de la proximité du lieu d’intervention, nous n’avons pas besoin de passer par un relais radio déporté pour la transmission des informations, ce qui fait que nous entendons en direct les échanges sur place entre l’équipage et les personnes déposées, et ils ne sont pas rassurants.

En bas, nous sommes spectateurs passifs de ce qui se passe dans cette tempête, mais acteurs de la logistique arrière. Nous sommes silencieux, suspendus à chacun de leurs mots, mais mesurons très vite que face à l’ampleur de la situation, Dragon va effectuer une seconde rotation pour venir nous récupérer et nous amener dans les hauteurs. Dans quinze minutes nous serons avec eux, dans cet enfer. Il faut s’organiser.

Le second hélicoptère de l’Alpe-d’Huez arrive sur place et les pilotes se passent les consignes : « Fais gaffe, le vent coffre, je suis à la limite pour repartir, j’attends la bonne rafale pour qu’elle m’aide à redécoller. » Ces pilotes sont de véritables magiciens des airs, nous leur confions nos vies les yeux fermés. Mais cela n’empêche pas malgré tout d’avoir de l’appréhension ou d’avoir peur.

Pendant ce temps-là, nous appelons d’autres collègues en renfort : nous résidons à quelques centaines de mètres du camp de base du PGHM et espérons qu’ils sont chez eux. Heureusement, quelques militaires supplémentaires répondent présent, car le contexte nous autorise à penser qu’il faut impérativement et rapidement monter en puissance (renfort de personnels).

L’hélicoptère du Versoud a réussi à redécoller du site et se dirige vers nous. Le pilote demande que le second équipage se rende directement à la soute à carburant. Profitant de ce moment de ravitaillement, nous équiperons la machine et partirons directement sur les lieux de l’intervention pour gagner du temps. Chaque minute est précieuse, le temps est l’ennemi de l’accident d’avalanche. L’ensevelissement d’une victime, associé potentiellement au manque d’oxygène et à des blessures, fait chuter l’espérance de vie après vingt minutes.

Avec deux autres camarades, nous prenons donc la voiture de permanence et traversons tout l'aérodrome pour nous positionner sur les lieux indiqués par le pilote. Les scénarios d'alerte des secours ne sont jamais identiques, jamais monotones. La recherche de la performance nous oblige à ne jamais être surpris et à toujours nous adapter ; nous sommes prêts et tous nos sens sont en alerte.

Cette adaptation, cette créativité sur le terrain, cette capacité d'analyse et cette obligation de réflexion pour sauver la vie de quelqu'un constituent l'essence même du métier de secouriste en haute montagne. Ce qui est magique avec ce métier, c'est que nous partageons le même sens et les mêmes valeurs avec l'ensemble des équipages, pourtant issus de corps d'État différents. Malgré des formations, des statuts, des règlements différents, l'état d'esprit des personnels est strictement identique. Le sens du devoir et du secours passe au-dessus de tout. Ce type d'alerte et les situations complexes et périlleuses qui en découlent nous rappellent sans cesse notre engagement pour les autres. La gestion du stress, l'enjeu, l'objectif, l'humain placé au milieu de ce triangle, nous procurent des montées d'adrénaline exceptionnelles.

L'Alouette III arrive enfin, nous montons à bord, le mécanicien opérateur de bord de la machine referme la porte et ouvre la trappe à essence pour ravitailler en kérosène. Je mets mon casque et cherche de nouvelles informations auprès du pilote. Ce dernier me dit à voix basse, calmement : « Je ne me suis jamais fait chablater comme ça. » Venant de sa part, c'est une vérité qui annonce un enfer sur place. Pourtant, dans cette machine, il n'y a pas de doute, pas d'envie de fuir, le cadre est posé. Il reste trois personnes ensevelies sous une avalanche, trois vies humaines qui dépendent de notre acceptation de la situation et de notre réactivité.

Il nous confirme aussi la force du vent sur place, l'estimant à près de 120 kilomètres/heure par rafales. D'instinct, je fouille mon sac et je troque mes lunettes de soleil contre un masque de ski et un masque[3] en Néoprène pour me protéger le visage. L'anticipation d'une situation est une des clés de la réussite. Il en va de même pour notre protection personnelle. Si l'on veut garder sa motivation, son focus et surtout sa lucidité, il est important de ne pas subir les contraintes de son environnement.

Le mécanicien grimpe à bord de l'Alouette III, jette un coup d'œil à l'arrière, branche son casque et ouvre son micro : « Prêts à être déposés

dans la tempête ? » Nous décollons et prenons la direction du lieu de l'intervention.

L'arrivée est prévue dans sept minutes. Nous écoutons attentivement les fréquences radio afin de capter un maximum d'informations et d'être opérationnels dès la dépose.

Cette concentration est intense et s'assimile à celle des sportifs de haut niveau avant d'entrer dans l'arène. Motivations, objectifs, imagerie mentale, chacun a sa routine de processus de performance.

Nous allons être projetés sur un terrain dangereux où chacune de nos actions aura un impact sur la vie ou la mort des personnes ensevelies. La tension et le stress sont palpables, présents sur tous les visages.

Sur les quatre personnes ensevelies, la première, découverte par le cinquième membre du groupe, notre témoin, est totalement indemne. La deuxième vient d'être retrouvée à l'aide de la recherche DVA par les secouristes de la première rotation. Cette dernière semble avoir subi un traumatisme au niveau des membres inférieurs, mais elle est consciente et ventile. Elle est en état de choc émotionnel.

Deux personnes ont encore besoin de notre aide. Quarante minutes se sont écoulées depuis l'avalanche et ce temps qui passe semble désavantageux pour les victimes prisonnières de la neige.

Une avalanche est souvent dramatique et compliquée à gérer. Les chances de survie d'une personne ensevelie s'amenuisent au fil des minutes : 90 % si elle est découverte dans les vingt minutes, 35 % dans les trente-cinq minutes, pour tomber à 10 % après deux heures.

Plusieurs facteurs se conjuguent dans les avalanches : ils peuvent augmenter ou réduire vos chances de survie. La température et la qualité de la neige font qu'elle est plus ou moins lourde. Plus elle est légère, et plus la vitesse de l'avalanche sera élevée et capable de vous projeter : c'est l'effet blast – un effet qui agit sur l'organisme comme une explosion. A contrario, plus elle est lourde, plus elle est compacte : la densité et la masse au mètre carré sont importantes et risquent de vous compresser fortement : vous aurez énormément de mal à vous en sortir seul. Autre facteur : à quelle profondeur allez-vous vous retrouver ? Sans compter qu'à l'impact, vous pouvez subir de multiples traumatismes qui pourront s'avérer plus ou moins graves et compromettre vos chances de survie. Qu'en sera-t-il de l'hypothermie ou encore du manque d'oxygène qui pourrait vous toucher ?

Et, comme je l’ai déjà évoqué, quel est votre niveau d’équipement ? Le triptyque indispensable à avoir sur soi pour randonner en conditions neigeuses est composé du DVA, de la pelle et de la sonde. Le DVA (détecteur de victimes d’avalanche) émet un son comme un système de sonar (sur une fréquence hertzienne). Si vous êtes enfoui, les rescapés à la surface, en mettant leur propre appareil en position de réception, pourront immédiatement tenter de vous localiser. Une fois la zone estimée, la sonde les aidera à vous localiser précisément.

En effet, cette perche très fine, longue d’environ deux mètres cinquante, constituée de plusieurs segments en aluminium ou en carbone reliés par un câble, permettra au toucher de savoir à quelle profondeur vous vous trouvez. La pelle à neige démontable prendra alors tout son sens pour creuser plus efficacement qu’avec les mains.

Mais même ainsi équipé, sans entraînement et sans connaissance précise des outils en votre possession, vous allez perdre un temps crucial pour la victime ensevelie. C’est pour cela que l’entraînement des unités de secours est quotidien et poussé à son maximum afin que vous puissiez vous adapter à la réalité du terrain, sans être dépendant du stress qui peut vous submerger dans cette situation difficile et vous faire perdre vos moyens.

Tous ces facteurs associés font que l’avalanche est vraiment un théâtre d’opérations très complexe, y compris pour les unités les plus entraînées.

La veille au soir, ce groupe s’était réuni pour prévoir la dernière randonnée à skis de la saison. Grands habitués de ces escapades, ils font le listing complet du matériel nécessaire et préparent leur course de la meilleure des manières. Ils prennent en compte l’altitude, la température et l’orientation des versants pour la qualité de la neige à la montée et surtout à la descente. Ils s’informent également du bulletin de risque d’avalanche émis par Météo-France.

Ce jour-là, sur le massif de Belledonne, le risque est de deux sur une échelle de cinq – cinq étant le rapport le plus haut sur cette échelle, le plus dangereux. Ce risque est en corrélation avec leur objectif de la journée, le refuge du Colombier. Tout est calé, à un détail près : ils n’ont que quatre détecteurs de victimes d’avalanche pour cinq. Ils se posent la question de la sortie, de la faisabilité. Afin de pallier cette carence et compte tenu de la faible pente, ils décident que la dernière personne du groupe ne sera pas équipée de DVA et qu’ils devront respecter des distances de sécurité entre

eux. Ce choix est unanime, réfléchi et leur permettra de faire les derniers virages de la saison.

Mais là-haut, dans cet environnement complexe et imprévisible à souhait, rien ne va se passer comme prévu. Le groupe va rencontrer un phénomène exceptionnel, rare et quasiment imprévisible : le vent chaud du Sahara s'engouffre dans une multitude de petits vallons pour ressortir accéléré et démultiplié à la convergence de ceux-ci : les pentes situées sous le refuge du Colombier. C'est l'effet Venturi.

La veille, nous avons déjà subi un léger vent du sud nous faisant redouter le changement de la qualité de la neige, suite à la chaleur apportée. Mais aujourd'hui, sur place, nous nous rendons compte que cette brise a évolué en rafales et que la neige est légèrement jaune. Du sable a été transporté par le foehn et, combiné à la chaleur, il modifie les propriétés du manteau neigeux. Son influence est catastrophique : sa présence a empêché le regel de la neige durant la nuit, la cohésion du manteau s'en trouve donc fragilisée. Au vu des éléments et de cet endroit bien spécifique, nous pensons alors que nous sommes plutôt ici, à l'instant T, en risque quatre. Ce ne sont que nos propres analyses, elles ne remettent nullement en cause le travail effectué par Météo-France. C'est un phénomène complexe, impossible à prévoir et très localisé, que l'on apprend à analyser sur une vie entière de sorties en randonnée.

Au moment où le pilote s'approche du lieu de dépose matérialisé au sol par les équipes précédentes, nous entendons à la radio que la troisième victime munie d'un DVA vient d'être découverte sous trois mètres de neige. En pelletant, les secouristes ont eu accès à ses voies respiratoires : la personne est inconsciente, mais elle respire. Elle n'a pas dans la bouche le bouchon de neige tant redouté : la présence de celui-ci indiquerait que les échanges gazeux ne se font plus depuis un certain temps, et que même si nous arrivions à faire repartir son cœur, son cerveau aurait très probablement subi des lésions irréversibles.

Malgré le fait qu'il respire et ventile, l'homme âgé de vingt-six ans est inconscient et reste une urgence absolue. L'équipe en place s'affaire à son conditionnement et un bilan complet est effectué à l'aide du médecin : température, constantes, bilan lésionnel. La victime est allongée et immobilisée dans une perche d'évacuation[4] afin d'optimiser sa protection.

Le tout se déroule en quelques minutes, comme un ballet parfaitement coordonné.

Nous devons rester vigilants, car à tout moment son état peut s'aggraver. Chaque mouvement, chaque geste doit être réfléchi. L'immobilisation de la victime, la surveillance des constantes, la prise en compte des données vitales et leur contrôle vont nous permettre de gérer au mieux les aggravations soudaines. Nous nous devons d'être réactifs, nous nous adaptons et échangeons en continu, il est important que l'hôpital qui va recevoir la personne ait un bilan le plus précis possible. Nous faisons constamment des choix pour sauver des vies et la gestion du temps s'effectue aussi en mouvement.

Ces moments intenses sont craints par tous les secouristes. En effet, à tout moment et malgré les précautions prises, le fait de bouger une victime peut désamorcer la pompe cardiaque (provoquer un ACR : arrêt cardiaque-respiratoire). Il faut alors procéder à un massage cardiaque alors que souvent dans ces cas-là la priorité est de gérer l'hypothermie. Le réchauffement doit s'effectuer idéalement dans un endroit sec et de manière linéaire pour permettre au corps de retrouver ses sensations sans subir de dommages. Or, si nous attaquons un massage cardiaque externe par environ moins dix degrés ressentis avec une température corporelle à trente degrés, les chances pour la victime s'amenuisent considérablement. Et le massage doit être continu jusqu'à l'hôpital.

Heureusement, le travail effectué par les personnes précédentes paie et, à la faveur d'une légère accalmie, l'homme est évacué par hélicoptère au CHU de Grenoble, où il sera déposé dix minutes plus tard pour le traitement de ses blessures.

En plus de ma protection en Néoprène sur le visage, j'ai ajouté une petite doudoune sous ma Gore-Tex. Bien m'en a pris, car les quelques vingt-six degrés de différence de température en une dizaine de minutes ne me laissent pas indifférent. Les coéquipiers présents à mes côtés à la descente de la machine ont le même sentiment et nous nous félicitons du regard pour ce choix judicieux.

Nous nous dirigeons vers le secouriste du PGHM qui a été nommé pour établir et coordonner les actions réalisées sur le terrain. Il se trouve avec le témoin qui a donné l'alerte : il s'avère que celui-ci est le frère de la dernière victime que nous recherchons, Lucie. Étant le premier en haut du couloir, il

a assisté impuissant à la scène. Il a suivi sa sœur des yeux quand la coulée l'a emportée, mais elle n'en est pas ressortie. Il l'a aperçue pour la dernière fois près de ce rocher. Il nous informe que malheureusement c'est elle qui ne possédait pas de DVA.

Nos sentiments sont mitigés : le fait que la victime n'ait pas de DVA ne facilite pas nos recherches, mais le fait de l'avoir vue dans un secteur précis nous indique tout de même une zone de recherche plus restreinte. Nous effectuons alors un test DVA couplé avec un testeur RECCO : c'est un appareil qui, comme un petit sonar, envoie une onde qui se réfléchit sur les pastilles de la même marque équipant certains vêtements techniques de montagne en émettant un bip. Ce son sera de plus en plus fort en fonction de la conservation de l'axe et de la diminution de la distance qui nous sépare de la victime. Il est arrivé que nous observions ce retour d'onde sur des cartes de crédit ou des téléphones portables. Mais dans ces zones de montagne, ce testeur ne peut se substituer au DVA. Il n'est qu'un complément utile à la localisation.

Dans le même laps de temps, le chef des opérations sur le terrain est occupé à déterminer des vagues de sondages. Quelques secouristes commencent à sonder méthodiquement la zone et matérialisent avec des fanions les secteurs de recherche restés vains.

Les chiens, eux, continuent à graviter autour et à faire leur travail. C'est important de combiner les deux, car lors d'une recherche en avalanche, les sondes enfoncées dans le sol créent quelques trous d'où peuvent s'échapper des odeurs humaines.

Les chiens, grâce à leur odorat très développé, sont de fabuleux atouts lors des recherches. Voir agir ensemble le maître-chien et son animal est un spectacle extraordinaire : j'ai l'impression que le chien est commandé par un joystick. Certains maîtres-chiens ne font que très peu de mouvements sur une avalanche. Le rapport avec leur animal est si fort que la seule orientation des épaules et un petit coup de sifflet permettent au chien de se diriger dans l'axe que son maître désigne. Il faut comprendre qu'un chien, durant son travail pour sauver des vies, a l'impression de jouer. Tout l'apprentissage pour parvenir à cette excellence est basé sur le jeu.

Ce jour-là, deux chiens sont présents sur la zone, dont l'un s'appelle Oggy. C'est un berger malinois, race très courante dans le milieu du secours en montagne et dans la gendarmerie. Les chiens de cette race sont

privilégiés par rapport à d'autres pour leurs capacités de flair, leur agilité et leur poids restreint, qui leur permettent de mieux se déplacer et d'être plus résistants dans des environnements comme celui-ci. Oggy est atypique et très intelligent, au point même de pouvoir voler des saucisses sur le barbecue en étant monté sur le capot d'une voiture juste à côté pour ne pas se brûler.

À cette époque-là, si j'avais été enseveli sous une avalanche, j'aurais voulu que ce soit lui qui vienne me secourir avec son maître Jérôme. Il est doué, extraordinairement bon, et doté d'un flair exceptionnel. Il est obnubilé par son objectif et part toujours comme une balle pour l'atteindre. Le vent aujourd'hui contrarie ses recherches, les effluves sont compliqués à repérer, mais il ne cesse de lever la truffe. Les chiens ne sont efficaces que sur un certain laps de temps, ils ont besoin de repos et de calme pour mieux repartir ensuite. D'où la nécessité d'avoir plusieurs chiens sur place.

Cela fait près de deux heures qu'Oggy travaille avec nous sur la zone, il a besoin d'un nouveau temps de repos, mais il continue de scruter et de sentir. De notre côté, nous continuons à quadriller le terrain de nos vagues de sondages, nous nous accordons aussi quelques minutes de récupération afin de rester mobilisés à 100 % dans ces conditions extrêmes. Plus le temps passe et plus les chances de survie sont faibles, mais nous gardons espoir, quelques cas ayant été référencés par le passé.

Le vent est cinglant, les rafales se font encore plus fortes. Le temps change, nous sommes en fin de journée et les nuages ont envahi le ciel. Une seule personne reste ensevelie et tout le monde est mobilisé. Au cours d'un petit temps de repos, je m'aperçois que des renforts sont arrivés. À présent, nous ne sommes pas moins de vingt secouristes sur place. J'étais tellement concentré sur les radios, les vagues de sondages et les bilans que je n'ai pas entendu les va-et-vient incessants des hélicoptères. Je reste focus sur ma mission et, après analyse, je sais que mon cerveau ne garde que l'essentiel, tout ce qui est primordial au succès de l'intervention.

Oggy se trouve sur la zone de repos, mais n'est pas disposé à rester tranquille. Il ne cesse de se diriger vers le bas de l'avalanche, mais quatre à cinq mètres en dessous de la limite de la coulée. Jérôme ordonne à son chien de remonter vers lui, il veut qu'il récupère pour être opérationnel ensuite. Plus le temps de présence sur le terrain s'allonge, plus le temps de récupération est long et plus il faut ménager le chien pour qu'il soit efficace.

Mais Oggy ne répond pas et Jérôme décide de le laisser aller là où il veut. Il se lève néanmoins, fronce les sourcils et part rejoindre son chien. Il demande à deux personnes de venir avec lui, car il trouve le comportement de son chien étonnant. Il pense qu'il ne divague pas, mais continue à travailler. Soudain Jérôme se met à courir, car il a vu dans l'attitude d'Oggy que celui-ci était en train de marquer la position.

J'attrape la pelle que j'avais préparée et je me précipite. Marc prend la sonde et m'emboîte le pas. Oggy aboie maintenant, il nous fait comprendre que l'odeur est positive et que Lucie est là. Sous la sonde, nous sentons en effet la présence d'un être humain. Nous entrons alors dans un état robotique : nous creusons rapidement et accédons à la victime en moins de trois minutes, les renforts sont présents également et chacun a oublié le froid, la fatigue et l'environnement qui nous entoure.

Avec du recul et de l'analyse, nous sommes capables de dire que ce secours est exceptionnel. En effet, il y a très peu de cas au monde où les victimes ont été projetées en dehors de la zone de coulée. Les limites des zones d'avalanche sont toujours matérialisées par des amas de neige différents, c'est un premier repère visuel. Les mouvements sont aussi visibles à la surface grâce aux éléments transportés par l'avalanche tels que des pierres, des troncs ou autres. Ici, la victime a été poussée doucement sous la neige par les forces de la coulée quelque cinq mètres en dehors des limites de l'avalanche, sans qu'aucun indice apparaisse en surface.

Nous établissons un premier bilan. La jeune femme d'une vingtaine d'années est encore chaussée de ses raquettes et porte un sac à dos sur lequel son surf est resté accroché. Les forces physiques à l'œuvre dans l'avalanche ont été très importantes et la surface du surf n'a sûrement fait qu'augmenter les pressions et les torsions sur son corps. Nous craignons un traumatisme de la colonne vertébrale ou du bassin.

Elle est en arrêt cardio-respiratoire. Nous coupons les sangles de son sac et le retirons à plusieurs en protégeant au maximum son dos. Je commence immédiatement le massage cardiaque et le médecin prend la température pour orienter la suite de la médicalisation et de la prise en charge. Comme nous le craignions, elle présente des signes de polytraumatisme au niveau du bassin et des membres inférieurs. Au bout de quelques instants, le médecin me regarde et me fait un petit « non » de la tête, car malheureusement, au vu de tous les éléments en notre possession et de sa

température corporelle, tombée à dix-neuf degrés, nous ne pouvons plus rien pour elle. Aucune manœuvre de réanimation ne pourra la ramener à la vie.

Je relève la tête au moment même où j'allais arrêter mon massage cardiaque et je tombe les yeux dans les yeux avec son frère. Je suis alors tétanisé et continue machinalement mon massage, en n'oubliant pas de compter les compressions pour garder le rythme et savoir où j'en suis. Le médecin balaie la scène du regard et comprend que je ne peux pas abandonner maintenant, qu'il faut continuer, pour son frère.

Ce jour-là, j'ai massé environ quinze minutes sans pouvoir me détacher du regard de son frère. J'avais l'impression qu'il était en moi, qu'il me parlait, qu'il était à côté de mon cœur et, comme avec une chaudière, il remettait du charbon pour que je ne cesse jamais les mouvements pour sauver sa sœur. Il a visité mon âme, mon ADN, mes convictions et a dopé mes valeurs. Je me souviens qu'au bout de quelques minutes un collègue CRS, un policier spécialisé dans le secours en montagne, également venu en renfort, s'est approché de moi et a prononcé ces mots : « Rico, je suis là pour te remplacer, je prends le relais. »

Très perturbé par les émotions qui me parcouraient, j'ai répondu sèchement : « Non, ça va, j'ai encore rien fait ! » J'étais dans un état que je ne me connaissais pas et qui a laissé des traces indélébiles en moi.

Durant ces quinze minutes qui m'ont paru une éternité, son frère s'est raccroché tout entier à moi. Il s'est rattaché à la vie de sa sœur à travers moi, en étant spectateur de son sauvetage. Je voulais absolument être le trait d'union entre le spectateur et l'acteur et lui donner la sensation de jouer pleinement mon rôle dans son secours. Je suis resté là parce que j'avais la conviction d'être la main au service de son âme. La lueur dans ses yeux s'affaiblissait au fil des minutes. Je me disais que, grâce à mes gestes et au temps que je lui consacrais, je l'aidais à comprendre la situation, à mieux l'appréhender pour surtout pouvoir l'accepter. Même au travers de nos masques de ski, je ressentais la communion extraordinaire de deux énergies, de deux êtres.

En écrivant ces quelques lignes, mon corps est encore en alerte : j'en ai des frissons. J'avais la réelle sensation d'avoir fait le maximum, de tout avoir donné pour tenter de la sauver. Toute l'équipe de secouristes a fait le maximum ce jour-là pour elle, comme nous le faisons pour toutes les

victimes. D’avoir plongé mon âme dans celle de son frère, d’avoir partagé sa douleur extrême m’a fait douter : j’aurais peut-être pu faire mieux…

Il a fallu bon nombre de débriefings, de discussions, de retours d’expérience pour accepter que nous ne sommes pas Dieu, que nous ne sommes pas des sauveurs, mais juste des sauveteurs.

Une amie médecin anesthésiste a une formule que j’apprécie énormément qui dit que pour le quotidien il y a les secouristes et les médecins, mais que pour les miracles c’est l’étage du dessus. Ce jour-là, nous étions précisément dans ce cadre, et l’étage du dessus n’a pas voulu venir nous tendre la main.

Au bout de ces longues minutes, le frère de Lucie baisse la tête, rentre les épaules. Il commence à comprendre. Jusqu’à présent, la situation m’a fait totalement occulter la fatigue. Mais mes bras désormais se tétanisent, ma position est inconfortable même si pour l’instant je n’en souffre nullement.

Le médecin profite de ce moment de relâchement pour m’adresser un regard. Il pose ses mains sur les miennes, me sourit discrètement et me dit : « Je crois que c’est le moment. » Je ralentis alors progressivement mon massage jusqu’à le stopper. Le médecin, avec toute la bienveillance et la délicatesse qui le caractérisent, se tourne ensuite vers le frère et lui dit calmement, avec des mots choisis, qu’aujourd’hui nous avons vraiment tout fait pour la sauver, mais que cela n’a pas suffi.

Il prononce l’heure du décès, il est 17h30. L’atmosphère est glaciale et austère.

Pendant le massage, je n’ai plus rien ressenti, ni les cristaux de neige me fouettant le visage, ni le bruit des gens autour préparant l’évacuation. Rien ne m’est parvenu. J’ai été plongé dans un état second, transpercé par l’âme d’un homme à la dérive. Je reprends peu à peu mes esprits, je reviens sur place et je me détache de la situation tout en demeurant profondément troublé par les événements.

Mes mains, violacées à cause du froid, me font souffrir en se réchauffant, mais je me dis que j’ai la chance de pouvoir être là, vivant, pour pouvoir le vivre. Je ressens à présent les cristaux de neige sur ma peau, le froid et le vent violent. Je comprends que pendant ces longues minutes mon âme s’est détachée de mon corps et que je n’ai aucune notion de ce qui a pu se passer.

J’ai la sensation, encore aujourd’hui, d’avoir regardé la situation se jouer en étant trois mètres au-dessus et d’avoir été spectateur de la scène.

Nous avons conditionné la victime dans un sac mortuaire et avons pris le plus grand soin de son frère. Le vent s’étant calmé à la tombée de la nuit, nous avons pu refaire quelques rotations plus sereinement pour ramener des secouristes à la base. Certains sont redescendus à skis jusqu’au parking du départ de la randonnée, où plusieurs véhicules les attendaient.

Une montée en puissance avec des renforts est synonyme de confort de travail et d’efficacité en temps sur le terrain. Néanmoins la nuit et les conditions météorologiques nous amènent à devoir repenser la stratégie d’évacuation de la zone. Les Alouette III ne peuvent voler la nuit et, la visibilité diminuant fortement, il devient compliqué de jouer avec le relief et l’aérologie. Le secours n’est réellement terminé que lorsque toutes les équipes sont rentrées et ont pointé en bas à la base. Nul n’est détendu tant qu’il reste du monde dehors après des secours comme celui-ci.

Je pars ce soir-là avec le frère de la victime en ski. Il se sent capable de reprendre la voiture et de rentrer dans sa famille pour annoncer la nouvelle. Durant toute la descente, que nous effectuons à une allure lente, voire très lente, j’observe cet homme. J’imagine ce qu’il ressent à chaque virage, à chaque appui sur la neige. Comment vit-il cet instant avec cette matière blanche qui vient de tant lui prendre ? Dans quelle détresse se trouve-t-il ? Lui qui pensait passer la dernière journée de ski de la saison avec tous ses amis pour un moment de bonheur.

Quelques jours plus tard, nous procédons à l’audition de l’ensemble des personnes présentes sur l’avalanche. Je me retrouve face à ma plus grande peur : le frère de la victime. Le fait d’être replongé dans l’action et le secours passé avec cette suite tragique est un voyage très dur émotionnellement. En guise de protection, je mets des murs et tente d’isoler ces moments et de me protéger de ces histoires. Et là, devant moi, son frère fait sauter tous les verrous. C’est curieux, mais il ne se souvient quasiment de rien. Il a très peu de souvenirs de notre intervention, du massage cardiaque de sa sœur. L’état émotionnel dans lequel il se trouvait à ce moment-là a été si intense que, pour se protéger, son cerveau en a occulté une partie. Mais son regard est toujours le même et je vois bien que son âme se souvient.

C’est un secours qui m’a profondément marqué. Cette jeune femme de dix-neuf ans, partie avec ses amis pour passer un moment heureux. L’étude, la veille de la sortie de randonnée, et le fait d’avoir validé l’absence d’un DVA par le groupe n’aura malheureusement pas été suffisant ce jour-là.

Mais ce n’est pas tout. Ce jour-là, j’ai beaucoup appris sur notre faculté à nous adapter à une situation complexe et à œuvrer avec un environnement complètement défavorable. L’hyper-motivation et la performance de chaque personne sur site ont permis de gérer au mieux une situation de catastrophe. Je me suis rendu compte de la cohésion et de la valeur de toutes les personnes acceptant de mourir pour la vie d’un autre. Les gens qui ont réussi à nous déposer ce jour-là sur site étaient des Picasso, des Mozart, et dire que certains les appellent juste des pilotes…

Vu de l’extérieur, certains pourraient penser qu’ils sont allés trop loin. Pourquoi risquer la vie de tout un équipage ? Pour en avoir longuement discuté avec eux et avoir baigné dedans, ce jour-là, comme au cours d’autres opérations dans les mêmes circonstances, ils étaient au sommet de leur art. Ce sont les secours que tout le monde attend que nous sommes prêts à vivre. Nous pénétrons alors dans une zone de flow, cet espace mesuré dans lequel nous entrons en connaissance de cause, mais surtout avec une parfaite connaissance de nos moyens. Ces différentes expériences et expertises nous permettent d’être en pleine possession de notre capacité d’analyse. Toutes les informations arrivent et sont traitées sans bousculades ni heurts. Nous entrons dans une zone où nous avons le sentiment que le monde tourne au ralenti et que nous savons exactement ce que nous faisons. Toutes ces données, associées au nombre d’heures de vol, à leur connaissance d’eux-mêmes et de la machine, permettent aux pilotes d’entrer dans une plénitude de leurs moyens au bon moment.

Lors de cette intervention – et d’autres tout aussi risquées –, je n’ai jamais eu l’impression d’être en danger dans cet hélicoptère, j’ai toujours eu la sensation d’être protégé et de ne pas être mis en danger. Ces situations sont issues de calculs permanents, elles ne sont et ne seront jamais le reflet d’une action de casse-cous.

Ce secours restera gravé aussi dans ma mémoire pour la compréhension des victimes que l’on va chercher. Ces victimes ont pour la plupart analysé les situations au préalable et en ont validé la mise en action. Elles n’avaient nullement l’intention de se mettre en danger et encore moins de prendre le

moindre risque pour leur famille. En avançant doucement dans le métier de secouriste, je sais que je vais devoir accepter de ne pas pouvoir sauver tout le monde. Car, malgré l'application que j'ai mise dans ce secours, j'aurais dû être plus à l'écoute des personnes avec lesquelles je travaillais. Cela m'aurait aussi permis de me faire remplacer pour le massage cardiaque et de pouvoir me protéger mentalement de la situation dans laquelle je me trouvais.

---

1. Zone enneigée aménagée pour la pratique du snowtrott, du snowboard et du ski freestyle.

2. Formation de neige ou de glace se créant dans les dièdres (un dièdre est constitué par deux pans de rochers approximativement plans qui se rejoignent pour former un angle rentrant, à la façon d'un livre ouvert) ou cheminées rocheuses.

3. Ce masque en Néoprène permet de protéger les voies respiratoires et le bas du visage contre le vent, le froid et les particules volantes (cristaux, neige…).

4. Une « perche d'évacuation » est un brancard amovible et hélitreuillable.

© Éric Mesnier

– 5 –

Secours au glacier Carré

J’ai choisi de parfaire mes compétences en montagne en préparant le diplôme de guide. C’est une formation longue, en plusieurs étapes, et l’une des plus difficiles de France dans le domaine du sport.

Après avoir réussi l’examen probatoire en 2006, j’accède à la formation d’aspirant guide. C’est une succession de courses en montagne avec des clients, de stages et de mises en situation pédagogiques. Cet examen fait alterner sans cesse la théorie et la pratique, et les courses effectuées avec les professeurs de l’ENSA sont de très haut niveau. Nous passons ensuite une semaine avec de vrais clients pour juger notre capacité à les accompagner.

Si tout se déroule correctement, il faut compter entre six et huit ans pour obtenir le diplôme complet, des premiers entraînements à la médaille de guide. C’est un savant mélange de pédagogie, de niveau technique et de connaissance du milieu alpin.

Nous sommes en août 2007, je viens de passer trois semaines de vacances bien méritées après cinq semaines de stage éprouvantes.

J’ai été également détaché quasiment tout l’hiver au Centre de formation de la gendarmerie à Chamonix pour développer mes connaissances montagne et pouvoir encadrer des clients. Cela fait environ six mois que je ne suis pas monté dans l’hélicoptère de secours.

L’Alouette III posée sur le tarmac semble me scruter, me chercher, on dirait qu’elle me teste. Je suis à l’Alpe-d’Huez, heureux de reprendre enfin la permanence. Mon sixième sens me prédit un grand jour pour le secours en cet été : le soleil est généreux, les conditions en montagne sont

excellentes et les refuges affichent complet. Dès l'aurore, nous apercevons au loin les alpinistes en progression vers les sommets.

Je me suis levé de bonne heure ce matin, j'ai besoin de vérifier à nouveau l'intégralité de mon sac de secours après cette longue absence. Avec la plus grande minutie, je contrôle la complétude de chaque sacoche de matériel et regarde si les crampons sont bien adaptés aux chaussures que je viens d'enfiler – je n'aimerais pas devoir les régler à la bonne taille à la dernière minute dans la machine. Mon piolet est bien affûté et prêt à en découdre avec un mur de glace ou de neige. Il pourra également servir d'ancrage pour me permettre d'accéder aux victimes. Le passage en revue est terminé, je suis opérationnel pour aller au-delà des 3 000 mètres d'altitude si cela est nécessaire aujourd'hui.

J'affectionne tout particulièrement le sac de matériel de protection individuelle. Les coinceurs[1] et les friends[2] qui s'y trouvent symbolisent pour chaque alpiniste la capacité à poser des points de sécurité. Il en existe de plusieurs tailles, capables de s'adapter à chaque fissure, par action mécanique ou non. Ainsi insérés et coincés dans la roche, ils protègent notre ascension en paroi ou en escalade.

En secours, nous les utilisons pour nous sécuriser : grâce à eux, nous créons un relais[3] et multiplions les points d'amarrage. En les reliant, le poids que nous pourrons mettre sur chacun d'eux est alors divisé et la solidité de l'ensemble est assurée. C'est un savant mélange de physique, de géologie, d'expérience et d'appropriation du matériel. Nous ne pouvons accéder à ce milieu sans connaître la moindre capacité de résistance de chaque sangle, de chaque mousqueton ou de tout autre élément technique. Ils vont nous permettre de nous pencher dans le vide, avec quelquefois mille mètres d'abîme sous les pieds, d'accéder à la victime et de l'extraire de ce milieu hostile, en toute sécurité pour l'ensemble des protagonistes.

La confiance et la sécurité résultent de la répétition de ces situations. Pour évoluer sereinement dans cette zone d'inconfort, il faut un cadre d'utilisation. Les règles sont essentielles comme dans toute pratique. Jamais nous ne détournons un objet de son but initial, mais quelque part, dans cette intelligence collective, nous améliorons les capacités de ces derniers en les mettant au service du secours aux personnes.

Une partie de mon sac est dédiée à la médicalisation. Elle est divisée en deux. La première est un kit d'urgence composé de pansements

compressifs, d’un masque pour faire une ventilation en cas de massage cardiaque, de désinfectants et de compresses. Cette petite trousse est clipsable sur une ceinture, un baudrier, et peut donc être à portée de main immédiate. La seconde sacoche présente un éventail de strips pour les coupures et plaies ouvertes dans l’attente de points de suture, des bandages pour protection et quelques médicaments pour les maux de tête ou de ventre. Je possède aussi un petit collier cervical à la fois souple et rigide à base de petites feuilles d’aluminium qui me permet en cas d’urgence d’immobiliser la tête au plus vite. En situation dégradée, je peux l’utiliser pour un bras, une cheville ou tout traumatisme des membres inférieurs ou supérieurs.

Le gros du matériel de secours collectif est positionné dans la machine, où il est facilement accessible. Nous pouvons piocher dedans si nous avons besoin de choses plus techniques, plus conséquentes et plus lourdes à transporter.

Même ainsi équipés, nous devons garder en tête la mission première et l’éthique du secours : nous devons stabiliser la victime, la conditionner afin qu’elle puisse être extraite rapidement de la zone à risque et transportée vers une unité médicalisée. Elle sera alors remise à des personnels possédant toutes les compétences et le matériel nécessaires, dans une zone aseptisée et hors du risque d’un sur-accident.

Il est primordial de remettre la chaîne du secours en avant et de matérialiser chaque maillon. Comme dans une entreprise, en effet, chaque maillon est important, relié et dépendant des autres et il doit communiquer afin d’atteindre l’objectif commun défini : dans notre cas, sauver des vies.

La qualité première de cette équipe sur le terrain est d’avoir une multitude de process de travail et de capacités d’intervention. Chaque opération de secours est validée par l’intégralité des acteurs sur le terrain. Chaque modification du plan établi donne lieu à une adaptation de tous les instants par l’ensemble du personnel. Bien évidemment, comme dans votre vie ou votre entreprise, un leader est désigné. Ce dernier devra trancher, prendre la décision ultime et la valider pour partir vers cet objectif. Au fil des années, et au même titre que le secours lui-même, le process de travail a évolué.

L’Alouette III est une petite machine disposant de peu de place, on ne peut pas emmener grand-chose pour travailler. Mais à l’époque,

l’ingéniosité des gens, le dévouement et la connaissance du milieu font qu’avec peu de moyens nous sommes capables de beaucoup. Les secours sont néanmoins plus durs à traiter. Nous avons moins de moyens sur place, moins de personnels à notre disposition, et le temps de vol est beaucoup plus conséquent, avec une obligation de ravitailler plus souvent. Avec l’arrivée du nouvel hélicoptère, l’EC145, nous pourrons embarquer une personne supplémentaire, à savoir un deuxième secouriste, en même temps que le médecin, le pilote et le mécano. Compte tenu de sa conception moderne, nous pourrons aussi augmenter le poids transporté à l’intérieur de la machine et conserver ainsi un peu plus de matériel à bord. Cela permettra un gain de temps grâce à la réduction des rotations et donc une optimisation des minutes pour dresser le plan d’attaque. Les tactiques d’opération s’en trouveront modifiées. De toutes les manières, la remise en question permanente de nos process d’intervention constitue la base de notre expérience.

Après avoir fait toutes les vérifications de mon matériel, je me dirige vers la machine. Pour la Sécurité civile, son nom de code est « Dragon », suivi du département de son lieu d’implantation. Dans le département de l’Isère, les deux hélicoptères sont activés l’été et l’hiver au plus fort de l’activité. La radio ne cesse de vivre au rythme de *38 unité* (Le Versoud) et de *38 deux* (Huez)…

Le mécanicien, lui aussi matinal, a déjà sorti le dragon du hangar. L’Alouette III, tel un sphinx, occupe le bitume. Elle est majestueuse. Ses pales sont légèrement courbées vers leurs extrémités avec le poids. La brise de ce matin les fait à peine bouger, j’ai l’impression que la machine est vivante, qu’elle attend sagement d’être mise à contribution.

Je passe derrière elle, pose ma main sur le rotor de queue et frôle ses pales de mes doigts. Je ressens son âme rien qu’en la touchant. J’ouvre la porte latérale et dépose mon sac. Je m’assieds à l’arrière et scrute l’horizon. J’ai de l’appréhension aujourd’hui, un peu de stress. Cela fait plusieurs mois que je parcours les montagnes et que je ne vois que le bon côté : les sorties, l’accompagnement, le bonheur des sommets et le partage de fabuleuses aventures humaines là-haut…

J’observe les sommets au loin, le soleil perce à peine. Ces derniers temps, à cette heure-là, j’étais déjà réveillé depuis belle lurette et je m’approchais à grands pas du sommet avec les personnes que

j’accompagnais. Je suis bien, j’éprouve un sentiment de bonheur, de plénitude. J’ai l’impression d’y être, l’impression de toucher le sommet du doigt. Je revis les quelques mois passés à traîner là-haut, à profiter, et à partager avec les gens dans un environnement qui me fascine.

La montagne est un endroit extraordinaire où l’on peut vivre des aventures humaines extraordinaires. Le cheminement pour atteindre son sommet peut évoluer au fur et à mesure des années, des conditions, de l’engagement que l’on veut y mettre. Mais il est plus du ressort de l’homme de s’adapter à la montagne qu’il veut gravir que l’inverse. À son sommet, comme sur la pointe d’un triangle, une ascension peut symboliser un simple dépassement de soi, une simple connaissance de soi. Encore faut-il vouloir mettre un pied devant l’autre. Encore faut-il accepter certaines contreparties de ce lieu, de cet environnement féerique.

La montagne n’est pas un parc d’attractions. Elle n’obéit à aucune règle de protection pour les gens qui la gravissent. Elle est juste elle-même et l’a toujours été. Elle est forte et fragile à la fois. Elle peut perdre certaines parties d’elle-même lors des chutes de blocs de glace, les séracs, ou d’effondrement d’un pan entier. Il faut faire en sorte de ne pas être au mauvais endroit au mauvais moment. Le secours en montagne a été créé pour venir en aide à ces alpinistes, tous ces hommes, toutes ces femmes qui tentent un dépassement d’eux-mêmes. Et qui pour accéder à ce sommet se retrouvent quelquefois au mauvais endroit au mauvais moment. Évidemment, d’autres facteurs entrent en ligne de compte : un certain manque de discernement, une mauvaise connaissance du terrain, un environnement qui vous joue des tours, une météo défavorable, une perturbation qui arrive beaucoup plus tôt que prévu…

Bref, j’ai franchement l’impression d’être là-haut sur la neige au milieu des glaciers. Assis sur le bord de la trappe, j’observe la vallée de la Romanche[4] et mes pensées vagabondent dans les rayons du soleil traversant les sommets. J’ai la sensation qu’une voix tente de communiquer avec moi depuis l’autre côté de la machine. Je me retourne et croise le regard du pilote. Je me rends compte qu’il est vraiment en train de me parler. Le pilote me connaît par cœur, il éclate de rire devant mon air hébété et me dit : « Là, maintenant, tout de suite, tu gravissais quel sommet ? »

Nos éclats de rire résonnent sur le tarmac. Nous partons boire un café pour en débattre avec le reste de l’équipe. Nous refaisons le monde autour

d’une tasse avec les connaissances des uns et des autres. Ce n’est que la première de la journée et nous en profitons pour disserter sur les bénéfices et les bienfaits de l’arabica ou du robusta. Chacun a son opinion sur le type de café, mais nous sommes unanimes pour dire qu’il nous aide à garder une énergie folle pour la journée. Cependant, au fond de nous, nous sommes intimement persuadés que ce sont davantage la passion et l’adrénaline qui nous maintiennent en éveil dans les moments difficiles.

La matinée se passe sans secours, cela veut dire que personne n’a franchi le pas fatidique et que tous les alpinistes sont encore dans le plaisir. Nous ne pouvons qu’être heureux de notre inutilité, même si nous sommes toujours en alerte.

À 11 heures, la radio crépite. Un guide de haute montagne effectuant la traversée de la Meije se trouve en difficulté avec sa cliente. C’est un sommet emblématique de l’Oisans, et même de l’histoire de l’alpinisme, culminant à 3 984 mètres. La cordée a pris du retard sur l’itinéraire prévu, plusieurs heures déjà, et se trouve actuellement au sommet du glacier Carré, vers 3 800 mètres d’altitude. L’état physique de la cliente s’est dégradé et devient très problématique. La cordée devrait déjà être au refuge suivant ou à proximité. Le retard s’accumulant, les conditions de la montagne changent et peuvent devenir dangereuses.

L’état du vent combiné à la condition physique de la cliente et à l’altitude font que celle-ci est tellement épuisée qu’elle est incapable de faire un pas de plus. Le guide, inquiet, déclenche alors le secours.

La réception de ce type d’alerte va forcément déclencher une intervention de notre part. Mais les évacuations préventives ne sont pas forcément prioritaires. Si plusieurs interventions sont demandées, nous les traitons par ordre d’importance médicale. Aujourd’hui, ils ont de la chance, aucun secours n’est en attente. La météo ayant prévu des orages dans l’après-midi, nous décidons d’y aller immédiatement.

Le secours en montagne n’a jamais été, n’est pas et ne sera jamais une science exacte. Il faut systématiquement prendre plusieurs facteurs en compte avant d’engager une équipe sur le terrain : la gravité de l’accident auquel nous devons faire face, l’environnement global, la météorologie, la nivologie, le temps et les horaires de parcours habituels. Tous ces éléments sont systématiquement projetés selon trois dimensions : le passé, le présent et le futur.

Le passé est important pour savoir à quel moment ils sont partis, quel type d'environnement ils ont rencontré et quelle a été leur progression en fonction de leur niveau technique.

Le présent est l'étude de l'urgence et du niveau de dangerosité. Ces paramètres nous aident à planifier et à hiérarchiser les secours. Le présent est intimement lié à la victime, à la gravité de ses blessures, et au sur-accident potentiel dans lequel elle peut se trouver.

Le futur entre en ligne de compte avec la distance et le délai d'intervention. Il faut analyser la météo changeante et les conditions de l'environnement, qui peuvent évoluer.

Tous ces facteurs peuvent faire basculer une opération simple vers une opération complexe, périlleuse voire dangereuse. Le secours est un subtil mélange d'expérience, de feeling et d'analyse où la communication doit être constante entre la personne qui reçoit les alertes et l'équipage dans la machine. Ils se concertent et émettent des avis sur les capacités de se projeter. En effet, nul n'est pilote d'hélicoptère sauf le pilote lui-même. Je ne vais pas répéter cette phrase sur chaque personne présente à bord, mais il est évident qu'aucun de nous ne peut prendre la place d'un autre. La force et l'intelligence collective sont les clés de la réussite du secours.

Ce jour-là, lorsque le guide nous sollicite, nous pouvons répondre immédiatement à sa demande de secours.

Le pilote procède aux vérifications avant décollage, le mécanicien se retourne vers nous : nous sommes prêts. La mono-turbine commence à émettre son bruit caractéristique, enivrant, et les pales entament leur mouvement. Au fur et à mesure des tours, elles prennent de la hauteur et de la portance. Discussion entre le pilote et le mécanicien, tous les voyants sont au vert, nous pouvons partir.

À peine avons-nous effectué quelques centaines de mètres au-dessus du bitume de l'altiport en direction de la Meije que j'éprouve une sensation bizarre. Je ne sais pas ce que c'est ni d'où ça vient. Le pilote rompt le silence à bord, il rigole tout seul. D'origine calabraise, il s'appelle Roméo, c'est un pur Gallo-Romain, comme il aime à le dire, il aime nous vendre que c'est lui qui a appris à Jules César à voler. En fait il ne rit pas, il ricane. Je n'entends que lui à la radio et ce n'est pas bon signe.

Il a cette attitude nerveuse parce que la machine se fait chablater. Il nous dit alors : « Ici, il y a déjà beaucoup de vent, là-haut, nous allons nous faire

secouer sévère ! »

Autant vous le dire tout de suite, il n'y a vraiment que les pilotes et les mécaniciens qui apprécient ce genre d'humour et ce genre de situation. Comme si nous, secouristes, nous les amenions dans un coin compliqué de la montagne pour rire de la situation. Cela dit, aujourd'hui, c'est lui qui dirige la machine, tient le manche et les palonniers. Il lui parle, la ressent jusque dans ses moindres écrous et nous mène, concentré et consciencieux, vers notre objectif.

Nous traversons la vallée de la Romanche et passons à travers les Deux-Alpes pour emprunter la vallée du Vénéon. Nous survolons Saint-Christophe et les Étages. De chaque côté de la machine trônent les sommets charismatiques de l'Oisans : l'Aiguille Dibona, le Rouget, le Soreiller, le vallon des Étages et devant, au loin, Ailefroide. Nous pourrions pleinement apprécier la balade si les bourrasques de vent, à chaque croisement de vallées, ne nous ramenaient pas à la réalité.

À la Bérarde, nous empruntons la vallée du Châtelleret sur la gauche. Nous tombons nez à nez avec sa majesté la Meije. Malgré la magnificence des lieux, je suis incapable de passer outre le vent et les turbulences que nous devons affronter. J'ai peur. J'aurais aimé que ma journée de reprise soit plus douce, qu'elle me permette de reprendre confiance avec un secours simple dans des conditions optimales.

Pourquoi tous les éléments sont-ils aujourd'hui contre moi, avec un pilote heureux de cette situation ? Je ne sais plus si c'est du stress ou de la peur, peut-être les deux. Avec le temps, j'aime à dire que le stress positif est celui qui nous permet de ne rien oublier dans l'intervention et de garder l'humilité et les pieds sur terre. Il entre en nous jusqu'à en modifier notre ADN.

Nous arrivons au refuge du Promontoire : à 3 000 mètres d'altitude, c'est le dernier refuge sur l'arête qui part vers le sommet de la Meije. C'est un lieu qui permet aux alpinistes de se ressourcer dans un havre de paix avant de tenter l'ascension de cette montagne.

Le second secouriste à bord de l'Alouette est laissé sur la DZ du refuge. Le poids est l'ennemi de la machine, d'autant plus quand le vent fait des siennes. Je ne peux m'empêcher de sourire quand je repense à certains instants : « Vos sacs sont trop lourds », nous disaient certains mécaniciens alors que leur poids personnel avoisinait quelquefois les cent kilos, « il faut

les alléger ! »… Nous ne le faisions jamais, mais nous nous taquinions allègrement ensuite, le soir, autour d'une bière.

C'est moi qui reste dans la machine, car l'autre secouriste présent est nouveau dans le secteur et connaît moins bien les lieux. Ce choix est stratégique, nous agissons pour optimiser la situation en fonction des capacités techniques et des connaissances de chacun.

Nous ne sommes plus que trois à bord de l'Alouette, le pilote, le mécanicien et moi. Nous décollons de la DZ du Promontoire en direction du sommet de la Meije. Au-dessus de nous se trouve le glacier Carré, lieu d'où le guide a lancé l'alerte.

La Meije est une course mixte qui alterne les terrains comme le rocher et le glacier, avec une traversée d'arêtes à près de 4 000 mètres d'altitude. Nous passons le « Campement des Demoiselles » pour arriver au pied du glacier Carré : il est suspendu au milieu de ces amas de granits rouges si majestueux. À cet endroit-là, on doit modifier son équipement et chausser des crampons pour pouvoir se déplacer sur la neige très dure. Il est primordial de les associer au baudrier, aux cordes et aux piolets pour éviter toute chute qui conduirait à une issue fatale.

Cette course est très technique, ce n'est pas un chemin de randonnée. Les longueurs ne se comptent pas forcément en mètres, mais souvent en temps. La complexité du terrain et ses variantes demandent de la technicité, les chutes de pierres et les craquements du glacier une attention permanente. Le bruit sourd de l'environnement ne cesse de nous rappeler que nous sommes chez lui. Pour le commun des mortels, une première ascension de ce sommet emblématique, accompagné par un professionnel de la montagne, représente le Graal de l'alpinisme. La peur de l'inconnu combinée à l'altitude, l'endurance et la continuité de l'effort l'amènent à toucher ses limites physiques et mentales.

La personne que nous venons chercher se trouve dans cet état, au-delà de ses limites. Nous faisons toujours une analyse très pragmatique dans ces moments-là : « Demain je pourrais me retrouver à sa place si j'étais malade, blessé ou pas assez entraîné. » Peut-être que demain j'appellerai la machine pour me faire évacuer d'un endroit. De ce fait, il n'y a jamais de jugement porté sur les victimes que nous allons chercher.

Nous remontons à droite du glacier, je ressens toujours les turbulences, mais l'hélicoptère reste stable, le pilote est un vrai magicien. Quasiment au

sommet, nous découvrons la cliente et son guide. Le mécanicien, qui est venu à côté de moi à l'arrière, observe les lieux et analyse. Pour ma part je me focalise sur les points d'ancrage du guide pour anticiper mon accroche et ma sécurité. J'inspecte la qualité du rocher pour ne pas leur envoyer de pierres sur la tête.

Nous allons effectuer un treuillage. Je comprends, au regard du mécanicien, qu'il va falloir agir vite à cause des conditions météorologiques. De plus, il faut aussi que je fasse très attention à ne pas mettre en liaison la machine avec le rocher à mon arrivée sur la victime. C'est-à-dire qu'au moment où je serai en bas il faudra un minimum de temps entre ma sécurisation sur leur relais et ma déconnexion du câble.

Le mécanicien ouvre la trappe, se saisit du crochet et le descend à l'aide de la télécommande pour me le présenter. Je le clipse alors sur mon anneau de sécurisation, fais les tests d'usage et, seulement ensuite, retire mon attache avec l'hélicoptère. Ma vie est suspendue à un fin câble d'acier enroulé dans un treuil fixé sur un bras à l'extérieur de la machine. Je n'ai plus de casque sur les oreilles, tout passe désormais par le regard et les gestes.

Mon cœur bat fort, je redécouvre tous ces sentiments. Mes yeux sont partout et mon cerveau tente d'analyser toutes les informations qu'il reçoit. Ça y est, j'y suis de nouveau, je retrouve les sensations qui me manquaient, celles du secours. Un mètre, puis deux, je poursuis ma descente en pleine paroi de la Meije. Rapidement, mon appréhension baisse d'un cran et je me focalise sur ce que j'ai à faire.

Le mécanicien retransmet chaque mouvement et chaque phase de la descente au pilote. En effet, lorsque le secouriste est à l'extérieur de l'hélicoptère, sous le crochet, le centre de gravité de la machine s'en trouve modifié. Le poids et les contraintes sont également différents. Le pilote joue alors avec ses commandes pour préserver la stabilité et contrer mon poids déporté. Tout cela en prenant en compte le vent et la puissance de la turbine. C'est un moment délicat que je vis là.

À mon arrivée sur zone, je devrai contrôler l'instant fatidique de la sécurisation de tous, comme énoncé précédemment. Car à tout moment, au sommet de ce glacier, l'aérologie extrêmement changeante peut pousser la machine de l'autre côté, et si elle restait accrochée à moi, qui suis vaché à la paroi, ce serait la catastrophe. Nous aurions un crash d'hélicoptère sur

glacier entraînant probablement la mort des cinq personnes au destin lié. Je comprends bien évidemment l'enjeu de ce secours.

Je me revois rêvassant ce matin, enviant les alpinistes sur les sommets et me disant que nous allons vivre une belle journée de secours en montagne. Là, d'un seul coup, je regrette. Les pieds dans le vide, la trappe ouverte, accroché au treuil de la machine qui se fait copieusement malmener par le vent, je me dis que faire du surf dans les vagues du Pays basque serait nettement plus agréable. L'appréhension m'envahit à nouveau.

Je me fais alors descendre de quelques mètres et pose mes crampons sur la glace. Je sécurise mes pieds et mes ancrages en les tapant plusieurs fois. Je plante fortement mon piolet et récupère le bout de corde sécurisé que me tend le guide. J'ouvre alors le crochet qui me relie à la machine et libère le câble. Sans parler à la radio, je fais un mouvement circulaire au-dessus de ma tête, signifiant ainsi au mécanicien que le câble est libre et qu'il peut le remonter. J'aime ces moments où l'adrénaline se combine à l'intelligence des procédés, des signes et des moyens de communication, tout cela pour optimiser la sécurité.

Je fais quelques pas et m'approche de la victime. Je lui pose quelques questions et tente de la rassurer. Je vois bien qu'elle n'a subi aucun traumatisme, qu'elle n'a pas chuté et que son état est conforme aux informations données par le guide. Je passe alors mon bilan radio à l'hélicoptère en étant le plus concis possible – j'essaie de me défaire du surnom de mes débuts et d'éviter les blagues sur « Motorola 38 ».

L'hélicoptère a fait un tour et revient se présenter au-dessus de nous. Il effectue un stationnaire à une dizaine de mètres au-dessus de nos têtes. C'est un instant magique et dangereux à la fois. Le souffle des pales crée un vent fort et peut provoquer des chutes de pierres. J'ai les yeux partout, mon attention est à son maximum. Dans la face immense de la Meije, nous entendons au loin le fracas de chutes de pierres. L'ambiance est ainsi posée.

Je sécurise alors la cliente avec un système débrayable faisant office de fusible. C'est-à-dire que si la machine décroche et part au moment de la récupération, le fusible s'ouvrira, libérant la cliente du relais et la laissant partir avec Dragon.

Nous essuyons quelques cristaux de neige et continuons à percevoir l'écho des roches qui tombent. Le fracas des chutes résonne dans ce théâtre naturel, contribuant à cette ambiance surnaturelle. Je tente de rassurer la

victime, lui demande de me faire confiance et de ne pas bouger. Je ne sais pas si j'ai été très convaincant, mais je lui souris et lui dis : « Ne vous inquiétez pas : tout va bien se passer. »

On peut effectivement trouver que c'est là une phrase presque inutile. Car une personne épuisée, qui s'apprête à être extraite en haute montagne par le treuil d'un hélicoptère, est forcément dans un état de stress. Si ces quelques mots sont d'une banalité absolue, leur force ne réside pas dans les mots eux-mêmes mais dans la façon dont ils sont prononcés. Je fais en sorte de montrer mon professionnalisme et la maîtrise de la situation. La cliente m'écoute et semble avoir confiance. Le secours devient plus simple dès lors qu'on n'a pas à gérer des émotions extrêmes en plus de la récupération. J'ai découvert ce jour-là que le fait de ne pas montrer sa propre peur était une superbe stratégie pour ne pas la transmettre ou accroître celle de la victime. Celle-ci a lâché prise en voyant que quelqu'un gérait la situation pour elle.

Je tiens le crochet d'une main et la corde de la cliente de l'autre. Je rapproche le crochet de son baudrier et parviens à le clipser dans le même mouvement. Je lève la main et fais signe à la machine pour récupérer le mou du câble. Le mécanicien donne alors les renseignements au pilote. Je sens le câble se tendre. La cliente, dépourvue de crampons, retirés pour éviter qu'elle ne se blesse, commence à décoller délicatement du sol. Je relâche la pression sur la corde et la fais sortir du mousqueton installé sur son baudrier. Elle se retrouve alors en deux secondes uniquement accrochée à l'hélicoptère. Il n'y a plus de liaison entre l'hélicoptère et la paroi. C'était exactement le but recherché.

L'hélicoptère plonge alors pour récupérer de la portance, il a besoin de la vitesse pour exister, pour voler. Avec le guide nous regardons ce ballet, ce Dragon plongeant vers la vallée. Nous avons une pensée émue pour la cliente, qui pensait que son calvaire était fini. Je n'ose imaginer l'état dans lequel elle se trouve. D'en haut, nous avons franchement l'impression que la machine est plus basse que l'alpiniste, en dessous de cette dernière. Elle est tenue par le câble avec son sac entre les jambes, à la manière d'un pantin dans une fête foraine.

Je ne vois plus la machine, mais nous entendons toujours le vrombissement de ses pales. Un son plus lourd nous parvient, je reconnais ce bruit caractéristique : c'est le pilote qui stabilise l'appareil. J'entends qu'on m'appelle à la radio :

— Éric, vu la « dégueulante » que nous venons d'effectuer et la tête de la cliente, nous ne treuillerons plus là-haut. Nous allons te demander de descendre au pied du glacier Carré avec le guide pour procéder à l'évacuation. À ce niveau-là, nous serons probablement plus protégés qu'au col pour vous récupérer.

— Pour Éric, nous descendons au pied du glacier trouver un endroit à l'abri.

— OK, tiens-nous au courant et on viendra tester avant de treuiller.

— Dragon pour Éric, bien pris.

Évidemment, le guide est entièrement d'accord avec le pilote. Même s'il ne le connaît pas, je pense que c'est devenu son nouveau meilleur ami. Le pilote nous informe en plus qu'il va, en attendant notre changement de position, récupérer le deuxième secouriste laissé au Promontoire. Comme le véhicule des secours se trouve à La Grave, il descend sur la DZ de la commune, qui est limitrophe, et reviendra nous chercher ensuite.

Nous remettons les crampons que nous avions enlevés, pensant être récupérés tout de suite par la machine. Cette descente devrait être une formalité puisque je suis accompagné d'un guide de haute montagne et que je suis moi-même dans la formation. Nous formons une solide cordée. Nous sommes très rapidement en totale sécurité sur le lieu de la récupération. Nous retirons tous les éléments pouvant blesser le mécanicien lors de notre arrivée dans la machine. Nous rangeons dans le sac les crampons, le piolet, et même les coinceurs et broches à glace autour du baudrier. Quelques minutes d'attente et Dragon se fait à nouveau entendre. Il est en train de remonter le long du glacier qui prédomine du côté de La Grave. Nous le voyons surgir au loin.

Il a été dit dans certains livres et certains films que la turbine de cette machine ressemble au chant de l'alouette. Effectivement, pour l'avoir vécu de nombreuses fois, nous avons vraiment l'impression que c'est un chant, un hymne réconfortant évoquant un salut. J'entends alors la voix du mécanicien, qui me demande si je suis d'accord avec leur plan. Il préconise de treuiller d'abord le guide et de faire un petit tour le temps de le hisser et de le rentrer au fond de la machine. Dragon reviendra ensuite pour ma récupération.

Le plan est simple grâce à la relative faiblesse du vent sur notre nouvel emplacement. Je serai alors hélitreuillé à mon tour et viendrai me poser à

l’arrière de la machine pour faire le trajet jusqu’à La Grave. Je suis satisfait de ce plan mais éprouve un doute, car au fond de moi, une lumière rouge s’est allumée et persiste avec obstination. Je n’ose l’évoquer…

Dragon arrive et stationne une quinzaine de mètres au-dessus de nous. La portance au-dessus de notre nouvelle position paraît bonne. L’hélicoptère est très stable, j’aperçois le sourire radieux du mécanicien, prêt aux manipulations d’usage. Posté à 3 500 mètres d’altitude sur un éperon rocheux en pleine face sud, je me dis que finalement la journée est belle. Je récupère le crochet, accroche le guide et communique par signes avec le mécanicien comme d’habitude. Celui-ci s’exécute instantanément en remontant légèrement le câble pour le mettre en tension.

J’admire le ballet somptueux qui se déroule sous mes yeux, tout semble si facile, vu de l’extérieur. J’imagine le visage de mon Gallo-Romain au pilotage, il doit être aux anges et savourer ce moment exceptionnel. L’hélicoptère se dégage de la paroi et effectue un arc de cercle très large. Cela permet de faire entrer tranquillement le guide à l’intérieur de la machine et de l’installer à l’arrière en toute sécurité.

Dragon revient au-dessus de moi. Mon sac est rangé entre mes jambes, rien ne dépasse, rien ne peut s’accrocher à cette paroi juste derrière moi. J’assure mes appuis au sol et je me mets légèrement sur mes cuisses pour anticiper un probable déséquilibre dû au vent de la machine. Je suis serein, ancré et libre. Je lève le bras et attends le crochet. C’est un jeu entre les mécanos et nous : déposer le crochet dans la main du secouriste sans que ce dernier ait à bouger. Malgré tous les éléments météorologiques légèrement défavorables à notre équipage, le mécanicien parvient sans souci à me poser le crochet dans la main. Je referme les doigts, tiens le crochet et accompagne la descente du câble jusqu’à mon baudrier. Je clipse le mousqueton central et fais le geste de la moulinette vers le haut. Je suis prêt à être remonté.

Ce câble signifie beaucoup de choses. Il symbolise le lien qui existe entre une machine qui vole et un alpiniste en détresse. C’est un lien fort pour les victimes, un câble de sécurité, un cordon ombilical, une « corde » pour les extraire de l’enfer parfois. C’est toujours agréable de clipser ce câble et de savoir que la prochaine sensation va être de décoller du sol et de voler. La remontée s’effectue sereinement, je lève les yeux et vois mon mécano, qui a le boîtier de la commande dans une main et de l’autre me fait

un léger coucou. Il n’a pas besoin de ses mains pour se sécuriser, car il est vaché à la machine.

Tout à coup, une énorme bourrasque de vent vient contrecarrer tous les plans de tranquillité que nous avions établis au pied du glacier Carré. L’hélicoptère se met à vibrer dans tous les sens. Les pales émettent un bruit que je n’aime pas du tout.

Pour assurer la stabilité de la machine et récupérer de la portance sur un matelas d’air, Roméo est obligé de plonger à pleine puissance dans la vallée du Châtelleret. Je repense alors à l’image de la cliente partie « au cul de la machine » et qui a dû passer un sale moment. C’est à mon tour d’être le pantin. Je suis littéralement arraché de ma plate-forme. Dragon plonge vers le refuge du Promontoire et m’entraîne dans son sillage…

Par un effet mécanique, je me retrouve accroché par un câble à une machine située plus bas que moi et j’ai un visuel inédit. Je n’ai jamais vu Dragon sous cet angle. Mes mains s’agrippent fermement au crochet par réflexe, au point de laisser les traces de mes doigts sur cet acier. L’ascenseur émotionnel est à son comble. Je ne suis jamais monté aussi haut et aussi vite. Je rive mon regard à cette machine en attendant désespérément la suite.

En revanche, il n’y a aucune magie là-dedans et je peux vous assurer que toutes mes prières, toutes les demandes faites à ce moment-là, personne ne les a reçues. J’ai l’impression que les plus grands magiciens des contes et légendes n’avaient pas branché le Sonotone.

Dans ma tête, c’est l’effervescence. Je fais un rapide tour d’horizon. J’ai gravi en plusieurs années tous les sommets qui m’entourent et là, ils défilent devant mes yeux en quelques secondes. Même si j’adore la vitesse d’exécution de cette machine, je crois que je préférerais largement me trouver en montagne à pied. À cette époque-là, nous avons d’anciennes radios, nous ne possédons pas de combiné déporté ni d’oreillette qui me permettrait de parler à Dragon. Cela dit, même si le pilote m’avait tenu informé de la situation, je n’aurais rien entendu. Mon stress est à son maximum et le bruit de la machine assourdissant. Je reste focalisé sur les mille mètres de chute libre, savamment orchestrée et maîtrisée par le pilote, mais qui me coupe le souffle.

Il commence à reprendre de la portance quelques mètres au-dessus du refuge. Je passe non loin des tables de la terrasse, pour ne pas dire très près.

Je peux déceler la surprise, mais aussi la peur dans les yeux des gens assis, qui observent la scène avec angoisse en se demandant sûrement comment cela va finir. Je ne leur donne absolument pas tort, je suis livide et terrifié. Je me demande moi aussi comment je vais finir, mais surtout quand cela va se terminer.

Comme à son habitude, Roméo dompte allègrement la machine. Je pense qu'il l'a laissée prendre un peu ses aises et qu'il est en train de tirer sur les rênes pour la récupérer. Cela me rassure, je me détends un peu. Dragon effectue un grand virage à droite en passant la Brèche de la Meije, nous arrivons au-dessus du glacier de la Meije et j'admire la face nord de cette vieille dame. Ce paysage splendide m'apaise, même si je trouve le temps long, pendu au bout de ce câble. Au bout de quelques minutes, je commence à remonter légèrement, ils doivent faire le point dans la machine, mon confort dépend de leurs décisions, mais surtout des solutions qui s'offrent à eux. Je veux croire que c'est fini et que je vais pouvoir enfin m'asseoir dans la machine.

Finalement, pensant sans doute que je suis bien à l'extérieur de la machine, l'équipage ne me fera entrer à l'intérieur qu'à une centaine de mètres de l'arrivée, avant le parking de La Grave. Durant quelques minutes, je reste ainsi relié à l'Alouette par le treuil, les pieds dans le vide, avec une vue imprenable. Je ne sais pas s'il est possible de se décoiffer sous un casque de montagne avec un bonnet sur la tête, mais je peux vous garantir que ce jour-là fait partie des seuls cas de l'histoire où cela a pu se produire.

Nous nous posons enfin. Je respire profondément, l'adrénaline reflue. Le guide me sourit, il nous remercie cent fois. Il retrouve sa cliente et la prend dans ses bras. Cette étreinte exprime l'intensité du moment vécu. Ce guide est une sommité dans le monde de la montagne, il a partagé des aventures humaines sensationnelles emplies de belles choses et aussi parfois, malheureusement, tragiques. Mais là, aujourd'hui, il savoure l'instant, il est juste content de revoir sa cliente saine et sauve.

L'épopée se termine très bien pour tout le monde. Nous ne coupons pas la machine et la laissons tourner au ralenti. Nous avons déjà pris l'identité et les coordonnées des personnes pour la rédaction future de notre compte rendu. Une poignée de main, une tape sur l'épaule, un petit clin d'œil, des gestes simples mais qui en disent long. Nous remontons alors dans

l’hélicoptère au complet, les deux secouristes à l’arrière, le pilote et le mécano à l’avant.

Roméo décolle et prend la direction de l’Alpe-d’Huez. Nous volons en direction du poste. Nous observons quelques minutes de silence, un calme réconfortant pour moi mais surprenant. Tout à coup le mécano brise la glace et éclate de rire. Il me dit à la radio :

— Eh Rico ! Pour quelqu’un qui a fait six mois sans secours, là au moins t’as commencé fort ! Ça remet dans le bain direct, non ?

Je l’imite, mon visage se détend. L’adrénaline qui redescend, la capacité de chacun à gérer cet événement de main de maître, l’intelligence collective et la finalité font que c’est un vrai moment fort que nous vivons.

Le second secouriste, l’air moqueur, me regarde et balance au micro :

— Je n’ai pas bien compris, pourquoi tu n’as pas voulu remonter avant dans la machine ? Pourquoi as-tu attendu d’arriver pour le faire ?

C’est reparti, éclat de rire général.

Toutes les expériences dans le secours, au cours de ma carrière, m’ont fait prendre conscience du fait que ces émotions, cet engagement et cette capacité de switch sont une force. Seuls les gens travaillant dans des unités de secours (SAMU, PGHM, GIGN, police, pompiers, etc.) peuvent connaître cette force.

Contrairement au secours, la montée vers l’Alpe-d’Huez sur un versant et une exposition totalement différents s’effectue dans une tranquillité aérologique remarquable. Le vent a complètement disparu. Ne pas relâcher sa vigilance et rester humble face à cet environnement sera la leçon du jour.

À l’arrivée au chalet, il faut reconditionner les cordes, les crampons que nous avons utilisés, et vérifier tout le matériel. L’équipage s’occupe de la machine. Tout est prêt pour la suite de la journée, pour partir sur une autre intervention. Il est 13 heures, nous passons à table. Cet après-midi, je change de fonction, je deviens planton et reste au chalet pour tenir la permanence.

Le repas, comme d’habitude, est mémorable : des boutades, des discussions animées et des éclats de rire. Plus tard, j’apprendrai ce qu’est la motivation et la préparation mentale. Une des clés de la motivation est l’appartenance à un groupe. Le fait de savoir que l’on appartient à un corps, pour ce qu’il est humainement et pas pour ce qu’il représente, nous permet

d’exister et de vouloir continuer à progresser. À l’époque, nous faisions déjà de la préparation mentale et de l’aide à la motivation sans le savoir. Nous en avions besoin et force est de constater que c’est ainsi que ça marchait le mieux.

Systématiquement, à travers les différents secours que je vais vous relater, se cache derrière chaque histoire un système complexe de gestion des émotions, de préparation mentale, de dépassement de soi et bien évidemment de gestion de crise.

---

1. Système métallique que l’on coince dans les fissures du rocher et qui réalise un point d’assurage.
2. Coinceur généralement constitué de quatre cames qui pivotent autour d’un axe fixe, adaptant leur taille à la largeur de la fissure.
3. Emplacement sûr permettant l’assurance de la progression lors d’une ascension.
4. Cours d’eau traversant les départements des Hautes-Alpes et de l’Isère.

© PGHM de Grenoble / Le Versoud 38

– 6 –

Canyon[1] du Chat

Mai 2009, jeudi, 12h40. Je prends mon repas au self de l'école des pupilles de l'air de Montbonnot lorsque mon téléphone sonne.

Le planton m'avertit que les premiers à marcher partent sur un canyon et qu'ils risquent d'y passer un moment. Il me demande de rentrer à la base opérationnelle du PG pour assurer la continuité de la permanence du secours en montagne.

Je rassemble mes affaires, débarrasse la table et file avec Nicolas jusqu'à la base.

Dès notre arrivée, le planton nous briefe sur la situation : deux professionnels de la montagne sont partis faire un repérage d'avant-saison du canyon du Chat dans le Vercors. Ils sont accompagnés d'une troisième personne aguerrie à l'escalade et en cours de préparation des diplômes pour enseigner. Le trio avait effectué la quasi-totalité de la descente lorsque le plus inexpérimenté des trois, dans un endroit plus escarpé, s'est fait happer par un siphon[2].

D'après les premiers renseignements récoltés, le canyon est largement praticable malgré un débit plus fort ce printemps, dû à la fonte des neiges. Ce repérage de pré-saison est tout à fait normal et logique. En effet, avant l'arrivée des pratiquants, il est important de vérifier le canyon, de le nettoyer et de le rééquiper si besoin était, suite aux crues printanières.

La première équipe de secouristes s'est rapidement équipée en tenue spécifique et adéquate au canyon et a emporté du matériel supplémentaire pour pouvoir équiper et sécuriser le site. Il faut une vingtaine de minutes de vol pour se rendre sur ce secteur du Vercors et ils sont encore dans la

machine lorsque nous arrivons en renfort à la base. Nous assurerons les interventions à venir car les premiers sont engagés sur un secours complexe. La suite de la journée nous appartient donc, et comme d'habitude nos sacs sont prêts et vérifiés, les radios chargées. La priorité, pour cet après-midi, sera de bien réguler et de prioriser les alertes. L'hélicoptère étant déjà occupé, il nous faudra l'attendre pour un nouveau secours ou alors partir en voiture.

Pas le temps de digérer que déjà la radio s'affole ; ils arrivent sur place. Dragon annonce la descente du premier secouriste et attend son compte rendu avant d'amorcer la descente du deuxième. Un rapide tour d'horizon de la scène confirme le besoin du matériel spécifique et de son camarade. Mais cela n'est pas suffisant. L'encaissement du canyon rendant impossible la communication en direct des secouristes avec ceux de la base, Dragon se fait le relais radio et transmet :

— La base pour Dragon.

— La base sur écoute.

— Oui pour Dragon. Sur l'accident du canyon du Chat, l'équipe demande deux secouristes et un responsable de la brigade en renfort sur site. Le secours va durer !

— Dragon pour la base, tu peux nous en dire plus ? Faut-il prévoir du matériel supplémentaire ?

— La base pour Dragon, la victime coincée dans le siphon est décédée. Les secouristes peuvent la toucher mais la puissance de l'eau empêche de la sortir. Les premiers demandent des cordes en plus pour la manip de récupération du corps. Sur la route, au-dessus, un attroupement s'est formé, des badauds, des autorités, mais aussi a priori la famille du jeune homme.

— Dragon pour la base, c'est bien pris. J'avertis la gendarmerie locale pour qu'ils se déplacent. Dans combien de temps au Versoud pour la récupération de la seconde équipe ?

— La base pour Dragon : dans trente minutes je pose, je remets du kérosène, je prends le matos de nuit au cas où, et on repart. Je te propose dans quarante minutes à la DZ.

— OK. Les secouristes sont prévenus, ils se changent, et dans quarante minutes, départ. C'est bien pris, Dragon, bon vol.

— Merci.

J’échange un regard avec Nicolas. Nous sommes tristes, car nous partons sur un secours à personne décédée. L’adrénaline produite à ce moment-là n’est pas au même niveau entre une personne blessée qui compte sur nous et une personne sur laquelle malheureusement plus aucun geste n’est possible pour la ramener à la vie. Le sort est déjà scellé. Néanmoins, la récupération des corps pour pouvoir les rendre aux familles est essentielle. Cet acte nécessaire pour les proches est généralement compliqué émotionnellement pour nous, secouristes. Pour moi, il n’a jamais été simple à vivre.

Nous enfilons nos tenues canyon : ce sont des combinaisons en Néoprène, épaisses, qui vont nous permettre de maintenir notre température corporelle même dans l’eau froide. Nos sacs sont déjà à côté de la voiture qui va nous conduire à la machine. Nous y ajoutons quelques cordes, des descendeurs et des systèmes de poulie.

Nous essayons, par la connaissance du terrain et les informations transmises par la première équipe, d’anticiper et de rechercher des idées pour sortir le corps du lieu où il est coincé. Nous installerons un système de cordage dans les arbres, avec des renvois pour éviter le frottement des cordes sur les rochers et ainsi optimiser leur résistance et leur manipulation. Nous pensons stratégiquement créer un gros balancier plus haut pour démultiplier les forces et permettre l’extraction du corps. C’est un système judicieux qui a été largement utilisé et éprouvé lors de précédentes interventions.

13h40 : nous sommes sur la DZ. Peu d’informations nous parviennent de la zone d’accident. Nous sommes comme aveugles et sourds et n’avons aucune nouvelle de nos camarades. Ces moments sont anxiogènes car nous ne sommes pas à l’abri d’un accident les concernant. Nous restons suspendus à la radio afin de glaner le moindre renseignement. On dit que le silence est d’or, mais parfois, il est lourd d’imagination.

Dragon se pose et la porte s’ouvre. Le pilote réduit le rotor et, pendant que le mécano ravitaille l’hélicoptère, il part récupérer ses jumelles à vision nocturne.

Toutes ces petites actions et décisions qui s’accumulent depuis le début de ce secours ne me plaisent pas du tout. En effet, il est rare en canyon que des équipes sur place demandent très rapidement du renfort, surtout qu’il n’y a pas de crue et que nous sommes en présence d’une seule victime. Il

est exceptionnel aussi de demander le déplacement d'un responsable de site pour gérer les attroupements et les personnes alentour. Et, enfin, il est très inhabituel que le pilote prévoie déjà à 14 heures ses jumelles à vision nocturne.

Tous ces facteurs me laissent penser que la situation est complexe, inédite, et qu'elle risque de s'inscrire dans la durée.

Le mécanicien referme la trappe de kérosène de Dragon. En se déplaçant pour refermer le sas, il nous fait signe d'entrer dans la machine. Nous nous exécutons, rangeons nos sacs et les sécurisons. Nous saisissons immédiatement les casques d'écoute interne pour pouvoir converser avec l'équipage.

— Bonjour, les gars. Je ne suis pas super-rassuré que tu prennes les jumelles… Tu penses vraiment que l'on va y passer la nuit, sur ce secours ?

— Salut Éric, j'ai de gros doutes, je ne le sens pas, c'est une situation assez complexe.

— Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? Car entre la radio et le téléphone qui restent quasiment muets, nous avons du mal à comprendre et à visualiser la situation.

— Le jeune homme, arrivé en bas d'un rappel, a libéré la corde et s'est retourné avant d'avancer sur un gros caillou au pied de la cascade. C'est alors que son sac a servi de réceptacle à la chute d'eau. La force de l'eau l'a collé contre la paroi. Il s'est retrouvé coincé par le courant entre la paroi et le caillou. Il n'y avait que trente centimètres de large et il a glissé dedans. Il a hurlé, demandé de l'aide, parce qu'il n'arrivait pas à se dégager. Ses deux collègues ont réagi très vite et ont désespérément essayé de le tirer par les bras. Rien n'y a fait, le jeune s'est fait aspirer doucement par le siphon, sous le rocher. Il s'est enfoncé lentement mais sûrement jusqu'à ce que sa tête disparaisse complètement sous l'eau, et durant ces dix à quinze minutes ses compagnons ont tenté de le retenir, en vain. Ils sont en état de choc.

— Mon Dieu, c'est dramatique.

Estomaqués par ce que nous venons d'entendre, nous restons sans voix. Pendant les cinq minutes qui suivent, chacun se réfugie dans ses pensées et se met dans sa bulle. Rendre le corps à la famille est notre but mais cela risque d'être un combat contre la nature, long, animé et exposé. L'encaissement du site, les chutes d'eau et la puissance du courant ne jouent pas en notre faveur.

Je décide de rompre ce silence salutaire mais pesant à la fois.

— Dis-moi, Armand, dans combien de temps sur site ?

— Dans quinze minutes sur site, Éric.

— Est-ce que les deux témoins sont sécurisés ?

— Nous avons déjà évacué l'un des deux et l'avons posé sur la route en contre-haut, là où se trouvait un attroupement dû à notre intervention. La brigade arrivait au même moment. Il reste un témoin sur place avec les deux secouristes.

— OK. Peux-tu demander à Lionel et à Franck sur place comment ils voient la chose et ce qu'ils attendent de nous ?

— Lionel, Franck, du canyon du Chat pour Dragon, sur le relais Vercors Sud ?

L'utilisation du relais radio est gérée par Dragon pour que tout le monde entende à bord. Mais dans ce lieu, avec le bruit assourdissant de l'eau, nous ne sommes pas très sûrs d'avoir un retour de leur part. Avant les cinq bips caractéristiques de la retombée du relais, nous entendons la radio crépiter :

— Oui, Dragon pour Lionel sur écoute.

— Lionel pour Dragon, dans quinze minutes sur place avec Nicolas et Éric. Comment s'organise-t-on ?

— Treuillage d'un secouriste sur la vasque[3] au-dessus de nous, pour renforcer les relais et faire un gros amarrage. L'autre viendra récupérer le second témoin pour le poser sur la route. En fonction des besoins ensuite, nous le ferons travailler soit en haut soit en bas du dispositif pour la suite de la manip.

— Pour Dragon, c'est bien pris. Pour les secouristes OK. Pas besoin de matériel spécifique ?

— Non, relais sur arbre et amarrage classique pour Mariner[4]. On va tenter comme ça, on n'est pas sûrs que ça fonctionne à cause du courant, mais on tente !

— OK, c'est bien pris pour nous, on te refait signe dès qu'on arrive sur site.

— Dragon, du Chat, c'est bien pris.

La stratégie à laquelle nous avions réfléchi avant notre départ se confirme et semble la plus évidente.

Nicolas me dit qu’il est prêt, avec tout le matériel dans son sac pour confectionner le relais. Je descendrai donc, en deuxième rotation, pour extraire le témoin et le déposer lui aussi sur la route au-dessus. Nous échangeons alors nos places dans la machine pour que Nicolas se retrouve sur le premier siège, près de la porte. Le fait d’être positionné sur celui-ci facilite grandement le processus de sécurité et de mise en place du treuillage.

Dragon se présente au-dessus du canyon et reprend contact pour annoncer son arrivée. Il entame une descente et se faufile dans ce goulot d’étranglement. Il avance lentement et le mécanicien ouvre la porte pour avoir un visuel plus large sur ce qui se passe en bas. Nicolas est attaché au treuil, prêt à intervenir. Nous volons ainsi quelques instants pour nous présenter au-dessus de la fameuse vasque, surplombant l’accident. Nicolas observe minutieusement les lieux pour anticiper la manœuvre demandée sur site.

À ce moment du treuillage, le pilote se focalise sur un repère pour garder une altitude, une assiette, et rester en stationnaire. Le mécanicien, lui, donne les indications de distance et de direction pour se diriger sur l’endroit de dépose convenu.

— OK pour moi, dit le mécanicien, en avant de trente mètres, et à gauche de cinq mètres.

Le pilote s’exécute lentement et déplace la machine selon les directives énoncées.

— OK. Top vertical pour moi, le secouriste est sécurisé, je commence la descente du câble.

— OK.

— La vasque est grande, je vais le poser à côté d’un gros tronc d’arbre sur la berge.

— En avant un mètre et à droite un mètre.

Le ton est calme et les consignes précises. De l’extérieur nous ressentons cette grande maîtrise et cette communication constante et millimétrée, le ballet semble facile à exécuter. De l’intérieur il en est de même et ces attitudes contribuent à une bonne gestion du risque et de notre stress, nous permettant de rester concentrés sur la suite de notre mission.

— Attention, cinq mètres du sol, quatre, trois, deux, un. Ça y est, secouriste au sol, il se détache, fait signe, crochet libre. Je remonte le crochet. C'est OK pour toi ?

— Oui, c'est bon pour moi, on peut enchaîner sur la descente d'Éric.

— Éric, je te laisse te sécuriser et me rejoindre sur le patin[5] pour le treuillage.

Je pose le casque d'écoute, récupère mon sac et viens m'asseoir sur le plancher de l'hélicoptère, en respectant les consignes de sécurité. Mes pieds sont sur le patin à côté du mécanicien. Il se saisit du crochet revenu à sa hauteur, redonne un peu de mou au câble et me le tend. Je le clipse alors sur mon pontet[6] central. Je me retrouve suspendu au treuil, dans le vide, mon sac de canyon entre les pieds, prêt à rejoindre mes collègues cinquante mètres plus bas.

Le mécanicien vient récupérer la longe de l'hélicoptère. J'entame ma descente. Je sens Dragon reculer lentement pour être à l'aplomb de la nouvelle dépose. J'observe Nicolas, en train de s'activer et de tester pour relier les arbres entre eux et créer ainsi un relais solide. Une trentaine de mètres plus bas, la cascade finit sa course dans une autre vasque.

À côté de celle-ci, sur d'énormes rochers, se trouvent la première équipe et le témoin que je dois extraire de cet environnement. Lionel, pendant ma descente, pointe du doigt la personne vers laquelle le mécanicien doit me diriger. Arrivé sur le caillou, je défais mon sac avec le matériel et le donne à Lionel. Dans le même temps, Franck, le second secouriste, clipse la personne sur l'élingue[7] du crochet de treuillage.

Nous sommes trois à vérifier l'accroche et nos regards croisés valident la sécurisation.

Lionel fait alors un cercle large vers le haut pour que le mécanicien amorce le treuillage. Les échanges dans la machine permettent de maintenir sa stabilité, le pilote devant compenser le poids des deux personnes au bout du câble lors de la remontée. Notre extraction s'effectue tranquillement et dans le même temps l'hélicoptère effectue un mouvement giratoire pour se retourner et repartir vers le bas du canyon. Le pilote donne ainsi de la vitesse à sa machine, favorisant son équilibre et lui donnant de l'espace au cas où.

Je regarde se réduire la distance qui me sépare de l'hélicoptère. Je reste aux aguets afin de faciliter notre passage au niveau du patin et d'être dans le

bon sens pour guider le témoin en premier vers l'intérieur. En même temps, j'examine la route et le rassemblement de personnes attroupées, pour déterminer un endroit de pose sécurisé.

Pendant ce treuillage le témoin et moi sommes collés l'un à l'autre, face à face. Les traits de son visage sont creusés, comme marqués par la fatigue, son teint est blême et ses yeux se perdent dans le vide. Il est en état de choc, dévasté par ce qu'il vient de vivre. Je n'ai pas de mots pour lui, un croisement furtif de nos regards et une main sur son épaule sont les signes de la compassion que je lui témoigne.

Nous atteignons le patin. Je protège la victime à son passage et le présente en premier pour qu'il puisse s'asseoir sur le plancher de Dragon. Le mécanicien le sécurise alors à la longe de la machine. Je reste dehors sur le patin et il me sécurise à mon tour. Il donne un peu de mou au câble pour pouvoir libérer la traction de l'élingue sur son baudrier. Il déverrouille ensuite le mousqueton de la personne. Je tiens calmement mais fermement les mains de celle-ci. Cela permet de garder le contact, de réduire la panique qui pourrait l'envahir et de parer une éventuelle volonté d'interférer dans la manipulation des mousquetons. Je n'ai pas besoin de forcer, l'homme reste inerte, sans réaction. Nos regards se croisent, il a compris l'enjeu de ce processus et se laisse faire sans aucun problème. Je lui fais signe de se déplacer tranquillement vers le fauteuil à l'arrière de l'hélicoptère. Le vrombissement de la machine empêche toute communication verbale. Il nous reste les gestes et le regard pour se comprendre. La personne recule calmement et reste prostrée à côté du fauteuil. Le mécanicien me fait alors signe de le rejoindre. J'attrape le casque au passage pour connaître le lieu de la dépose.

— Du coup, Dragon, on le dépose où ?

— À deux kilomètres en amont, il y a un parking suffisamment grand pour que je pose. C'est déjà à cet endroit que nous avons laissé le premier témoin. J'ai aussi échangé avec le planton, qui m'a confirmé qu'un membre de la brigade l'y attendait déjà.

— OK, c'est parfait.

Le témoin est toujours hagard. Nous nous posons sur un terrain plat non loin des véhicules. Le gendarme de la brigade vient à notre rencontre. Il se place devant l'hélicoptère pour rester en visuel. Je descends le premier,

récupère la personne et l’accompagne jusqu’au gendarme. Je leur fais comprendre qu’il faut qu’ils s’agenouillent le temps de notre décollage.

Les deux témoins étant maintenant en sécurité, je remonte dans la machine, prêt à aider mes coéquipiers à tout mettre en œuvre pour récupérer la personne décédée. Nous décollons et, en deux minutes, nous nous retrouvons à la verticale du lieu de l’accident.

— Lionel pour Éric.

— Oui, sur écoute.

— Dragon me descend sur toi comme convenu, ou avec Nicolas ?

— Non, viens avec nous. Nous n’arrivons pas à accéder au corps de la victime.

— OK, c’est bien pris.

Nous recommençons donc le treuillage, au même endroit, dans les mêmes circonstances, un treuillage toujours savamment orchestré par l’équipage de Dragon.

Je pose un pied au sol, me détache, effectue le geste et Dragon remonte le câble. Je me tourne vers mes camarades.

— Alors ?

— Bah écoute, franchement ce n’est pas gagné. Le corps a été aspiré dans un entonnoir et fait bouchon. Avec la puissance et le débit de l’eau, on n’arrive pas à le toucher sur les côtés afin d’avoir une prise pour l’extraire. C’est impossible de faire quoi que ce soit dans ces conditions.

J’analyse rapidement la situation : nous sommes postés sur un gros caillou avec toute latitude pour évoluer sans danger dessus. Je regarde plus bas, me dis que l’on pourrait peut-être travailler par-dessous mais cela paraît impossible. Il faut trouver une solution pour passer par les côtés. Mes deux compagnons me regardent et je comprends que nous avons effectué le même tour d’horizon.

Lionel me dit :

— Nicolas a été hyper-efficace, il a équipé une main courante dans la forêt qui nous permet de naviguer entre le haut et le bas de la cascade en totale sécurité et autonomie. Son relais est également prêt. Nous sommes donc quatre pour accéder au corps et le sortir de là.

Il n’est pas loin de 15h30.Un travail de titan a déjà été effectué mais nous nous retrouvons pour le moment dans une impasse.

Chacun y va de son idée et de sa créativité. Nous tentons de lancer une corde d'un côté, de la faire passer sous le rocher, de la récupérer de l'autre et d'effectuer des mouvements vers le haut pour tenter d'accrocher le corps au passage. Nous passons trois heures à travailler sans relâche, à tenter une multitude de schémas pour accéder au corps. Rien n'y fait.

Dès que l'on s'approche trop, on se sent happé à son tour, notre système de sécurisation prend tout son sens pour éviter le sur-accident, nous frôlons la limite avec le danger en permanence. L'accès au corps est vraiment compliqué, nous touchons parfois ses doigts sans pouvoir aller plus loin ou poser une sangle. Nous cherchons désespérément une prise pour pouvoir le tirer vers le haut.

Nous passons tous par différents états – la colère, la déception, la frustration de ne pas l'atteindre – mais sommes toujours motivés par l'envie de réussir notre mission. Dès que l'un d'entre nous est dans le négatif, il a immédiatement le soutien de l'autre, nous initions immédiatement un retour vers le positif. Chacune de nos tentatives est réfléchie, nous essayons sans cesse. Une stratégie légèrement modifiée à chaque fois, des revisites de déroulement ou un apport nouveau nous rapprochent du but ultime. Nous sommes en pleine séance de création.

Trois heures passées à ce rythme nous épuisent moralement et physiquement. Nous sommes tout près et si loin à la fois.

Un de nos responsables est venu du Versoud en véhicule pour prêter main-forte à la brigade sur place. Nous pouvons lui relayer toutes les informations et les essais que nous avons déjà tentés. C'est alors que Jean-Marie nous soumet l'idée de faire venir des spéléologues et des plongeurs de la gendarmerie. Un spéléologue artificier pourrait mettre en œuvre une solution différente en allant ouvrir un autre trou plus loin avec des explosifs, l'eau s'écoulerait alors plus vite et le siphon dans lequel se trouve le corps pourrait être soulagé. C'est une technique complètement nouvelle par rapport aux moyens utilisés et aux efforts fournis jusqu'à présent. Nous sommes convaincus de la pertinence de cette idée. Nous sommes sur la même longueur d'onde : il faut dévier l'eau et soulager la pression sur la victime pour réussir à la sortir.

Mais, l'heure avançant, la nuit commence à pointer son nez et nous ne pouvons continuer dans ces conditions. Nous reviendrons demain avec les

renforts disponibles, pour poursuivre nos investigations et mener à bien notre secours.

Il est 20 heures lorsque nous nous retrouvons tous en salle de réunion à la base, après nous être changés. Les premiers sont rentrés avec Dragon et nous, les seconds, sommes redescendus en voiture avec le responsable site. Un rapide tour d'horizon et compte rendu de la journée sur nos actions nous permet de dégager les points forts et les points faibles de la situation. Tout est prêt pour sortir le corps. Demain, nous tenterons de réduire la pression sur notre lieu d'intervention, ce qui favorisera probablement l'accès.

Nous anticipons les besoins du lendemain et prenons contact avec le plongeur par téléphone. Ce dernier pose une multitude de questions sur les vasques, le moyen de descendre, la profondeur de l'eau et les accès latéraux. Nous lui adressons les quelques photos que nous avons prises afin qu'il s'imprègne de l'environnement.

Nous appelons également l'un des responsables du groupe spéléologie de la gendarmerie, qui se charge de prévenir la Fédération française de spéléologie locale pour réquisitionner un préposé au tir.

L'idée principale de toute la stratégie de demain est d'accéder au corps sous l'eau, par en dessous, mais plus certainement par les côtés. Pour cela, il faut créer un nouveau trou afin que l'eau s'y engouffre. Ainsi la pression sur le corps se verra-t-elle diminuée. Nous élaborons la stratégie en nous appuyant sur les expériences d'opérations telles que celle-ci déjà menées par le passé. Nous croyons à sa faisabilité mais nous convenons d'un danger objectif majeur : la chute d'eau de la vasque en amont, avec sa puissance et son débit sur notre position.

Nous avons pensé également à réduire le débit du cours d'eau, malheureusement c'est impossible car aucun barrage n'existe en amont du lieu de l'accident.

Nous cherchons alors une solution sur les vasques précédentes pour tenter de réduire leur volume. Tout le monde est très concentré, l'enjeu est primordial car nous sommes dans une phase inédite. La concentration est maximale mais l'épuisement et la frustration nous amènent à lâcher quelques blagues pour détendre l'atmosphère pesante. Les sourires nous font du bien et réamorcent notre obligation de travailler pour trouver une solution.

Soudain, une idée tourne en boucle dans ma tête. Quelqu'un vient de proposer en rigolant d'inviter la fée Clochette, elle pourrait ainsi dévier le courant tombant sur le lieu de notre intervention. Anticipant que la fée Clochette aura certainement du mal à venir, j'associe la déviation du courant à mon tour de vélo d'il y a trois jours. Dans la vallée du Grésivaudan, je suis passé non loin d'un péage autoroutier, avec toute la logistique de ce réseau sur le parking. J'ai été très surpris par le nombre incalculable de glissières de sécurité entreposées– ces glissières en fer, longues de plusieurs mètres, qui permettent d'éviter l'encastrement des motards sous les rails du haut et je me suis dit que le travail de changement sur autoroute devait être titanesque. Les dimensions de ces glissières avoisinent les cinq ou six mètres de longueur, sur trente à quarante centimètres de large, avec une épaisseur pouvant encaisser de violents chocs de véhicules.

Je prends alors la parole et soumets mon idée en pensant que certains vont rire. Mais bien au contraire, l'idée de positionner ces glissières au-dessus du rocher, pour protéger l'endroit, séduit tout le monde. La difficulté va résider dans la technicité à mettre en œuvre pour les acheminer, les positionner et les fixer sur place.

Enfin, nous tenons notre stratégie d'accès au corps. Nous allons créer un autre trou pour libérer la pression et, en parallèle, nous allons protéger l'endroit sur lequel nous retournerons travailler. Une partie du courant sera déviée et la pression existante à l'aplomb de la chute d'eau sera moins forte. Cette idée paraît un peu saugrenue, certes, mais après de longues réflexions nous convenons que c'est peut-être la seule qui nous amènera à la réussite.

Nous prenons attache téléphoniquement avec le peloton d'autoroute, qui nous met en relation avec le directeur des services techniques. Nous expliquons rapidement notre idée et nos besoins. Sans aucune hésitation, ce dernier donne son accord pour que nous venions nous servir à notre guise sur le parking.

Nous nous donnons rendez-vous le lendemain matin à 7 heures. Deux groupes distincts partiront en voiture. Nous garderons l'hélicoptère pour un besoin urgent et le laisserons à la permanence pour assurer sa journée sur d'autres lieux d'intervention avec une nouvelle équipe de premiers.

Un groupe partira directement sur place avec un véhicule, le rendez-vous est fixé à 8h30 sur le parking avec les personnes concernées et la brigade

territoriale. Le second, dont je fais partie, partira avec le 4x4 et la remorque récupérer les glissières et les acheminer sur le lieu de l'accident.

Je rentre finalement vers 22h30 à mon domicile. Après un repas léger et une bonne douche, je me repose en regardant la télé mais ne parviens pas à trouver le sommeil. Je me pose la question de ce que j'aurais pu faire de plus ou de moins. Je me repasse sans cesse le fil de la journée avec toutes les actions que nous avons tentées mais qui sont restées vaines pour extraire le corps. Je passe par toutes les phases, celles où je m'en veux et celles où je relativise. Cette nuit blanche me marque profondément. Enfin, le jour se lève avant que j'aie pu trouver le sommeil.

Je me retrouve alors à 7 heures au café du PG avec mes collègues pour un rapide briefing de la journée. Tout est calé, chacun sait exactement ce qu'il a à faire. L'ambiance reste froide et pesante, nous savons que malgré tous nos efforts la victime ne reviendra pas à la vie.

À 7h30, je me retrouve avec Nicolas sur le parking du péage d'autoroute. Un agent du service technique nous attend et ouvre la barrière permettant d'accéder aux fameuses glissières. Nous en déposons à la force des bras une dizaine dans la remorque et constatons qu'elles sont très lourdes. Leur poids unitaire doit avoisiner les 50 kg. Cette idée farfelue va nous obliger à nous démener pour les déplacer jusqu'à la cascade. Nous en sourions presque, en nous lançant quelques « Ah ouais, super-idée ! »…

La voiture chargée, nous partons sur le lieu de rendez-vous. Nous y serons vers 9h30.

La première équipe a déjà mis en place les relais depuis la route. Les systèmes de corde, nous permettant d'évoluer en autonomie et de nous déplacer en sécurité avec le maximum de place pour manipuler ces glissières, sont prêts. Les spéléologues et les plongeurs sont déjà dans la vasque du bas, en repérage, cherchant la meilleure entrée pour faciliter leur intervention.

Nous bloquons la route en arrivant sur les lieux de l'accident le temps de décharger nos dix glissières, aidés par les brigadiers présents sur place.

Nous nous réunissons pour débattre de la meilleure tactique à adopter pour les acheminer vers le bas. Devons-nous les faire descendre seules, doucement, en prenant le risque qu'elles se coincent ? Un secouriste ne devrait-il pas les accompagner lors de la progression ?

Finalement, la deuxième solution semble être la plus judicieuse. Je remets ma tenue Néoprène et m'équipe d'un baudrier et d'un casque. Je vais descendre dans le canyon avec une glissière accrochée à mon baudrier. Je serai en autonomie au niveau de la corde qui est déjà en place. Quelqu'un va aussi m'assurer avec une autre corde placée depuis le haut, au cas où la mienne se romprait.

Rapidement, nous suspendons une des glissières dans le vide. Je me place alors à côté d'elle et me mets sur ma corde en y installant mon descendeur et mon système de sécurité. Je clipse la sangle tenant la glissière sur mon baudrier. Nous la soulevons légèrement et la relâchons lentement pour la mettre en tension sur moi.

Je regarde mon camarade et lui dis :

— C'est super-lourd. Je ne sais pas si c'est vraiment une bonne idée…

À partir de là commence une longue descente méticuleuse. Nous progressons de quelques centimètres à la fois, je donne un petit coup de pied par ci, un petit coup de pied par là, pour guider la glissière et nous écarter de la paroi. Je tente de la redresser et de la mettre dans l'axe. Nous nous synchronisons à la radio avec mon collègue afin qu'il me donne le mou nécessaire, mais pas trop. En effet, le poids tire sur cette corde sur laquelle je suis accroché et il m'est très difficile de manipuler le descendeur sur lequel j'effectue ma descente. Je ne suis pas à l'abri d'une rupture de corde à cause d'un mauvais frottement sur le rocher. Il faut être vigilant, je manipule précautionneusement la gâchette qui libère ma corde afin de contrôler ma descente.

Cette dernière est périlleuse car je suis confronté aux éléments naturels. Quand ce n'est pas un arbre qui nous bloque, m'obligeant à remonter un peu pour redonner un nouvel axe de progression à la glissière, c'est la cascade qui nous dévie. En voulant rediriger la glissière, je me retrouve pendu plus loin sur la droite, sous l'eau qui me fouette, et le courant nous désaxe à nouveau. C'est une lutte permanente avec l'environnement que je mène, pour parvenir, au bout de quarante-cinq minutes, à poser enfin une extrémité de la glissière sur le caillou du bas, lieu de notre intervention.

J'ai l'autre bout de la glissière avec moi et je vais commencer, avec l'aide de mes camarades du bas, à la placer dans l'axe de la cascade. Je me désaxe complètement hors de l'eau pour ne pas subir la pression. Je la libère de mon pontet et la laisse reposer sur le rocher.

Mes coéquipiers la soulèvent un peu, la poussent légèrement sur la droite. Je décale le haut. Nous réitérons ces manipulations plusieurs fois pour la caler au bon endroit, l'objectif est presque atteint mais nous arrivons au passage le plus difficile. L'eau commence à appuyer fortement sur la glissière et rend très complexe son positionnement. Nous nous battons. Pour gagner dix, quinze ou vingt centimètres, nous devons y mettre toutes nos forces jusqu'à ce que nous n'arrivions plus à la bouger.

Mais l'effet escompté est là. Une seule glissière est positionnée et déjà la sécurité des lieux s'améliore. Le plongeur, présent avec le spéléologue et déjà équipé, tente une approche vers le corps. Au bout de dix minutes, il ressort. L'accès n'est toujours pas possible. Les remous et le phénomène d'aspiration rendent encore dangereuse la suite de la progression. Il pense néanmoins que la situation s'est améliorée et qu'il a gagné quelques précieux centimètres. Il nous précise qu'avec une ou deux glissières de plus, il pourra se rapprocher.

Force est de constater que notre idée marche, le courant est bien dévié et la pression réduite. Seulement, il est midi et nous n'avons placé qu'un seul équipement. Je remonte et me fais remplacer par un autre secouriste pour recommencer la manipulation. Je passe à l'assurage de la descente. La seconde descente est un copier-coller de la première, heureusement un peu plus rapide car nous avons déjà repéré les endroits problématiques.

Quand elle arrive au niveau de la cascade, les secouristes de la vasque, en bas, positionnent cette seconde glissière. Afin de faciliter sa mise en place, nous utilisons des masses pour taper sur l'équipement et mieux le guider. Nous en profitons, grâce à ces outils, pour repousser de quelques centimètres encore la première glissière. Nous lui accolons la deuxième, contribuant ainsi à une plus grosse déviation.

En parallèle, le plongeur et le spéléologue poursuivent leur précieux travail de repérage. Ils ont validé le dynamitage de rochers pour ouvrir un deuxième siphon. Ils recherchent le meilleur endroit pour poser les charges afin d'obtenir l'effet escompté sur l'eau tout en prenant soin de ne pas toucher le corps.

Avant cela, le plongeur tente une nouvelle progression vers la victime. Il l'a touchée. Il a accès au bout de ses doigts. Il ne nous manque vraiment rien pour pouvoir accéder au corps, lui passer une sangle et tenter de le libérer. C'est une belle avancée.

La pose d’une troisième glissière nous semble une évidence. Cela nous demande un effort considérable mais la nécessité est avérée. Cela fait sept heures que nous travaillons au contact de l’eau, sans nous alimenter, car l’essentiel est ailleurs. Nous avons juste envie de récupérer le corps de ce jeune homme et de le rendre à ses parents, qui écoutent et scrutent la scène depuis la route, à l’affût des moindres centimètres gagnés.

Le plongeur va pouvoir se saisir du poignet. Nous avons encore gagné dix centimètres. Mais comment gagner encore quelques centimètres supplémentaires ? Si la pression sur notre lieu d’intervention est moins forte, l’eau reste encore trop présente.

Une autre idée jaillit alors : nous allons tenter de mettre une ou deux glissières à la base de la vasque supérieure au départ de la cascade. Nous descendons une quatrième glissière, puis une cinquième, dans la première vasque. Nous les accrochons fermement avec des cordes, la partie arrière est reliée à des arbres et nous les calons de telle sorte que la chute d’eau tombe encore plus loin. C’est comme si nous avions installé un tuyau et une dérivation du courant.

Pour la énième fois, le plongeur retourne sous l’eau. Il est soulagé et heureux de nous annoncer qu’il a désormais accès au bras complet. Cependant, sans un autre trou pour l’évacuation de l’eau, nous n’arriverons toujours pas à accrocher le corps et à le hisser. Nous devons recourir aux explosifs.

Il est 18 heures, la luminosité décroît rapidement dans le canyon. L’artificier est prêt. Tous les trous sont faits et les charges attendent de rejoindre leurs emplacements. Il est convenu que, ce soir, nous ne procéderons qu’au tir. Ce dernier va troubler l’eau pour un long moment et fragiliser un peu l’endroit où se trouve le corps. À cette heure avancée, il serait véritablement dangereux pour le plongeur de tenter une approche. Il faut se résigner à évacuer la zone pour sécuriser l’explosion.

Nous montons nous mettre à l’abri sur la vasque du haut. En bas, l’artificier met, seul, son dispositif en place. Après quelques échanges radio, une explosion sourde se fait entendre. Nous scrutons immédiatement le rocher pour découvrir le résultat. Pour le moment, rien ne semble avoir évolué, mais le sourire de l’artificier nous assure du contraire : une ouverture a été faite et elle va rapidement soulager la pression sur le corps.

Pourtant nous ne pouvons rien faire de plus ce soir, il faut rentrer et revenir demain pour mettre fin à ce secours.

Je suis de nouveau frustré. De nouveau je me sens inutile et je prends ma tête des mauvais jours. Une journée complète pour quelques centimètres, c'est épuisant et vraiment rageant.

Nous laissons tout en plan, tel quel, et sortons du canyon. Notre état d'esprit est mitigé ce soir. Nous avons galéré toute la journée pour gagner une trentaine de centimètres de progression vers le corps. Bien sûr, nous observons l'avantage que nous avons pris sur les éléments mais la famille, elle, ne le voit pas forcément. Elle attend notre verdict, le résultat de nos actions. Il est difficile de leur annoncer que nous sommes incapables d'aller plus vite.

Les conditions sont vraiment exceptionnelles dans ce canyon. Nous avons transporté des centaines de kilos sur nos jambes, en compensant avec le dos. Nous nous sommes fait malmener dans tous les sens avec l'eau. Toute la journée, nous avons lutté ensemble, sans s'arrêter, contre le débit, la puissance de l'eau et les courants, mais ce n'est pas encore suffisant.

Assis sur le muret, au bord de la route qui surplombe les lieux, nous nous regardons fixement, sans un mot, l'air abattu. L'ambiance est encore plus pesante que la veille. Aucun d'entre nous n'a jamais vécu un tel secours. Si proche et si loin à la fois, si exaspérant, si rabaissant, me semble-t-il.

Notre responsable de site nous rejoint, accompagné des parents de la victime, avec lesquels il est resté toute la journée. J'ai presque honte de ce que nous proposons aujourd'hui. J'ai vraiment l'impression de n'avoir servi à rien et de trahir la confiance de ces gens. Contre toute attente, ils fondent en larmes et nous remercient mille fois pour tout ce que nous faisons, pour tous les risques que nous prenons et pour le fait de travailler sans relâche sans faire la moindre pause. Ils ont tout entendu. Entre la radio, les cris et la détonation, ils ont suivi toute l'opération. Ils croient en nous. Ils ont vibré à chaque centimètre gagné vers leur fils.

Ils ont bien sûr compris que leur fils est mort, mais ils nous encouragent. Ils nous disent que demain nos efforts vont payer et ils nous en remercient d'avance. Cela me bouleverse. Mes émotions évoluent. La piqûre d'adrénaline qu'ils viennent de m'administrer transforme mon sentiment de honte en une motivation incroyable. Ce transfert d'énergie énorme me redonne du courage pour le lendemain.

Mais l’euphorie est de courte durée, elle s’estompe au fil des kilomètres qui nous rapprochent de la base pendant le trajet en voiture. La fatigue reprend le dessus et le silence est notre seul passager, chacun recherchant désormais une sérénité intérieure. Le débriefing au PG ne s’éternise pas ce soir, chacun connaît déjà sa mission et nous repartirons de bonne heure. Cependant, nous avons besoin d’en discuter, de nous retrouver pour partager.

Vers la fin de la journée, les pompiers du CODIS ont proposé de mettre en place plus en amont un pompage pour transvaser l’eau du canyon dans une autre ramification de ce cours d’eau. Cela réduira davantage le volume d’eau présent et donc la pression. Le système sera mis en place très tôt demain matin en prévision de l’action du plongeur. Le monde du secours s’unit pour trouver une issue concluante. Entre la déviation avec les glissières, l’utilisation des explosifs et le pompage de demain, nous espérons tous que ce sera la dernière journée que nous passerons dans le canyon du Chat.

Dans l’après-midi, j’ai même eu l’impression de me trouver dans un cabinet d’architectes. Les plans ont été étalés. Les dessins matérialisaient le caillou gênant, les endroits d’accès, les lieux de perçage et d’installation des explosifs. Les calculs des charges et des emplacements ont été réalisés en fonction de la densité et du volume du rocher. Le bloc rocheux ne devait pas voler en éclats, l’artificier voulait juste créer une brèche afin d’aménager la porte de sortie souhaitée. Le peu de temps où j’ai participé à ces échanges, j’ai été stupéfait et admiratif face à autant de connaissances et d’envie de bien faire. J’ai eu l’impression de me transformer en braqueur de banque. Mais une banque bien spéciale, je vous l’accorde. Une banque du deuil, des sentiments et de l’innocence qui s’en va. Et pour le moment, même sans avoir pu observer dans la vasque les bénéfices de cette explosion, il faut reconnaître qu’elle s’est déroulée comme l’artificier l’avait écrit. Cela me remotive un peu pour demain.

Ce soir, nous prenons un peu de temps au PG pour exprimer notre ressenti et décomplexer de la situation en savourant une bière. Nous partageons les mêmes sentiments et nous avons besoin de l’entendre. Nous avons besoin de relâcher la pression pour mieux repartir ensuite au combat. Nous blaguons, nous tentons avec nos armes d’évacuer ces quelques maux avec nos mots.

Je rentre chez moi pour me reposer. Malgré une fatigue terrible due à ces deux jours complets à me donner à 200 % et une nuit blanche, je n'arrive toujours pas à trouver le sommeil.

L'énergie positive transmise par les parents ce soir me fait rechercher en moi le pourquoi et le sens de ce boulot si compliqué et si beau à la fois. Aujourd'hui, je peux dire que c'est une intervention où nous avons été audacieux et tenaces. Nous avons fait preuve de créativité et avons respecté notre engagement. Nous avons emmagasiné une somme inédite d'expériences pour la suite, c'est ça aussi, le secours.

Le lendemain matin, nous repartons, renforcés par d'autres équipiers car la dépense d'énergie des deux derniers jours a été colossale. Je reste sur le parking, en cas de besoin pour mes collègues, mais aussi en soutien de la famille.

Neuf heures. Je suis avec les parents. Nous attendons le retour de la tentative du plongeur qui va débuter. Les radios crépitent. Elles annoncent que le niveau d'eau aux abords de la victime a bien baissé, le plan fonctionne tel qu'il avait été imaginé. S'ensuivent quelques consignes pour déplacer légèrement les glissières du bas et réaxer la déviation afin d'être encore plus performants et de protéger le plongeur. Le pompage en amont est très efficace et la baisse du niveau est visible depuis le bord de la route.

Nous sentons vraiment que la stratégie est payante. Je vis le secours d'une autre manière que les jours précédents. Je suis auditeur et spectateur, tout comme les parents. J'ai laissé ma place d'acteur sur des lieux que je connais pourtant par cœur.

Je sais exactement toute la dépense de carburant qu'il faut pour déplacer ces glissières et accéder au corps. J'ai l'impression d'être un remplaçant pendant un match de rugby. Je laisse autant d'influx et d'énergie que les joueurs mais le plan se déroule toujours comme prévu.

Le plongeur refait une tentative pour passer une sangle autour du corps de la victime.

10 heures. La radio s'emballe.

— Ça y est, c'est fait. On a réussi à passer cette putain de sangle, on l'a fixée sur le relais. On va pouvoir tirer doucement pour le sortir de là. Allez, les gars, on tire.

Les consignes sont données, les prénoms fusent. Chacun est à son poste, concentré sur ce qu'il doit faire. On entend compter dans la manœuvre pour

coordonner le tout.

C’est un travail long et dosé qui s’effectue pour cette manipulation. Il faut contrer l’aspiration puissante du siphon.

10h35. L’heure de la délivrance. Des cris de joie nous parviennent et on entend alors très clairement résonner le message tant attendu :

— On l’a, les gars, il est sorti !

---

1. Vallée encaissée, aux versants raides, creusée par un cours d’eau.

2. Blocage de l’eau en surface, quelle qu’en soit la raison (rochers, arbres tombés, etc.), qui engendre le passage du courant en-dessous de l’obstacle. Le danger principal est d’être aspiré vers le fond par le mouvement d’eau sans pouvoir remonter à la surface, auquel s’ajoute le risque de coincement.

3. Bassin d’eau situé au pied d’un ressaut, c’est-à-dire de la rupture brutale de la pente du cours d’eau.

4. (ou mouflage) : technique permettant la démultiplication des forces à l’aide de cordes, mousquetons et poulies.

5. Barres horizontales recourbées fixes servant de train d’atterrissage aux hélicoptères légers.

6. Anneau de sangle cousu sur le baudrier dans lequel on peut fixer, au moyen de mousquetons, tout le matériel technique.

7. Accessoire de levage souple en cordage ou en sangle dont les extrémités permettent l’accrochage par des boucles, maillons ou crochets.

© François Albasini dit « Zap »

– 7 –

Espagnol aux Deux Alpes

Nous sommes au début du mois de décembre 2009. Dragon 38-1 est posé sur le tarmac de l'aérodrome du Versoud, rotor tournant. Il n'attend plus que nous, les deux secouristes, pour décoller.

Le pilote et le mécano nous demandent la confirmation du lieu de notre reconnaissance. À l'aide de cartes, sous forme d'applications sur nos téléphones, nous matérialisons la zone que nous avons à explorer ce matin.

Depuis quarante-huit heures environ, un jeune Espagnol de vingt-trois ans, prénommé Rafael, est porté disparu sur la station de ski des Deux Alpes. Il est arrivé de Barcelone avec son père pour faire du snowboard quelques jours, sereinement, avant la saison pleine. Mais le soir même de sa première sortie, il n'est pas au rendez-vous à l'hôtel pour manger au restaurant. Le père, paniqué, avertit immédiatement la gendarmerie des Deux Alpes, qui procède sur-le-champ à des vérifications et des recherches.

À cette époque-là, les téléphones ne sont pas aussi perfectionnés qu'aujourd'hui et une localisation n'est pas encore possible par ce biais. Les remontées mécaniques ne possèdent pas de traçabilité sur son forfait, car celui-ci n'est pas nominatif. La zone de recherche paraît donc immense, c'est vraiment comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

Les gendarmes de la brigade commencent leurs investigations sur les pistes, car seul un petit nombre d'entre elles sont ouvertes, ils ne pensent pas pour l'instant à une disparition en montagne. Leurs recherches restant vaines, ils procèdent le soir de la disparition à des réquisitions auprès des opérateurs téléphoniques. L'intérêt est de déterminer quand son téléphone a

émis pour la dernière fois et quelle borne a reçu ce signal. Ainsi nous saurons dans quel axe diriger les fouilles.

Il aura fallu presque vingt-quatre heures pour recueillir ces informations capitales : le téléphone a cherché un relais la dernière fois vers 15 heures et l'axe donné par la borne nous envoie depuis le haut des Deux Alpes vers la vallée de la Romanche.

Aussitôt le PGHM est prévenu, car la thèse de la disparition en montagne est retenue. Le temps s'est écoulé et cela fait vingt-quatre heures que le surfeur n'a pas donné signe de vie. Nous ne pouvons décoller de la base à ce moment-là. En effet, comme chaque automne, un phénomène météorologique perturbant touche Grenoble : nous avons une épaisse couche de nuages au-dessus de la ville, vers 1 000 mètres d'altitude, qui couvre toutes les vallées de l'Isère. Un hélicoptère ne peut percer cette couche, il peut voler soit au-dessus, soit en dessous.

Nous faisons donc appel au PGHM de Briançon, qui peut se rendre au sommet des Deux Alpes sans problème pour mener les premières recherches. Choucas 05, c'est le nom de leur machine, décolle vers 16 heures et effectue ensuite des recherches aériennes sur tout le domaine, arpentant les axes de descente vers la vallée de la Romanche, jusqu'à la nappe brumeuse.

En soirée, les secouristes de Briançon nous informent qu'aucune présence humaine n'a été décelée malgré l'utilisation des jumelles à vision nocturne. Ils ont néanmoins aperçu une trace qui descendait dans un petit couloir, en dessous du dernier télésiège permettant de remonter au sommet de la station. Ce lieu surplombe la vallée de la Romanche et se situe dans l'axe de recherche déterminé au préalable. En fonction de ces renseignements et en raison de l'heure bien avancée de la nuit, nous décidons d'engager les recherches dès l'aube le lendemain matin.

Deux équipes sont diligentées par Grenoble. La première partira plus tôt en voiture aux Deux Alpes pour renforcer éventuellement l'équipe de Briançon au-dessus de la couche de nuages. Elle pourrait aussi nous rejoindre plus bas en cas de besoin. La seconde inspectera, grâce à Dragon 38, la zone située sous l'épais brouillard.

Je me trouve donc dans l'EC145 de la Sécurité civile de Grenoble, pour scruter et quadriller la zone depuis la Romanche vers les couloirs. Julien, mon binôme de la journée, et moi sommes un peu pessimistes. Nous

pensons qu’en cette saison les chances de retrouver la personne en vie sont faibles. Notre professionnalisme et nos expériences passées balaient pourtant ce sentiment et nous motivent, car tout est possible en montagne et abandonner ne fait pas partie de nos convictions. Nous nous préparons même à toutes les éventualités. La victime n’ayant pas encore été localisée, nous allons effectuer une mission de recherche préalable. L’aérologie n’étant pas très favorable au vol, nous décidons de ne pas embarquer le médecin immédiatement et de le laisser en attente sur la DZ.

Le pilote alors aux commandes valide notre destination et fait ses vérifications. Nous décollons donc en direction de la Romanche. Nous profitons du trajet pour tenter de déterminer les différents scénarios auxquels ce jeune Espagnol aurait pu être confronté.

La solution n’est pas unique. Le niveau technique, l’envie, le caractère ou encore les conditions météo font que chaque individu peut agir différemment face à une même situation. Nos échanges et expositions de points de vue nous aident à visualiser le panel des possibilités, des plus simples aux plus complexes, en passant par les idées les plus folles et irrationnelles.

Nous nous posons au Bourg-d’Oisans. Nous faisons un rapide briefing avec tous les acteurs de la nuit pour nous informer sur les secteurs déjà quadrillés et les renseignements éventuels qu’ils auraient pu glaner. En quelques instants, nous déterminons le couloir, l’axe et le temps que nous pourrons passer sur place en fonction de notre réserve de kérosène. Le pilote n’ayant pas coupé le moteur de la machine, nous redécollons rapidement pour effectuer notre mission.

Nous arrivons quelques minutes plus tard, après les tunnels de la Rampe des Commères, dans l’axe préconisé des recherches. Devant nous se dresse une immense cascade qui, en plein hiver, quand elle est complètement gelée, se grimpe à l’aide de crampons et de piolets. Pour les adeptes de cette pratique glacée, elle se nomme « érection ».

À droite de cette dernière se trouve un goulet final, qui s’arrête à la Romanche. Au-dessus de celui-ci, un dédale de couloirs plus ou moins impraticables. Cet axe n’est pas connu pour être un des points d’arrivée des hors-piste de la station des Deux Alpes, surtout en plein hiver avec l’abondance de neige. Il est dangereux et risqué, nécessitant des manœuvres de cordes et de rappels pour accéder à la partie basse.

Et, pour ajouter à cette difficulté, un sport d'un genre nouveau vient de naître : le speed riding. C'est une discipline associant la mini-voile et le ski, dont le principe est de rester au sol en allant le plus vite possible et de se servir de la mini-voile à la manière d'un parapente pour survoler des zones inaccessibles à skis. C'est une discipline très technique et réservée à une élite. L'inconvénient, c'est que leurs traces de skis ne peuvent être différenciées de celles des autres et peuvent donc être suivies par des skieurs en recherche de sensations. Ceux-ci, par méconnaissance du milieu, se disent que ça passe et se laissent griser jusqu'à se retrouver dans une situation imprévisible et inextricable et y perdre la vie quelque fois.

Les guides de haute montagne sont les seuls professionnels habilités à vous encadrer dans ces conditions (cordes et rappels) et ces passages difficiles pour accéder en sécurité aux hors-pistes.

Or, en ce début décembre 2009, la température est fraîche. La cascade coule à flots et est loin d'être gelée. La limite de la neige se situe vers 1 800 mètres, ce qui ne permet pas d'accéder en ski ou en snowboard à cet endroit près de la Romanche. Dragon part donc de la rivière et remonte tranquillement les couloirs en effectuant des zigzags. Nous recherchons un surfeur portant une veste orange, un casque blanc et un pantalon noir. Les couleurs sombres de la nature devraient contraster avec le orange, c'est très positif pour nos recherches.

Le mécanicien, avec l'autorisation du pilote, a ouvert la porte latérale, nous offrant ainsi une meilleure visibilité sur la gauche de l'appareil. Julien, lui, par le hublot de la porte fermée, s'occupe de la partie droite avec le pilote. Je suis attaché à la machine par une longe, selon les protocoles en vigueur, ce qui me permet d'observer l'environnement sans me soucier de ma sécurité.

Nous volons à faible allure afin de mieux repérer les indices. Avec cette aérologie et au fond de cette vallée, les pales frappent l'air et amplifient le volume sonore de l'hélicoptère. Sous ce brouillard épais, dans cet amas de cailloux et de moraines[1] sans végétation, l'ambiance est glauque en cette période. Les effluves de kérosène nous reviennent aux narines et nous sentons le voile[2] de la cascade se poser sur nos visages. Nos conversations tournent autour de l'environnement et des axes probables et possibles d'arrivée d'une personne à pied.

Soudain, mon œil est attiré par une couleur artificielle dans ce secteur. En moins d'une seconde, je comprends que cette couleur orange correspond au jeune Espagnol, à la personne que nous recherchons. Je frappe sur le bras du mécano et annonce en même temps au micro :

— Je l'ai, il est à gauche, dans le petit talweg[3] bordant la cascade !

Le pilote se retourne vers moi et regarde mon bras tendu vers l'endroit où se trouve la victime. Il fait faire un tour complet à l'appareil pour conserver sa faible vitesse et se cale en stationnaire pour valider le repérage. Il analyse aussi le secteur et la capacité dans laquelle il pourra travailler en sécurité par la suite.

Une première vague émotionnelle nous submerge : nous avons retrouvé le surfeur. Cette découverte nous trouble et nous procure en même temps une énergie folle. Nous sommes excités même si nous ne pouvons pas encore déterminer si c'est bien Rafael que nous distinguons en dessous de nous ou juste sa veste. Quelques secondes plus tard, alors que nous nous rapprochons de la tache orange, l'émotion nous envahit à nouveau : la veste orange bouge, nous discernons très clairement un mouvement. La victime est vivante et lève le bras pour signaler sa présence.

À bord, c'est l'effervescence. L'ambiance est électrique et monte encore d'un cran. La suite des opérations est validée en moins de cinq secondes. Sachant que je suis déjà sur le patin, le mécanicien, à côté de moi, propose de me treuiller tout de suite avec mon sac pour faire un bilan de l'état de la victime. Pendant ce temps, l'équipage préparera le second secouriste et le matériel éventuel demandé par mon compte rendu.

Je n'ai pas le temps de réfléchir. Tout s'enchaîne machinalement et je me retrouve accroché au bras du treuil de l'hélicoptère. J'ai effectué mon demi-tour, j'ai les fesses dans le vide et mes deux pieds reposent sur le patin. Mon sac est fixé sur mon pontet central et suspendu entre mes jambes. Je regarde le mécanicien et lui tends le casque de communication interne à la machine.

Il le saisit et le réinstalle au crochet à côté de la porte. Le mécanicien libère la longe qui me sécurisait à l'appareil. Me voilà prêt à la descente, relié au câble du treuil de Dragon.

Le mécano commence l'opération en actionnant le bouton. Les deux premiers mètres sont toujours délicats pour passer le patin. L'aérologie et le ballant peuvent me faire cogner la tête sur cette partie métallique si je ne

reste pas concentré, mais tout se passe bien comme si c'était inné. Il se poste à son tour sur le patin, harnaché à la machine, pour guider le câble et éviter les frottements. Il est en liaison permanente avec le pilote. Il lui donne des renseignements sur ma position et le guide pour me déposer à un endroit convenable.

Sans nous en apercevoir, nous venons de récupérer un cinquième passager dans notre hélicoptère. Il se nomme adrénaline. Cette libération émotionnelle nous permet de travailler encore plus vite, encore mieux, et d'analyser plus finement la situation. Aujourd'hui, nous savons que nous sommes tous des funambules, nous nous trouvons sur le fil de la vie et de la mort. Nous avons conscience que de nos gestes et de nos décisions dépend la vie d'un être humain.

Pendant toute la descente, je ne quitte pas Rafael des yeux. J'observe et analyse l'endroit où il se trouve. Mon ordinateur interne est au plus haut niveau de son rendement, car toutes ces émotions le stimulent. Je regarde vers le haut pour tenter de rechercher d'autres indices, pour comprendre sa situation et ses blessures éventuelles. Je vois alors un gant, probablement le sien, posé quinze mètres au-dessus de lui sur une plate-forme, avant une barre rocheuse. Je soupçonne d'ores et déjà une chute, avec une atteinte traumatique, et me dis qu'il faudra faire très attention à sa colonne vertébrale. Il me faudra blinder le test lésionnel afin que rien ne m'échappe.

Dans les derniers mètres, je m'attarde sur lui. Son blouson est fermé jusqu'en haut et sa tête est emmitouflée dans sa capuche. Il ne porte pas de casque ni de masque. Ses mains sont rentrées dans ses manches. Sa position laisse à penser qu'il s'est mis volontairement à cet endroit, qu'il n'est pas resté au point de chute. Je remarque également que ses chaussures sont légèrement ouvertes pour desserrer l'étreinte.

Tous ces éléments recueillis en une quinzaine de secondes, durant mon approche, orientent déjà mon schéma pour la suite. En effet, tout porte à croire qu'il n'a pas forcément passé les presque quarante-huit heures à cet endroit. Il a visiblement su se protéger du froid et de l'humidité et a surtout eu la capacité de se mouvoir légèrement pour atteindre ses chaussures.

Rafael est dans une situation dans laquelle personne n'aimerait se retrouver. Après deux nuits passées dehors en plein mois de décembre, il est en plein milieu hostile, dans un dédale de couloirs et de barres rocheuses, hors réseau téléphonique, et probablement blessé.

Que s’est-il passé dans sa tête pendant tout ce temps ? A-t-il pensé survivre ? A-t-il cherché à rester visible ? A-t-il vu ses dernières heures arriver ? Et qu’a-t-il ressenti lorsqu’il a entendu l’hélicoptère ? A-t-il vraiment réalisé que la machine venait pour lui ? A-t-il puisé dans ses dernières forces pour lever la main ? C’est un instant crucial, car toutes ces émotions peuvent être à double tranchant. L’intensité des sentiments et la libération de tant de substances chimiques à l’arrivée des secouristes peuvent faire se dégrader rapidement l’état déjà critique d’une victime.

Arrivé au sol, je me libère du crochet et fais signe au mécanicien qu’il peut ravaler le câble. Je récupère mon sac positionné entre mes jambes et cours vers Rafael.

Il me regarde, l’air hagard, j’ai l’impression qu’il est ailleurs. Il faut que je fasse rapidement avec lui un bilan de sa situation. En anglais, je lui pose quelques questions auxquelles il tente de répondre, mais les sons ou paroles qui sortent de sa bouche sont inaudibles et incompréhensibles. Je suppose que sa température corporelle est très basse. Je fais un rapide bilan lésionnel. Je vérifie l’intégralité des membres supérieurs et inférieurs. Je ne détecte aucune hémorragie extériorisée, ni a priori de fracture. J’ai un retour plus que moyen de Rafael, il semble très faible. Il n’est pas capable de m’indiquer les zones qui le font souffrir, je ne peux faire confiance qu’à mon ressenti sur des déformations ou bosses éventuelles.

Durant toutes ces phases de palpation, je scrute son visage. Je surveille le moindre rictus de douleur pouvant me donner des informations sur l’endroit qui le ferait souffrir. Je lui demande s’il sent mes mains, il cligne alors des yeux pour valider le toucher. Mais nos échanges s’arrêtent là, aucun autre signe ou hochement de tête pour m’aider dans mon diagnostic.

Là tout devient complexe, je me trouve en face d’une personne ne pouvant pas m’expliquer ce qui s’est passé, ni me donner une échelle de douleur sur ses blessures et encore moins me confirmer les zones douloureuses. La meilleure solution est de penser que tout est grave ; qu’il a probablement « un dos », « un bassin », peut-être tout à la fois. Je prends ma radio et passe le bilan à Julien, qui attend dans la machine pour préparer le matériel nécessaire. En même temps, j’insère un thermomètre dans son oreille pour vérifier sa température corporelle.

— Dragon pour Éric.

— Oui parle, je te reçois, Éric.

— Je suis en présence d'une victime de vingt-trois ans. Il est conscient, mais obnubilé. Il ne peut répondre clairement à des questions simples. Il émet juste un son pour communiquer. Il cligne des yeux et me serre doucement la main. Je n'ai pas de saignement ni d'hémorragie associée. Bilan lésionnel nul au toucher, mais pas de retour ni d'échelle de douleur de sa part. On part sur une suspicion dos et on affine avec le second secouriste.

— Éric de Julien, bien pris, tu veux quoi comme matériel ?

— Julien pour Éric, l'oxygène, le sac secours et la perche avec KED[4] pour l'immobiliser et l'évacuer le plus rapidement possible.

— Éric de Julien, OK, bien pris. Je prends le sac et l'oxygène. Dragon me descend la perche et le KED en seconde rotation. Comment vois-tu la suite : doc ou renfort ? On a besoin de quoi en plus ?

La question de Julien est limpide : quelle est la stratégie pour la suite et comment favoriser son conditionnement ? Appelle-t-on le médecin ? A-t-on besoin de renfort supplémentaire ? Ou les deux ? Comment allons-nous élaborer la suite pour optimiser les chances de survie de la victime ?

Au moment où Julien me pose ces questions, le thermomètre bipe. Je jette un coup d'œil dessus et mon sang se glace.

Je reprends le micro : « Il est à vingt-quatre degrés de température corporelle ! »

La radio reste silencieuse pendant une dizaine de secondes. Je sais exactement ce qui se passe dans la machine. Cette information est primordiale, essentielle et vitale. Mon annonce a fait l'effet d'une bombe, chacun a repris une dose d'adrénaline. Toutes les personnes à l'écoute sur ce canal de communication sont suspendues à cette information.

Vingt-quatre degrés est une température hors norme, rarement rencontrée par les secouristes. Nous avoisinons la limite de l'inconscience et de la mort. Dans cette situation, aujourd'hui, à l'endroit où nous nous trouvons, Rafael n'est pas encore tiré d'affaire. Chaque seconde va compter, chaque mouvement ou chaque relevage doit être réfléchi. À tout moment, nous risquons l'impensable avec lui. Cette température est à la limite de le faire plonger du mauvais côté.

Avoir une personne consciente, capable de bouger un peu et de cligner des yeux à cette température, c'est quasiment impossible. Eh bien aujourd'hui, avec Julien, nous avons à gérer cette situation, ce qui est plus que compliqué.

Nous allons être confrontés à un conditionnement très complexe où chaque mouvement pourrait tuer la victime. Mais dans ce scénario de l'impossible, notre plus grand ennemi reste le temps. Il va falloir conditionner vite et bien. Il faut aussi le protéger du froid pour éviter toute nouvelle baisse de température.

Nous sommes donc tiraillés face à la stratégie à adopter. Demander à Dragon d'aller chercher du renfort, notamment le médecin, serait salutaire pour notre travail, mais dangereux pour la survie de Rafael. En effet, si Dragon part les chercher, nous sommes privés de sa présence pendant au moins vingt minutes. Et si l'état de Rafael se dégrade subitement, nous n'aurons plus la possibilité de l'évacuer en urgence à l'hôpital pour une prise en charge rapide et efficace.

C'est pour cette raison que je pense que Dragon doit impérativement rester sur place, quoi qu'il arrive. Si notre surfeur faisait un arrêt cardio-respiratoire avec une température si basse, nous ne pourrions pas rester sur place avec le défibrillateur, les chocs répétés de ce dernier étant inefficaces dans ces conditions. Notre seule solution serait de le positionner rapidement dans notre perche, de l'embarquer à bord de la machine et d'attaquer un massage cardiaque jusqu'à l'hôpital, qui pourra tenter de le récupérer. L'hôpital utilisera d'autres méthodes pour réchauffer doucement le corps et le cœur de la victime. Bref, sur place on ne fera rien de plus. Plus tôt il sera à l'hôpital et plus nous augmenterons ses chances de survie.

La radio m'appelle et Julien me glisse :

— C'est bon, c'est tout calé, je descends.

— Éric de Dragon, je te propose, quand j'ai fini de poser Julien et tout le matériel, de me décaler d'une cinquantaine de mètres, pour tenter de vous couper du bruit. Vous pourrez travailler au calme. Je reste en stationnaire et me tiens à disposition pour l'évacuation. Est-ce que c'est OK pour toi ?

— Dragon pour Éric, OK c'est parfait, je te remercie, il va vraiment falloir faire très vite, il peut nous claquer dans les doigts à n'importe quel moment !

— OK Éric, c'est bien reçu, me confirme le pilote avec un calme olympien.

Pendant qu'il me parle sereinement, il maintient le stationnaire qui permet à Julien de me rejoindre avec le matériel.

Nous sommes engagés dans une course contre la montre où la stratégie dépend uniquement de nous. Nous avons privilégié la rapidité, la simplicité et l'efficacité de nos gestes plutôt qu'une montée en puissance sur site, longue, complexe et très probablement fatale à la victime. La problématique bénéfice/ risque a été mûrement réfléchie et étudiée.

L'ensemble de l'équipe se rapproche et se soude. L'intensité monte encore d'un cran. Chacun a sa place et sa fonction. La communication est limpide et fluide, les gestes précis. Rafael n'a pas de temps pour des fioritures ou des états d'âme, sa vie ne tient qu'à un fil.

La parole n'empêche pas les gestes. Lorsque Julien descend, j'ai déjà calé le cou de la victime à l'aide d'un collier cervical. Je l'ai également recouvert complètement avec des couvertures de survie, bloquées avec des pierres pour que le souffle de l'hélicoptère ne les emporte pas, mais aussi pour qu'aucun souffle d'air ne touche son corps.

Je me déplace vers Julien pour l'accueillir au câble et récupérer son matériel. Il fait signe au mécanicien de remonter le treuil et reste sur place pour réceptionner la perche qui va nous être envoyée.

Je repars vers Rafael et me positionne au-dessus de lui pour lui protéger la tête. Je reprends contact pour le rassurer. Il est toujours là et me regarde. Il voit aussi l'hélicoptère. Je pense qu'il ressent le stress de la situation, notre course commune contre Chronos. Son regard est lourd et en dit long sur son envie de vivre.

J'ouvre le sac, prépare rapidement la bouteille d'oxygène et commence à ouvrir le KED qui va nous permettre de l'immobiliser afin de le conditionner dans les meilleures conditions pour son évacuation.

Une quinzaine de mètres au-dessus de nous, l'hélicoptère ne bouge pas, il est toujours en stationnaire. La perche nous parvient par la descente au treuil sans aucun problème. Julien la récupère, libère le crochet et se précipite vers moi.

— Éric de Dragon, c'est OK pour nous, je pars me mettre en stand-by sans couper. Fais signe pour la récupération.

— OK, Dragon, merci.

Julien arrive alors que je finis d'ouvrir le KED. Il nous regarde et constate la gravité de la situation. Il s'attarde cinq secondes sur le visage de Rafael, se rapproche et lui glisse quelques mots en espagnol. Même si son visage est congestionné par le froid et qu'aucun son ne parvient à sortir de

sa bouche, entendre sa langue maternelle semble le rassurer un peu, et un léger rictus se dessine au coin de ses lèvres. Nous gardons le lien avec lui et voulons le maintenir éveillé. Nous lui montrons ainsi notre attention en lui disant que nous voulons le sortir de là.

Tout ce qui se passe ici, avec et pour lui, découle de toutes nos expériences du passé et de la parfaite connaissance des gestes à effectuer en secourisme. Ma complicité avec Julien et notre dévouement sans faille font que nous n'avons pas besoin de communiquer pour avancer ensemble, rapidement et efficacement.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Julien ouvre la perche et la met en position d'évacuation. Il ouvre les bâches et les met sur les côtés en les roulants, pour favoriser le conditionnement futur. Je lui donne un coup de main pour la dernière et installe le KED à l'intérieur. Celui-ci part du bassin jusqu'au sommet du crâne et permet, avec un collier cervical, de maintenir et rigidifier l'intégralité de l'axe tête-cou-tronc du corps.

D'habitude, nous manipulons la victime de façon à l'immobiliser dans le KED et ensuite nous la soulevons pour la mettre dans la perche. Mais aujourd'hui, notre stratégie diffère : nous voulons qu'il bouge le moins possible. À cette température, n'importe quel mouvement, associé à une probable lésion interne, peut amener un arrêt cardiaque direct du patient. Nous agissons comme avec du cristal qu'il faudrait manipuler avec d'extrêmes précautions. Par conséquent, nous ne le mobilisons qu'une seule fois. Ainsi, dès qu'il sera dans la perche, nous n'aurons plus qu'à serrer le tout et nous serons prêts pour son évacuation.

Je refais un rapide bilan et constate que l'état de Rafael ne semble pas avoir évolué. Cela nous conforte dans notre décision et nous sommes concentrés sur notre objectif. Nous sommes convaincus d'être dans le vrai.

— OK Julien, je suis prêt pour le relevage, et toi ? Il faut faire vite, il est en train de partir. On peut le perdre.

— OK Éric, regarde, j'ai positionné la perche sur la gauche. On fait un pont à deux avec une sangle large chacun, on le pose. Vérifications des constantes, on serre le tout, on treuille et on évacue.

Quelquefois, pour gagner contre le temps ou la fatalité, il faut inventer, s'adapter et améliorer la technique. Nous allons soulever à deux à l'aide d'une technique apprise en cours de secourisme montagne. Nous nous positionnons au-dessus de Rafael. Tout en lui parlant et en vérifiant son état

de conscience, nous maintenons une concentration élevée. Julien se place au niveau des épaules pour un maintien de la tête et glisse doucement, par des petits mouvements, la sangle au niveau des épaules de Rafael. Pour ma part, je suis au bassin, j'installe la mienne et me décale un peu plus bas pour soutenir les jambes.

Chacun a une jambe à côté de Rafael, et l'autre de l'autre côté de la perche. Nous enjambons ainsi la perche et le surfeur en hypothermie sévère. Ce grand écart nous permet de travailler face à face pour calquer nos mouvements comme dans un miroir.

— T'es prêt, Julien ?

— Reste plus qu'à tendre les sangles, quand tu veux !

On se baisse le plus bas possible, en appui sur nos quadriceps et le dos le plus droit possible. Nous clipsons ensemble les bouts de sangles et mettons en tension avec notre mousqueton spécial et notre autobloquant. Un regard l'un vers l'autre, la tension est palpable.

— Rafael ? T'es là ? Tu m'entends ?

Un gémissement est sa seule réponse.

— OK Julien, t'es à la tête, donne les ordres.

— Des pieds à la tête, êtes-vous prêts ?

Pendant qu'il me donne cet ordre préparatoire, je vérifie d'un coup d'œil ma sangle, la tension, l'emplacement de mes mains et commence à me préparer musculairement à la manipulation.

— Prêt.

— Attention pour lever ?

Trois secondes de silence s'écoulent, le temps de mettre en pré-alerte. Julien donne alors l'ordre ultime, tant redouté :

— Levez !

Nous nous surveillons constamment en scrutant la rectitude du corps et nous soulevons ensemble. Le mouvement est calme, non précipité et fluide. Rafael n'émet pas de son particulier et cligne encore des yeux. Nous l'avons soulevé du sol d'une vingtaine de centimètres et aucun mouvement parasite n'est venu entraver notre stratégie. Pour l'instant tout roule, nous sommes cuisses tendues et avons trouvé l'équilibre.

— Attention pour se décaler au-dessus de la perche ?

— Prêt.

Il faut centrer Rafael au-dessus de la perche et ensuite se baisser lentement pour le poser le plus délicatement possible.

Chacun a transféré le poids de son corps sur la jambe côté perche. Tout se déroule parfaitement.

— Attention pour poser ?

Nous observons toujours les trois secondes entre le préparatoire et l'exécutoire, toujours la même routine, le même contrôle.

— Prêt ? Posez.

Nous nous baissons comme pour un squat de musculation et déposons doucement Rafael dans la perche, nos mains accompagnant le transfert jusqu'au bout.

Nous nous libérons des sangles et retrouvons notre liberté de mouvement. Je me penche sur la victime. Je pose ma main dans la sienne et demande à Rafael s'il est là, s'il m'entend et s'il peut serrer ma main. Rafael bouge un peu les yeux sous ses paupières fermées, sa main serre doucement la mienne. Il est toujours avec nous.

Je reviens vers Julien, qui a commencé le conditionnement. Il est au bassin, il actionne chaque sangle pour serrer doucement le KED et immobiliser totalement le corps blessé de Rafael. Je m'occupe de mettre les scratchs auto-adhésifs au niveau de la tête. Nous déroulons ensemble les bâches et l'emmitouflons dans la perche. Pendant que je mets les élingues pour permettre de centrer le treuillage et de n'avoir qu'un point fixe, Julien refait un bilan et lui parle en espagnol.

Rafael est toujours conscient, mais il s'éloigne de plus en plus de nous, il s'enfonce. Il faut accélérer la cadence.

Nous avons calé la bouteille d'oxygène entre ses jambes et lui remettons le masque, pour simplifier musculairement le remplissage d'air dans les poumons. Nous avons positionné aussi le défibrillateur, qui est à portée de main dans la perche au cas où. Il est prêt pour le transport vers l'hôpital de Grenoble. Toute cette manœuvre n'aura duré que quatre minutes…

Je prends le combiné, déclenche ma radio et entre en contact avec l'hélicoptère.

— Dragon pour Éric.

— Sur écoute, Éric.

— Nous sommes prêts pour la récupération.

— Éric, pour information le doc s’est fait acheminer vers la montée des Deux Alpes. Il est en stand-by sur un parking avec un infirmier. Tu veux procéder comment ?

— OK, je te propose un secouriste et la perche en priorité avec la corde anti-rotation. Dis-moi si OK timing et puissance pour le second.

— Écoute, pour moi c’est OK. Et si vous déplacez tout le matos de vingt mètres sur le gros rocher, je peux faire un appui patin et je charge tout le monde d’un coup, j’ai la puissance OK pour.

— OK appui patin, laisse-nous une minute pour tout bouger, y compris la perche.

Nous courons donc et nous affairons à ranger tout le matériel. Nous prenons garde à ne rien oublier. Sac au dos, chacun porte la perche à un bout. Nous la déposons lentement sur le rocher puis la poussons délicatement sur cette pierre plate et même légèrement convexe. Nous grimpons à ses côtés et nous accroupissons pour maintenir la victime et éviter que le souffle puissant du rotor ne vienne la déséquilibrer. Nos mouvements sont justes et précis, mais l’intensité du moment est palpable dans nos silences. Mon cœur résonne dans mon crâne…

— Dragon pour Éric, nous sommes prêts pour la récup.

— OK, je me présente.

Rapide coup d’œil sur Rafael, toujours le même bilan. Je le supplie en anglais :

— *Fight, please, fight! Stay with us!*[5]

La turbine de Dragon monte dans les tours, il quitte sa position et se présente face à nous. Il s’approche rapidement. Le pilote cabre légèrement la machine pour lui faire perdre sa vitesse. Le mécanicien est debout sur le patin, la porte grande ouverte, déjà prêt à se saisir de la perche. Il communique à la radio au pilote les centimètres qui le séparent de l’appui. Ça y est, le patin gauche est posé sur le rocher, à un mètre de la victime. Le mécano nous valide l’accès à bord.

Avec Julien, nous saisissons la perche, la soulevons et présentons les pieds en premier pour que la tête soit au plus près du médecin lorsque nous le récupérerons. Le mécanicien se saisit de la perche, la guide sur le sol de

la machine et la glisse au fond. En même temps, nous embarquons avec le reste du matériel.

— C’est OK, tu peux décoller, dit le mécanicien.

Le pilote nous dit alors :

— Éric, c’est OK, dans trois minutes je récupère le doc, c’est quasiment à la même altitude. Par contre, je ne pourrai pas prendre tout le monde pour aller à l’hôpital.

— Écoute, avec Julien nous descendrons tous les deux. On demandera à une voiture de venir nous chercher. Tu prendras le doc et l’infirmier, et huit minutes après, tu seras à l’hôpital… Continuons à privilégier la rapidité.

Cette conversation à peine terminée, la machine se pose sur le parking à côté de la voiture du SAMU pour récupérer l’équipe médicale. J’ouvre la porte, descends et me tourne vers la machine pour me saisir des sacs. Je les pose au sol et fais signe au médecin que la place est libre. Julien quitte la machine également et se couche sur les sacs pour éviter qu’ils ne s’envolent au départ de Dragon. Je transmets mon bilan au doc et mon ressenti sur l’état de la victime. J’en profite pour lui donner le papier des constantes observées sur place. Je lui confirme également ne pas m’être trompé sur la température du patient.

Le médecin est déjà au contact de Rafael quand la porte se referme. La machine repart. Le mécanicien me regarde et m’adresse un clin d’œil. Ce simple geste me remplit d’émotion et de joie. Je sais que Rafael est entre de bonnes mains, la réanimation et le service de déchocage de Grenoble ont déjà un maximum d’informations. La prise en charge va être optimale.

J’ai le sentiment d’avoir fait mon job. Avec Julien et l’ensemble de l’équipage, nous n’avons pas subi la situation et nous en avons tous été acteurs. Nous avons su changer de cap lors de l’arrivée d’informations nouvelles. Nous avons su nous adapter, mais toujours dans le calme et l’écoute. Ce jour-là, dans ces conditions complexes et rares, nous avons su nous mettre dans un mini-état de flow qui nous a permis d’analyser au mieux chacune des données.

Finalement, le véhicule du SAMU nous monte au poste de commandement des Deux Alpes. Après un débriefing et un retour plutôt optimiste de l’hôpital, nous repartons confiants et réchauffés une heure plus tard vers notre base du Versoud.

La journée se terminera tranquillement et dès le milieu de l'après-midi il n'y aura plus de secours. Heureusement, en vérité, car je suis épuisé. J'ai laissé beaucoup d'énergie dans ce secours. En effet, le temps de concentration a été long et d'une intensité rare et a augmenté ce yoyo émotionnel.

Durant les trois jours qui suivent le secours de Rafael, nous prenons régulièrement de ses nouvelles auprès des médecins. Son état s'améliore grandement. Le quatrième jour, nous lui rendons visite à l'hôpital.

Nous entrons dans sa chambre. Rafael est allongé sur le lit en survêtement, il vient de faire quelques exercices avec le kiné. Il se tourne vers nous, nous sourit et se lève. Quatre jours seulement après son secours très difficile et surtout un état à la limite de la mort, nous retrouvons un jeune homme en bonne santé et qui ne présente aucun traumatisme visible.

Julien prend la parole, c'est beaucoup plus facile de parler en espagnol que de baragouiner quelques mots en anglais. Rafael s'avance vers nous et nous prend dans ses bras pour nous remercier.

Nous allons passer avec lui quasiment trois heures à revivre son périple et tout le secours. Nous nous rendons compte que même en situation complexe, sa mémoire n'a jamais cessé de fonctionner. Il se souvient quasiment de tout : notre arrivée sur place, le bruit de l'hélicoptère, les quelques mots qu'il a entendus en espagnol. Il nous fait part aussi de sa peur et nous donne sa vision de la mort.

Il nous raconte que le jour où il s'est perdu, il a suivi une trace de skis toute fraîche qui descendait en bordure du télésiège pourtant fermé. Étant plutôt bon surfeur, il n'a pas hésité et s'est dit que si cette trace descendait, il était capable de l'emprunter et d'en trouver l'issue. Quelques centaines de mètres plus bas, l'énorme couche de nuages l'a englouti et il a perdu la trace devant une barre rocheuse imposante.

Au cours de l'enquête, il s'est avéré qu'effectivement les traces provenaient d'un speed rider ayant effectué la descente une heure avant Rafael. Celui-ci nous a confirmé avoir atterri plus bas sur un névé de neige. S'étant équipé ce jour-là d'une voile plus grande, il a retiré ses skis et choisi de passer les barres rocheuses en les survolant, une fenêtre météo très courte mais suffisante s'étant ouverte devant lui.

Rafael nous explique avoir compris, mais trop tard, que ce n'étaient pas des traces de simple skieur qu'il suivait et qu'il s'était mis dans une posture

très défavorable. Il a rapidement senti l'angoisse l'envahir.

Il a alors déchaussé et tenté de remonter jusqu'au télésiège. Mais la neige, en ce milieu d'après-midi, était très humide et il s'enfonçait jusqu'au bassin. Il a donc cherché à se rapprocher des rochers. Mais soudain il s'est senti partir avec une petite coulée et a lâché son snowboard. En voulant se rattraper dans sa glissade, il a bifurqué dans un petit couloir annexe et a dévalé comme une boule de billard en tapant tous les rebords. Sa plus grande chance a été l'immense matelas de neige qui a ralenti sa vitesse et amorti sa réception en bas.

La nuit est vite tombée et il a heureusement réussi à trouver refuge dans une petite grotte au pied du couloir. Durant tout ce début d'aventure, il a tenté d'utiliser son téléphone portable pour alerter les secours, mais en vain. L'endroit où il se trouvait était complètement vierge de réseaux.

Après une très mauvaise nuit durant laquelle il n'a pas fermé l'œil une seule seconde, il décide de poursuivre sa descente. Il progresse à tâtons, sur les fesses, s'approche de toutes les barres rocheuses et cherche le meilleur itinéraire pour continuer. Il espère, au fond de lui, entendre arriver les secours. Au matin de sa remise en route, la batterie de son téléphone est vide. N'ayant pas de montre, il sera incapable de nous fournir les horaires de ses avancées. Il descend lentement, glisse quelquefois et se relève.

Son aventure se complique quand la zone traversée est dépourvue de neige. Les rochers sont glissants et rien, à ce moment-là, ne peut plus ni amortir sa chute ni ralentir sa vitesse.

Alors qu'il se trouve en plein brouillard, il entend un hélicoptère tourner au-dessus de sa tête. Il crie, il gesticule et il essaie de se mettre sur un rocher et de tendre les bras avec sa veste orange. Mais l'appareil s'éloigne et il l'entend plus loin dans un vallon parallèle. Il comprend qu'on le recherche, mais se trouve prisonnier de la nature. Le vrombissement disparaît, il continue à descendre encore un peu jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit ne le décourage. Il trouve refuge entre deux rochers pour passer une seconde nuit dehors.

Le temps est très humide et froid. Ne pouvant se réchauffer, il passe un début de nuit extrêmement compliqué. Il grelotte, tremble et sent qu'il perd des forces.

Soudain, malgré le bruit des cours d'eau et des cascades environnantes, il lui semble entendre et reconnaître le bruit d'un camion. Il se relève,

cherche du regard et parvient à discerner, plus bas, des phares de véhicule empruntant une route. Il nous raconte avoir été submergé par l'émotion en se voyant aussi près de la route. Un regain d'énergie lui commande alors de descendre de nuit.

Nous sentons, à la diction de Rafael, que les souvenirs qui suivent sont un peu plus confus, comme mémorisés dans un état second. Il nous explique en effet qu'il ne se souvient pas de tout. Il se rappelle quelques moments, notamment de glissades et de chutes.

Il jette ses dernières forces dans la bataille contre le temps. Dans l'obscurité, il rampe même. Il veut croire en ses chances d'arriver en bas vivant. De toute façon, il commence à avoir très froid et être en mouvement est plus acceptable que d'attendre sans rien faire. Il ne pense qu'aux phares des voitures.

Puis il se souvient d'une chute un peu plus longue et brutale que les autres et être resté un bon moment sans bouger.

Il se relève une dernière fois, complètement désespéré, et marche encore. À partir de là ses souvenirs deviennent hachés, il nous dit avoir entendu le bruit assourdissant d'une cascade. À bout de forces, il ne peut plus avancer et finalement se pose là où nous l'avons découvert quelques heures plus tard.

Rafael rentrera à Barcelone quelques jours plus tard, indemne et sans aucune séquelle.

---

1. Amas de blocs et de débris rocheux entraînés par le mouvement de glissement d'un glacier.

2. Gouttelettes d'eau projetées en pluie fine dans l'air à cause de la puissance du débit.

3. Ligne joignant les points les plus bas d'une vallée.

4. Kendrick Extrication Device : structure composée de lattes de bois et d'une bâche très résistante qui permet d'immobiliser l'intégralité du dos d'une victime et de le maintenir aligné pour éviter toute torsion lors d'une manipulation.

5. *Bats-toi, s'il te plaît, bats-toi ! Reste avec nous !*

© Éric Mesnier

– 8 –

Avalanche col des Edelweiss

Décembre 2010. Nous sommes dans l'organisation des tours de vacation pour aller manger. Il faut scinder les effectifs afin de garder une équipe opérationnelle prête à partir, pendant que l'autre se restaure. Le planton et le gendarme auxiliaire volontaire qui le seconde se répartissent dans chacune d'elles.

Aujourd'hui, il fait particulièrement mauvais. Il neige à 1 200 mètres d'altitude et un léger brouillard s'est formé en dessous. Les conditions météorologiques étant exécrables, nous ne croyons pas vraiment à une intervention pour le secours en montagne. Et pourtant.

Soudain, la radio crépite. Il est midi.

— Le secours en montagne pour le col des Edelweiss. Le secours en montagne pour le col des Edelweiss !

Surpris, je cours vers la radio. J'appuie sur l'interrupteur.

— Oui, le secours en montagne sur écoute, parle.

— Oui, je suis au col des Edelweiss, il vient d'y avoir une avalanche. Je suis dans la formation d'aspirant guide et j'ai ma radio. Nous sommes trois personnes témoins. Depuis le parking des Edelweiss, nous suivions un groupe de trois qui faisait la trace. Sous le col, je ne les vois plus et une grosse avalanche est partie des pentes sur la droite, coupant leur trace. J'ai effectué une recherche DVA. J'ai trois échos, ils sont probablement ensevelis.

J'assimile, je note et lui demande aussitôt :

— Tu es certain ? Car vous êtes trois : les deux qui sont avec toi ont bien éteint leurs DVA ?

— Oui, les DVA de mes compagnons sont bien en position off. Nous venons à l'instant de localiser une personne ensevelie. Écho et sonde positifs, on utilise la pelle pour la sortir. J'ai deux autres échos plus haut dans la zone de coulée.

— OK, bien pris. T'as visu sur le haut ?

— Non, aucun, il y a un brouillard à couper au couteau. Ça faisait un moment déjà que je ne les voyais plus, mais j'étais dans leurs traces. Et là, elles sont coupées par l'avalanche. Nous avons crié au début de nos recherches, mais nous n'avons pas eu de retour.

— OK. Une équipe se prépare pour monter au col. Tu peux m'en dire plus sur la météo ?

Pendant ces échanges, tous les secouristes s'affairent dans la salle d'alerte. Les premiers ont sauté sur leur sac et se sont équipés. Les seconds à marcher ont préparé du matériel collectif en plus. Attiré par l'effervescence, le commandant du PGHM nous a également rejoints.

— Ici, c'est la purée de pois, on ne voit qu'à dix ou vingt mètres max et il y a un vent très fort par rafales.

— OK, je te tiendrai au courant de l'avancée des secouristes vers toi. Où en êtes-vous avec la première victime ? Pars-tu localiser la seconde ?

— Nous accédons à la victime. Je te passe un bilan rapidement et te dis pour la suite. Les deux personnes avec moi sont novices.

— OK, j'attends ton retour, on reste en contact.

La salle fourmille, chacun est concentré et se prépare au secours d'ampleur qui s'annonce. J'accède aux grands tableaux blancs et note les premiers éléments : les personnels engagés, le matériel spécifique nécessaire, les autorités à prévenir et les renforts possibles, mais aussi toutes les informations émanant du site et les créneaux horaires correspondants. Le but est d'avoir sous les yeux une vue générale du terrain et des actions en cours. Ainsi, chaque personne qui intervient sans avoir assisté depuis le début à l'alerte peut comprendre la situation, même sans explication. Le travail du planton sur ce tableau permet de mettre à jour et d'optimiser la gestion lorsque plusieurs personnes coordonnent l'action.

Le patron du PGHM se rapproche de moi :

— Je vais rester avec vous, on va avoir du boulot. On va rappeler immédiatement du monde pour monter en puissance très rapidement. Éric,

voyez les rotations avec Dragon pour organiser la suite. Faites monter la brigade au parking pour identifier les voitures et obtenir l'identité des propriétaires. J'appelle les CRS et la préfecture. Je fais les comptes rendus internes et administratifs.

— OK, parfait, mon capitaine.

Je me dirige rapidement vers le téléphone et passe l'alerte auprès de Dragon. Le pilote de permanence me dit qu'il prend deux secouristes et éventuellement le maître-chien. Il n'est pas sûr de pouvoir déposer au col des Edelweiss à cause de la tempête, du vent et des rafales à plus de 120 kilomètres/heure annoncées.

— OK. J'essaie de les rapprocher, si pas possible au col des Edelweiss je déposerai au col du Génépi, en dessous, on aura déjà gagné du temps de toute façon.

— L'équipe des seconds partira par la route dans cinq minutes avec deux autres renforts. Ils seront au col du Génépi dans une trentaine de minutes, ils pourront acheminer par voie terrestre jusqu'au lieu de l'accident.

Les premiers à marcher embarquent avec le matériel et s'envolent en direction du col. Sur place ils pourront compter sur un poste de commandement avec des renforts à portée de main.

L'action est déjà initiée et on cale progressivement sur le tableau blanc les informations recueillies au fur et à mesure de celles traitées. Le médecin reste à l'hôpital et Dragon passera le récupérer en cas de besoin avec une équipe complète. Le SAMU est prévenu et fera monter un véhicule léger dès que nécessaire. Pour cette intervention, il est convenu que la priorité reste la projection de secouristes sur le terrain.

Tout s'enchaîne, les idées fusent et la stratégie s'élabore.

Je prends des notes et les classe en inscrivant :

— Le nom de chaque personnel parti sur site.

— Ceux de nos personnels demandés en renfort et leur délai d'arrivée à la base : Franck, Christophe, Marc, Antoine et François-Xavier, libres de suite malgré leur position de repos sur le planning, c'est une chance.

— L'identité des personnes que le capitaine a appelées à la préfecture.

— L'appel à la CRS en pré-alerte et qui nous indique les effectifs disponibles (trois immédiatement et deux un peu plus tard).

— Le groupement de gendarmerie de l'Isère.

— Le maire de la commune concernée.

— Les maîtres-chiens habilités et leur délai d'arrivée sur site si besoin.

Nous aurons rapidement une dizaine de personnes sur place. C'est motivant et réconfortant. Tous les personnels disponibles de chez nous répondent présent à l'appel, ils accourent au PG et se tiennent prêts pour les rotations véhicules et se rendre sur le col du Génépi. La montée en puissance se fait très rapidement.

Je me résume la situation : trois personnes ensevelies depuis environ dix minutes dans des conditions dantesques, avec un groupe de trois témoins à proximité. Ce groupe semble capable de nous donner des informations rapidement. Ils sont en train de dégager une première victime et sont potentiellement aptes à localiser les deux autres. L'hélicoptère vient de décoller et se dirige vers eux avec trois secouristes à bord.

Les informations fusent de toutes parts, le secrétariat de crise du PG travaille à plein régime pour toute la logistique. Un jeune gendarme adjoint volontaire note en temps réel les heures de départ, d'arrivée sur place, les demandes de moyens, les observations et attentes de chacun et des autorités.

Une avalanche est un événement toujours complexe à gérer. Le commun des mortels ne voit souvent que l'aspect extérieur, avec le personnel engagé, la coulée, le matériel et l'effervescence sur la zone pendant les recherches et le sauvetage. Ce qu'il n'imagine pas, c'est la logistique mise en place pour l'organisation et le déploiement des troupes ainsi que la coordination et la gestion administrative du secours. Ces deux aspects sont pourtant indissociables et obligatoires pour une stratégie gagnante de l'intervention.

Cette base arrière nécessite rigueur, méthode et concentration. Le secouriste est un acteur de terrain, il agit sur place en répétant des mécaniques bien huilées. Il lui est parfois difficile de se détacher des faits et gestes du secours et de prendre le rôle du planton. Car à ce poste il doit prendre du recul et avoir une vision globale de l'événement. Il doit être polyvalent, savoir analyser et gérer plusieurs tâches à la fois. Il est le garant d'une organisation optimale. Il doit aussi être à l'écoute et capable de s'adapter aux évolutions ou aux contraintes rencontrées par les hommes de terrain. Si physiquement ce rôle ne le fatigue guère, le planton est souvent éprouvé et épuisé moralement. Il a une pression autre et ne veut rien oublier ou négliger qui mettrait en péril ses coéquipiers.

Aujourd’hui, les conditions météorologiques ne s’améliorent pas et l’usage de l’hélicoptère risque d’être compromis au fil de la journée. Il faut déjà anticiper et prévoir l’acheminement rapide de personnels au plus près des lieux d’intervention par d’autres moyens.

— La base pour Dragon.

— Oui, sur écoute.

— Écoute, je ne sais pas si je vais pouvoir les déposer carrément au col. Je suis en train d’arriver sur le plateau des Frères chartreux. On se fait franchement secouer.

— OK. Tiens-nous au courant. Pour information, les seconds sont bien partis avec les véhicules, il y a cinq minutes, pour le col du Génépi juste à côté. On pourra faire jonction et finir d’acheminer le matériel.

— Je vais bientôt me présenter sur site avec Dragon. Je verrai si je tente de les poser aux Edelweiss ou si je redescends au Génépi.

— OK. Tiens-nous au courant et fais gaffe, surtout !

Je trouve très frustrant aujourd’hui d’être à ce poste, d’avoir toutes les informations et de ne pas être sur le terrain. Je préfère faire une action, même engagée, à 100 % sur le terrain que de coordonner toutes ces tâches dans une ambiance aussi compliquée.

L’hélicoptère s’approche enfin du col des Edelweiss. Par l’intermédiaire de la radio nous percevons le stress de la situation. Le pilote nous parle par bribes, il est concentré. Il nous dit qu’il tente, qu’il y a du vent, qu’il se rapproche, que la machine n’est pas loin de sa puissance maximum. Nous retenons notre respiration, nous restons silencieux et à l’écoute, sa concentration est telle que nous n’interférons pas sur les ondes. Puis, soudain :

— C’est bon, j’ai réussi à les poser au col des Edelweiss, de l’autre côté de l’avalanche, mais je ne reviendrai pas. Je n’y déposerai plus personne, c’est trop dangereux !

Nous apprendrons par la suite que la manœuvre était difficile. Le pilote a présenté la machine dos au col et s’est laissé pousser par le vent, tout en surveillant le sol. Il s’est posé non loin du lieu désiré, a vite déposé les personnels et a réussi à redécoller pour redescendre. Cette action est tout simplement surprenante et juste époustouflante. Grâce à lui, moins d’un

quart d’heure après l’alerte, les secouristes sont projetés dans cet enfer pour assurer le secours.

Jusqu’à leur arrivée, je garde le contact avec le témoin, qui nous informe de l’avancée de ses découvertes. Ils ont réussi à accéder rapidement à la première victime et il m’a passé un bilan : la personne est en arrêt cardio-respiratoire.

Je l’aiguille dans ses gestes, par radio. Je lui demande de vérifier le pouls. Il est impliqué, mais un peu tendu à cause de l’avalanche et de la découverte de la victime. Je le rassure et le remercie pour ses actions. Je dois l’accompagner, le guider parfois, mais surtout le rassurer. Je lui confirme que son aide est précieuse, voire indispensable, et lui dis qu’il fait du bon travail. Je lui rappelle qu’à ce moment précis, il est nos yeux et nos mains.

Je lui demande de couper le DVA de la victime. Cela sera nécessaire pour se concentrer sur la recherche des deux autres et potentiellement les localiser. Mais en attendant, je lui demande d’effectuer un massage cardiaque sur la victime jusqu’à l’arrivée des secours officiels afin d’augmenter ses chances de survie. Il est 12h15.

— Tu te souviens du massage ?

— Une des personnes présentes avec moi va le faire pendant que je pars chercher les deux autres avec le DVA. Je lui laisse la radio.

La personne au bout des ondes a un diplôme de secourisme, mais ne l’a jamais mis à profit. Et surtout pas dans une situation aussi dramatique que celle-ci. Je lui redonne alors les consignes pour la position des mains et lui rappelle le point d’appui avec la hauteur d’enfoncement de la cage thoracique. Je lui remets en tête le rythme de trente compressions sternales associées à deux insufflations. Il commence, je lui parle posément. Je lui prodigue quelques conseils sur la position de son corps, car ce massage risque de durer un peu jusqu’à ce qu’un de mes collègues prenne le relais. Je ne le lâche pas et le questionne pour savoir si son massage a l’air efficace, si lui se sent toujours bien. Je le ramène sur ses gestes et vérifie avec lui la cadence et aussi le timing pour vérifier le pouls de la victime.

Nous n’avons pas le choix, nous ne sommes pas encore présents sur le site. Nous devons garder le lien et encourager ce deuxième témoin pour avoir une chance plus grande de sauver une vie. L’ambiance est spéciale : les informations de la tempête sur les ondes couplées à ce sentiment

d’impuissance du fait de la distance la rendent même glauque. Heureusement, ce témoin est impliqué et nous ne pouvons que nous en réjouir.

De son côté, notre premier témoin ne se relâche pas non plus, il a visiblement de l’adrénaline à revendre et il veut nous donner un coup de main. Il ne veut pas laisser quelqu’un sous la neige. Les connaissances qu’il a déjà acquises lors de sa formation d’aspirant guide nous sont d’une aide capitale. Il nous donne déjà des axes et des coordonnées, il a déjà localisé et ciblé notre zone de recherche, et ce malgré le manque de visibilité.

Sur le parking, la brigade a vérifié les informations des témoins, deux véhicules sont toujours garés, dont un leur appartenant. Les renseignements sont fiables et, grâce aux immatriculations des voitures, ils vont pouvoir progresser dans leurs investigations d’identités.

Rapidement, le premier témoin nous rappelle par radio et nous dit d’une voix tremblante :

— Secours en montagne pour le col des Edelweiss.

— Sur écoute.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas avancer. Quand je fais deux pas dans la pente, il y a des plaques qui partent de partout. Ce n’est pas sûr, l’ambiance est folle ! C’est hyper-dangereux !

— OK. C’est bien pris, surtout n’y va pas ! Tu nous détermines juste les axes, et ça c’est déjà parfait. Une équipe vient de se faire poser. Ils sont en route. Ne t’inquiète pas, vous n’êtes pas seuls et vous faites du super-boulot. Pouvez-vous vous mettre à l’abri pour continuer le massage ? Vous êtes extraordinaires, les gars !

— Oui, il y a un rocher juste à côté, on va se protéger derrière, continuer le massage et vous attendre.

— Surtout protégez-vous, les gars, pas de risque. Il va falloir guider les secouristes vers vous. Ils ne sont pas loin, tu ne vas pas tarder à les entendre.

— OK, on fait ça, merci les gars.

Avec toutes les radios connectées, nous savons exactement tout ce qui se passe sur la scène ou aux alentours : les paroles dans l’hélicoptère, les échanges entre secouristes, les faits relatés par les témoins. Depuis notre

salle de planton, nous suivons l'action en temps réel et la vivons comme si nous y étions.

Je sais à la seconde près quelles sont les actions en cours et tout ce qui se passe sur le terrain. Concentré, je suis dans une phase d'écoute et d'analyse maximales. Je sais instantanément quelle est la stratégie, quels sont les besoins. Le débriefing à l'issue promet d'être considérable tant mon tableau blanc est rempli.

Je vis ce secours, je le ressens. J'ai confiance en mes collègues et en leurs capacités, mais je ne peux m'empêcher d'avoir peur pour eux. La situation est critique, complexe, et je suis nerveux et angoissé à l'idée d'un sur-accident. Mes copains là-haut risquent leur vie en direct dans un enfer clairement établi et j'en suis le premier auditeur.

Les premiers secouristes ne tardent pas à nous passer un compte rendu terrifiant.

— La base pour les secouristes au col des Edelweiss.

— La base sur écoute.

— La base, ici c'est l'enfer ! Il y a beaucoup de vent qui nous scotche au sol. On va avoir du mal à avancer. La visibilité est de trois ou quatre mètres maximum. On va tenter de rejoindre le témoin et ensuite aller chercher les autres personnes. On va aussi faire un stockage matériel au col. On te tient au courant.

— OK. Soyez prudents.

— Ça pue franchement, les pentes du lieu de l'accident sont jonchées d'arbustes et elles sont très raides.

— Dis-m'en plus, c'est la dernière partie du col qui craint, c'est ça ?

— Oui, tout à fait. On est d'accord sur la stratégie et les points à mettre. On va faire attention et gérer. T'inquiète, pas de souci.

Cette radio va être ma meilleure alliée cet après-midi, mais aussi mon pire cauchemar. Je sais tout, j'entends tout, le bon comme le mauvais, les avancées comme les échecs.

Rapidement, un secouriste va matérialiser un point de dépose matériel, le plus sécurisé possible dans les conditions que nous connaissons. Il pourra y assurer la liaison sur place et la coordination terrain. Il devient le relais pour collecter les renseignements et acheminer le matériel quand cela sera nécessaire. Cet endroit est important à déterminer dans une telle

intervention : il sert de lieu de dépose, de zone d'attente ou de rassemblement en cas d'évacuation d'urgence.

— Nicolas pour Lionel.

— Oui, sur écoute.

— Je vais attaquer la descente. J'ai fait jonction vocale avec les personnes en bas, je ne suis pas très loin. Je descends. Surveille-moi ! Je garde le doigt sur la radio.

— OK, pas de souci. Fais super-gaffe. J'ai sécurisé tout le matos si besoin. Je suis là aussi si t'as besoin qu'on mette une corde.

— Oui, pas de souci, je fais gaffe, je descends.

Puis, trois secondes plus tard :

— Putain, putain, ça part, ça part !

— Lionel ? Ça va ? Parle-moi !

Un silence pesant et glaçant s'abat dans la salle planton. Personne ne bouge. Tout le monde est suspendu à l'émission radio qui se fait attendre.

— La vache. Je me suis fait prendre sur trois mètres. Mais c'est bon, ça va, j'ai rien. J'ai réussi à sortir de la coulée. Putain, ça craint !

Le patron du PG, qui était à ce moment-là en relation avec la préfecture, s'est tu en plein milieu de sa phrase. J'entends alors Monsieur le Préfet au bout du fil qui élève lui aussi la voix. Il cherche à comprendre ce silence, le pourquoi de cette coupure en plein appel officiel. Il a dû ressentir l'enjeu de ce secours et sa dangerosité dans les paroles du commandant du PG. Le patron souffle, me regarde, soulagé, et explique alors à son interlocuteur ce qui vient de se passer en direct.

La salle planton est agencée avec un large passage entre la table centrale et les murs. Je me déplace avec un fauteuil à roulettes pour gagner du temps entre le téléphone, la radio et les tableaux. Lors de l'annonce de Nicolas, les roues ont cessé de tourner, je suis resté bouche bée, tétanisé par la peur. Même mon fauteuil a suspendu son trajet.

Cette première action des secouristes et ces quelques mots m'ont donné le tempo de l'après-midi. Je veux rester positif et rassurant, mais je ne peux au fond de moi m'empêcher de craindre pour leur vie. Le PGHM a déjà été endeuillé par des accidents en interne, je ne veux pas revivre ça. Nous exerçons un métier dangereux, nous sommes réalistes et conscients que nous pouvons perdre des amis au cours de notre carrière. Une sombre

statistique met en avant que, sur les deux cent cinquante spécialistes montagne que nous sommes en gendarmerie, nous déplorons en moyenne un mort par an. Même si nous en avons conscience en intégrant ce corps d'élite et que nous l'avons accepté par ce choix de profession, nous ne pouvons nous y faire et aujourd'hui, les conditions sont mauvaises.

Mon ressenti ne me trompe pas, la situation est un véritable piège et beaucoup de personnels vont se retrouver engagés sur ces lieux juste pour faire leur job. Heureusement, ici, l'issue n'est pas fatidique. Nos regards se croisent et chacun reprend sa tâche dans la salle planton.

Lionel continue à descendre vers les témoins. Des gens en bas comptent sur nous et il reste du monde enseveli. Pour éviter de créer une nouvelle coulée dans l'axe des témoins, les secouristes décalent leur progression sur le côté.

Par radio, je rappelle les témoins :

— Une coulée est partie au-dessus de vous. Les secouristes sont en train d'arriver. Avez-vous été touchés ?

— Non, non, tout va bien. Pas de souci. J'ai entendu crier le secouriste, mais sans visuel. On s'est décalés, on a tiré un petit peu la victime et on s'est mis derrière le rocher. On continue le massage, on est bien là.

— Merci, c'est cool !

Je ne sais pas si « cool » est vraiment un mot approprié à ce moment-là. Chaque son qui sort de la radio me tient en alerte et me laisse augurer le pire, j'ai les poils qui se dressent. La situation est insoutenable.

La tension est palpable dans ce danger réel, vital et immédiat. Mais tous les gens qui sont sur le terrain maîtrisent cela à la perfection. Bien évidemment qu'eux aussi doivent ressentir de la peur ou de l'appréhension, mais ils agissent ensemble dans un stress positif. L'esprit d'équipe et la cohésion n'en sont que renforcés. Et cela va prendre tout son sens au col des Edelweiss.

— La base pour Nicolas.

— Sur écoute.

— Oui, je pense que tu as suivi, Lionel a eu un petit problème avec une plaque. Il est descendu de trois mètres avec une coulée, je l'ai perdu en visu, mais je l'entends encore. Tout va bien. Il s'est fait secouer, mais continue sa descente plus à droite et se rapproche des gens.

— OK, oui, suivi en direct. J’ai eu les témoins, ils se sont abrités et pas d’impact avec la coulée.

— Oui, j’ai pris en direct. Une fois en bas, on déterminera les zones de recherche.

— OK, pas de souci.

— La base pour le col du Génépi.

— Oui, sur écoute.

— Nous venons d’arriver au col en voiture. Les CRS viennent de nous appeler par téléphone et ils seront sur ce parking dans quinze minutes. Nous, commençons à monter le matériel vers le point indiqué au col des Edelweiss, ils nous rejoindront ensuite.

— OK, bien reçu.

— La base pour les CRS.

— Oui, sur écoute.

— Oui, je confirme, on a pris en direct. Dans quinze minutes sur site, puis rendez-vous au point matos du col avec Nicolas.

— Oui, c’est bien pris.

Je dois synthétiser tout ce qui s’est dit et le noter au tableau. Il est 12h45. Je note les événements. Les CRS seront bientôt là. Ils sont trois et j’ai leurs noms : Paul, Rémi et Francis.

Le capitaine me regarde et m’annonce alors :

— Éric. Le préfet, c’est OK. Il fait attention pour l’instant, pas de conférence de presse, ça reste en off tant qu’on n’a pas plus d’éléments et qu’on ne sait pas exactement ce qui s’est passé. Nous ne communiquons pas tant qu’on n’a pas son aval. L’avalanche n’est pas très loin de nous, il craint que des personnes non professionnelles se déplacent sur site et gênent les opérations. Elles se mettraient en danger et mettraient en danger les secouristes.

— Reçu, mon capitaine. Pas de souci.

Je complète mon tableau avec les horaires d’appel des autorités. J’appose aussi une note disant que les médias sont en stand-by. D’autres renforts sont possibles avec les brigades alentour, les militaires et les pompiers. L’hélicoptère ne pouvant intervenir, tout va se jouer par voie terrestre et il faut être prêt.

L’organisation est à son comble. Nous restons attentifs et vigilants pour ne rien oublier, que ce soit dans les écrits, les appels ou les transmissions. Je vis ce début d’après-midi avec une succession de montées d’adrénaline, une intensité rarement observée. Avec moi, il y a un petit jeune que j’ai oublié de présenter. Il s’appelle Louis, jeune gendarme adjoint volontaire qui fait son service militaire chez nous. Cela fait quelques mois qu’il est arrivé et depuis cet été, il a effectué quelques missions d’aide planton. Aujourd’hui, il est au front et a compris la dimension du secours. Il est d’une efficacité redoutable. Il rappelle quelques personnes, il efface des horaires et les modifie et me demande également de valider certains écrits. Il est aussi à la disposition du capitaine. Il s’active beaucoup et m’aide énormément.

Ça y est. Les CRS m’appellent. Ils sont sur le parking. Ils sont prêts. Ils emboîtent le pas aux camarades du PGHM partis environ quinze minutes avant eux et qui doivent se rapprocher de Nicolas.

Soudain :

— Marc ! Marc ! … Marc, ça va ?

La voix de Michel nous glace le sang. Après quelques longues secondes de silence, il crie de nouveau :

— Marc ! Marc ! Réponds, s’il te plaît !

— Ça va, je vais bien, rien de cassé !

— Michel pour la base : qu’est-ce qui s’est passé ?

— Marc traînait la perche derrière lui avec la corde. Une forte rafale a soulevé la perche et a entraîné Marc sur plus de dix mètres. Un truc de fou, je l’ai vu partir en l’air, je n’ai jamais vu ça !

— OK. Il va bien ?

— Je pense que oui, il est en train de se relever à quelques mètres et me fait signe que ça va. Je l’ai eu aussi à la radio. Il n’a rien de cassé, mais je pense qu’il est vraiment secoué. Je surveille, mais on continue.

L’ambiance ne s’améliore pas. Le direct nous confirme que nous vivons aujourd’hui un secours hors norme de par son engagement.

Une bataille complexe contre les éléments pour tenter de sauver des vies se joue toujours. Dans la salle planton, nous vivons encore quelques émotions qui nous submergent. Quelques coulées, quelques envols se traduisant par des messages forts en direct à la radio. Puis :

— Éric pour Lionel.

— Oui, sur écoute.

— Je viens de faire jonction avec les témoins. Victime de l'avalanche Delta Charlie Delta[1]. Ça fait trois quarts d'heure de massage sans signe de reprise et vu où nous sommes, nous ne pourrons rien faire de plus.

— OK, c'est noté, on fait le compte rendu en ce sens.

— Je ne vais pas utiliser les trois témoins, je vais faire venir un deuxième secouriste pour la recherche depuis le bas. Ils vont ainsi rester protégés et on les évacuera plus tard vers le parking des Edelweiss.

— OK, c'est bien pris, tu me tiens au courant. Faites hyper-gaffe.

— Oui, on te tient au jus.

13h10. Gaspard a rejoint Lionel. Ils entament une recherche DVA au profit des deux victimes toujours manquantes.

— Lionel de Michel, tu m'entends ?

— Sur écoute.

— On vient d'arriver. Avec Nicolas, tu veux qu'on fasse quoi ? On descend et on travaille sur un autre secteur ? On attaque la recherche d'ici ? Comment tu vois la chose ?

— Écoute, si tu attaques d'en haut, je pense que ça va péter. Je vais m'occuper de l'écho du bas. J'ai repéré l'autre signal vers le gros arbre au milieu de la pente. Tu peux vérifier ?

— OK. C'est bien pris. Si vous n'êtes pas dessous, on va attaquer par là. Je descends avec Marc.

— OK.

13h20. Les deux équipes sont lancées et les victimes localisées. On connaît l'axe et la zone où elles sont ensevelies. Les recherches battent leur plein. Le plus dur est de se déplacer dans ce château de cartes si fragile. Tout semble aller pour le moment, mais c'est un peu long à vivre par procuration.

Les messages de mise en garde, de nouvelles coulées et de chutes s'enchaînent. Heureusement sans gravité. Nous sommes néanmoins sur la corde raide, nous nous faisons copieusement secouer par les éléments naturels. Notre expérience et notre expertise nous font tenir le coup. Nous ne relâchons pas notre action et nos efforts. Les secouristes sur le terrain analysent parfaitement la situation et restent concentrés sur leur objectif grâce à un groupe puissant et soudé.

Dans ces conditions apocalyptiques, chaque mètre gagné est une victoire. Cependant la recherche prend un peu plus de temps que d'ordinaire.

13h47. Le téléphone sonne à nouveau et Louis décroche. Nous recevons sans cesse des appels des brigades, des renforts ou des autorités. Cet énième coup de téléphone ne me surprend pas. Mais soudain l'expression de Louis change et je vois qu'il ne sait plus quoi dire.

— Éric, je ne sais pas quoi répondre, c'est un journaliste très insistant. Ils sont déjà au courant ! Mais comment le savent-ils ?

Il me tend le téléphone, car le capitaine est déjà occupé sur une autre ligne.

— Oui, le secours en montagne, sur écoute.

— Bonjour. Ici, c'est la chaîne de télé de Grenoble. Nous avons appris qu'il y avait une avalanche en cours au col des Edelweiss et que des personnes seraient ensevelies.

— Excusez-moi, Monsieur, mais d'où tenez-vous cette information ?

— Ça commence à se savoir sur les réseaux radio. Ça crépite un peu autour de Grenoble et on vient d'être avertis.

— Je ne peux rien vous dire. J'ai encore des équipes sur place, nous n'avons pas encore les bilans ni assez d'informations à vous communiquer. On fera un point presse bientôt, on vous tient au courant par le groupement de gendarmerie.

— OK, merci beaucoup. Nous attendons la suite et vos messages.

Je raccroche, abasourdi. Bien évidemment que c'est leur job. Mais c'est un élément fort qui va peut-être nous obliger à modifier la stratégie mise en place. Avoir des journalistes sur place, ici ou là-bas, n'est pas une chose facile à gérer. Il ne faut pas que la gestion et la coordination de ce secours très difficile soient mises à mal par ces diversions.

Le patron me regarde et me fait signe de la tête, l'air de me demander comment ils peuvent être si tôt au courant. Je lui réponds par un haussement d'épaules. Nous n'avions pas besoin d'une pression supplémentaire, l'environnement se charge déjà de le faire.

À partir de là, l'après-midi prend une autre dimension. Le fil du secours se déroule sans accroc, la recherche DVA est fructueuse, le sondage et le pelletage efficaces malgré une tempête qui ne faiblit pas.

14h05. La deuxième personne est localisée.

14h20. Elle est complètement sortie. Les secouristes s’activent et m’établissent rapidement un bilan. Malgré tous leurs efforts, la personne est décédée.

Les renseignements sur les voitures garées au parking des Edelweiss nous permettent d’avoir une identité. Un des véhicules appartient au groupe de témoins, l’autre à l’une des victimes. Il est primordial d’avoir cette information, pour mieux se renseigner sur ce groupe, mais aussi pour prévenir les familles. Par expérience, nous savons que le fait d’apprendre cette terrible nouvelle par les médias ou les réseaux sociaux est dramatique pour les proches et accentue les dommages psychologiques. C’est aussi pour cela que notre course contre les médias est importante.

14h50. La troisième victime est précisément localisée. Il va falloir sécuriser le secouriste avec une corde pour la recherche finale, car la zone est vraiment instable.

La radio refait parler d’elle et les conversations entre les personnels reprennent de plus belle. C’est reparti pour une hausse des émotions et la vibration dans l’attente de la finalité de cette recherche. Le groupe sur le terrain se protège mutuellement de manière admirable. Aucun incident majeur ne sera à déplorer. Le calme, le sang-froid et la surveillance commune de chacun dans le groupe permettent d’accéder à la troisième victime à 15h10.

Le bilan est malheureusement sans appel et identique aux deux premiers. Les trois amis, originaires de la région, ont voulu, en ce début de saison, faire une petite randonnée à skis grâce à la neige tombée ces deux derniers jours. Ils ont jeté leur dévolu sur un col facile d’accès et ne présentant pas de difficultés particulières. Malgré un équipement excellent, complet et parfaitement adapté, l’accident les a surpris. Deux d’entre eux possédaient même un sac avec un Airbag intégré. La puissance de la plaque, la multitude d’arbustes et d’autres obstacles dans cette zone ont empêché leurs équipements de les sauver.

La phase de découverte, avec ses bilans et ses analyses, est à présent terminée. Les secouristes vont entamer la suite de leur journée, qui est loin d’être finie.

Les trois témoins sont accompagnés jusqu’à leur véhicule et les trois victimes localisées et sorties de la neige. Plus aucun signal n’est perçu et les

chiens ne marquent plus. Les deux véhicules sont identifiés, il n'y a donc plus personne sous l'avalanche.

Les corps des victimes vont pouvoir être conditionnés et l'on va pouvoir procéder à leur évacuation. Il est 15h45 et le ciel s'assombrit déjà. Comme nous ne pouvons pas utiliser l'hélicoptère, nous faisons descendre les trois perches vers les différentes victimes. L'idée est de les tracter ensuite jusqu'au col des Edelweiss vers le point matériel, perche après perche. L'ensemble sera rebasculé vers le col du Génépi, où un poste de commandement avancé est en place.

Dès que le col des Edelweiss sera passé, nous pourrons souffler un peu. De l'autre côté, les pentes sont plus clémentes et la descente des victimes et du matériel se fera plus facilement jusqu'au parking.

Les victimes sont conditionnées et déplacées dans l'axe d'un arbre à côté du point matériel. Elles vont être acheminées au col, l'une après l'autre, grâce au relais et au système de hissage mis en place par les secouristes.

Les secouristes sur place décident de remonter en premier lieu la victime la plus éloignée du col. Cette opération est coordonnée et, malgré quelques petits incidents, tout se passe bien. Le secours semble même s'accélérer, la trace est faite et facilite les déplacements.

Nous ne recevons plus que quelques bribes de messages. La tempête brouille un peu notre compréhension. Les rafales de vent se font sentir à chaque ouverture du micro et à chaque appel à la radio. Les paroles sont plus étouffées à cause du masque en Néoprène que les collègues ont dû mettre pour se protéger et on entend la capuche qui vient gifler leur visage à chaque bourrasque.

La nuit tombe. La température, déjà basse, chute encore, et l'effet ressenti sur la peau est accentué par le vent. Le moment crucial approche. La première perche est tractée et remontée jusqu'au point matériel. Elle arrive enfin dans la légère pente sommitale du col des Edelweiss, qui reste dangereuse. La vigilance est de mise. Tout le monde s'accorde avec les radios. Nous ressentons à nouveau la montée d'adrénaline qui émane du terrain et la tension est à son paroxysme.

En bas, nous craignons une nouvelle avalanche, nous ne sommes toujours pas rassurés. Chaque ouverture de radio et de début de transmission est redoutée. Tout le monde est sur le qui-vive. Nous continuons nos prises de notes, Louis prépare les sièges pour la conférence

de presse de tout à l'heure et le patron et moi sommes encore au téléphone. J'en ai les mains moites ; le combiné a du mal à rester collé sur mon oreille. Mon cœur s'emballe dès que la radio émet un son et qu'une conversation débute.

C'est alors que la porte du PGHM s'ouvre. Un homme entre dans la salle d'alerte sans même se donner la peine de frapper à la baie vitrée. Je ne sais pas qui c'est. Je suis surpris, voire stupéfait de ce sans-gêne. Je croise les regards de chacun, mais personne ne semble le connaître. Je raccroche et me dirige vers lui.

— Bonjour, vous êtes… ?

— Bonjour, je suis journaliste pour une télévision locale. Le groupement de la gendarmerie de Grenoble a annoncé une conférence de presse à 17h30 et je viens y assister.

— Très bien, Monsieur, mais il est 16h30, donc la conférence ne commencera que dans une heure. Je ne vais pas pouvoir répondre à vos questions et la salle qui doit vous accueillir n'est pas encore prête. Je suis désolé, mais vous arrivez trop tôt, je vais vous demander d'aller patienter dans votre voiture. Vous ne pouvez pas rester ici, le secours n'est pas terminé et trop de choses sont en jeu.

Le journaliste ne semble pas satisfait de ma réponse, il est énervé et veut attendre dans les locaux. De mon côté, agacé par ce manque de tact et de compréhension, je soutiens son regard. Il fait alors demi-tour et repart vers la porte d'entrée du PGHM. Le patron me regarde, je sens qu'il est tout à fait d'accord avec moi.

L'homme se retourne et insiste :

— Est-ce que vous savez qui je suis ? Il fait froid, et je ne vais pas attendre dans ma voiture !

Je me dis qu'il faut que je reste calme. Je dois lui répondre posément, mais fermement, sans montrer qu'il m'exaspère. Mais au moment précis où j'ouvre la bouche pour amorcer ma réplique, une voix dans la radio se met à hurler.

— Fais gaffe, ça part ! Protège-toi !

Je regarde le journaliste :

— Franchement, aujourd'hui, que vous soyez le pape ou le président de la République, je m'en fiche un peu. J'ai mes collègues qui sont en danger

et qui sont en train de jouer leur vie dans ce secours. Je pense qu'eux ont vraiment froid. Alors, vous allez dans votre voiture, vous allumez le chauffage et vous attendez que ça passe. Quand la salle sera prête, je vous enverrai quelqu'un pour vous récupérer et vous aurez droit à un café ou un thé pour vous réchauffer. Vous êtes à l'instant présent le cadet de mes soucis, est-ce bien compris ?

Je ne sais pas réellement ce qui l'a fait obéir. Le ton de ma voix ou la tension qu'il a perçue à la radio ? En tout cas, il n'a avancé aucun nouvel argument et est allé s'installer dans sa voiture comme je venais de le lui demander. Ce qui primait pour moi à cet instant et m'importait par-dessus tout, c'était la situation sur le terrain et la vie de mes collègues de travail et amis. Je devais rester concentré sur leurs actions.

Les journalistes et la presse auront fort logiquement leur moment plus tard, une fois le secours terminé. C'est comme si en 1994, lors de l'assaut du GIGN à Marignane, les journalistes avaient été présents au poste de commandement durant l'action…

Le patron me regarde, toujours pendu au téléphone. Je pense que son oreille est devenue rouge à force d'avoir l'écouteur collé dessus. Il ne peut retenir un immense sourire et m'adresse un clin d'œil avec un pouce levé. J'ai son approbation. Je pense que j'ai agi correctement. J'ai mis les formes quoi qu'on en dise. Je le sens profondément agacé, lui aussi, par ce comportement.

Je retourne alors à mon poste, me rassieds sur mon siège à roulettes et poursuis mes allers-retours pour prendre et notifier les nouveaux éléments.

17 heures. La nuit est tombée et les corps des trois victimes ont passé le col des Edelweiss. Ils sont dans la descente plus paisible vers le col du Génépi. Tous les secouristes ayant participé à ce secours sont présents à côté des perches. Rapidement un bilan nous est donné, confirmant le nombre de personnels présents. Personne ne manque à l'appel. Nous sommes de plus en plus confiants. Je ne serai malgré tout totalement rassuré que lorsque le secours sera officiellement terminé et que chaque personnel sera rentré à la base.

Il reste une possibilité de glissade ou de torsion de genou dans cette neige pourrie. La perche reste à contrôler et à sécuriser, il faut continuer à gainer malgré la fatigue, mais nous sommes loin des conditions épouvantables du début d'après-midi. Les pentes dangereuses sont

beaucoup plus loin sur les côtés, je pense qu'il n'y a plus de danger, réel et vital, pesant sur mes camarades à ce moment-là. La tempête est cependant toujours forte, mais les secouristes ont l'habitude de travailler dans des conditions extrêmes.

Le soulagement s'entend dans les échanges radio, les phrases deviennent plus longues et les intonations plus détendues. Nous percevons même quelques sourires. Ces échanges nous rassurent, les effectifs sont en train de dédramatiser ce secours et de le mettre à profit.

Je retourne vers le tableau blanc : tout est inscrit, tout est lisible et clair et, surtout, les noms de tous mes camarades y figurent. Tout est cadré.

Le patron passe un coup de téléphone au maire de la commune où s'est déroulé l'accident. Il lui confirme le bilan et lui donne le détail des horaires pour l'arrivée des personnels dans son village. Un endroit pour y acheminer les corps est bien évidemment prévu. Avant qu'ils soient déplacés, un médecin devra effectuer une vérification et établir les certificats de décès. Le dernier véhicule de secours quittera ce soir-là le parking du col du Génépi à 17h45.

Dans la salle planton, nous continuons à suivre le déroulé, mais de manière plus apaisée. Depuis quinze minutes, nous sommes attendus par de nombreux journalistes dans la salle préparée pour le point presse. Nous avons dépêché Louis pour les accueillir dès 17h15 avec du thé et du café pour les faire patienter.

Je m'excuse alors auprès du journaliste que j'ai rembarré tout à l'heure. Il ne m'en tient pas rigueur, me présente les siennes et m'avoue :

— Vous savez, le message radio de votre collègue quand j'étais dans la salle m'a fait froid dans le dos. J'ai tenté, dans ma voiture, de m'immerger dans votre secours et de supposer les ressentis. Je pense que je suis très loin de la réalité. Chapeau à toute l'équipe, vous êtes extraordinaires…

---

1. Épellation radio de DCD, qui signifie phonétiquement « décédé ».

© Éric Mesnier

– 9 –

Parapente en pleine paroi

— Secours en montagne pour parapentiste sur la fréquence FFVL[1].

— Le secours en montagne sur écoute.

— Je suis au sud de l’aire de décollage de Saint-Hilaire-du-Touvet, je vais t’envoyer mes coordonnées GPS. J’ai été témoin d’un accident de parapente, celui-ci vient de heurter la paroi juste en dessous de moi.

— OK. Pour le secours en montagne, tu peux nous dire si la personne est consciente ?

— Absolument pas. Les turbulences m’obligent à rester en haut, mais je distingue la victime. Elle semble ne pas bouger. Je n’entends rien. J’ai appelé, mais je n’ai pas eu de réponse.

— Pour le secours en montagne, merci. On va faire décoller Dragon et faire passer un message à tous les parapentes sur place pour libérer l’accès. Si tu arrives à rester sur place, tiens-nous au courant de la moindre évolution concernant la victime.

— C’est OK, je matérialise le point pour Dragon et je dégage à son arrivée.

— On a noté le numéro de ta radio, on te rappelle si besoin. Merci pour tout.

— OK, sans souci, merci pour le job, les gars.

— À tous les pilotes sur la fréquence FFVL pour le secours en montagne, une intervention va débuter secteur Saint-Hilaire-du-Touvet, attention à tous, libérez la zone, Dragon en approche, merci.

Nous sommes au mois de juin, c’est une période propice pour faire du parapente. Ce jour-là, je suis second à marcher[2], je donne un coup de main aux premiers, qui se préparent et sautent dans la machine en moins d’une minute. L’hélicoptère décolle et part directement vers les falaises, sous l’aire de décollage de Saint-Hilaire, au sud, comme indiqué par le témoin. L’équipe sera sur les lieux de l’accident dans trois minutes.

Je suis prêt, avec mes affaires, pour intervenir sur ce secours ou sur un autre qui se déclencherait en même temps. Un pressentiment m’envahit et je décide de préparer du matériel supplémentaire pour venir en aide aux premiers secouristes. Je me précipite dans le local matériel, prends un sac et y insère un perforateur avec plusieurs mèches et des batteries. J’y ajoute aussi plusieurs spits[3] ainsi que tous les outils nécessaires pour leur installation. En haut du sac, je mets deux cordes statiques de cinquante mètres. Je complète mon propre sac avec quelques sangles, des mousquetons et de quoi effectuer un équipement.

Ces secours en pleine paroi ne sont jamais anodins et le rocher très délité de la Chartreuse n’arrange rien. Ce lieu est un vrai château de cartes où l’escalade est relativement complexe et limitée à pratiquer, sauf sur quelques falaises connues. Cette intervention s’annonce donc très compliquée.

Je n’ai pas fini de refermer le sac lorsque la radio crépite.

— La base pour Antonin.

— La base sur écoute.

— Ici c’est vraiment pourri, ça parpine[4] dans tous les sens. Le parapentiste a la voile posée sur les rochers sur une petite banquette[5]. Si on approche trop avec Dragon, on va regonfler sa voile et l’envoyer en bas. On s’est fait treuiller quarante mètres sur la droite, on a pu faire un relais avec un arbuste et des friends dans la falaise. On essaie d’établir un contact avec la victime dès que Dragon est parti. Il nous faut impérativement un second à marcher avec du matos pour un équipement de passage : perfo, spits, cordes, etc.

Au moment où ces mots résonnent dans la salle de permanence, le commandant du PGHM, qui me tourne le dos, demande au planton :

— D’après vous, les seconds peuvent être prêts dans combien de temps ? L’hélico arrive quand ?

Je m’approche de lui, pose à terre le sac de matériel supplémentaire et lui dis :

— Je suis prêt avec le matos, j’avais anticipé au cas où. La paroi est vraiment pourrie là-bas. Je vais sur la DZ attendre Dragon.

Et, m’adressant au planton :

— Dis-lui que je suis récupérable dans deux minutes.

Le commandant se retourne vers moi, stupéfait par cette réactivité, et déclare :

— OK, c’est parfait ! Sur place, il faudra rapidement avoir un bilan pour savoir si on engage un médecin.

— Dragon de la base, le second est récupérable dans deux minutes sur la DZ avec tout le matos demandé.

— La base de Dragon, c’est noté.

Je pars alors sur la DZ de l’aérodrome du Versoud avec mes deux sacs. Je suis déjà tout équipé avec mon matériel de sécurité, prêt à être projeté en renfort sur l’intervention.

L’hélicoptère se présente pour la récupération. À peine ai-je eu le temps de m’asseoir et de me sécuriser que nous sommes déjà repartis. La tension est palpable dans la machine, nous sommes très proches de l’accident et la concentration est déjà à son maximum. Le pilote me décrit alors précisément la situation.

— Éric, là où on les a posés c’est vraiment pas terrible, et la zone à traverser pour rejoindre la victime est pourrie. On risque la chute de pierres. Je ne pourrai pas venir vous récupérer dans cet axe à cause de la voile ouverte du parapentiste.

— OK. On est sur zone dans combien de temps ?

— Trente secondes. On peut commencer à ouvrir la porte latérale pour que tu puisses avoir un visuel global.

Le pilote ralentit alors la vitesse de l’hélicoptère. Le mécanicien me sécurise, il ouvre la porte et je m’assieds à ses côtés. La machine est positionnée en stationnaire, porte ouverte face à la paroi, afin que nous puissions mieux observer le terrain. Le pilote ne s’approche pas trop, il ne veut pas augmenter le risque pour la victime et pour la machine. Je lui demande de remonter pour voir le sommet de la falaise. La configuration et

le rocher délité nous interdisent d'accéder à la victime par le haut en rappel et la position de la voile interdit, elle, toute approche aérienne.

Je détaille le site. À une cinquantaine de mètres sous le patin, en pleine paroi, se trouvent mes deux camarades de l'équipe numéro une, sur un rocher de qualité très médiocre. Sur leur gauche se dessine une petite banquette très inclinée enclavée au milieu de cailloux instables. Après quelques rapides échanges avec tout le groupe, nous validons la seule stratégie valable et potentiellement efficace : équiper la vire[6] pour accéder au blessé.

L'équipe des premiers nous confirme que pendant l'aller-retour de Dragon elle n'a pas réussi à communiquer avec la victime – aucun retour de sa part.

— Roméo, peux-tu juste balayer cette zone-ci afin de mieux observer la banquette, s'il te plaît.

— OK, je te montre.

J'observe dans ce court instant, en passant quelques mètres plus haut que la banquette, que le rocher y semble plus compact et donc plus propice à l'installation des spits pour la sécurisation de la traversée vers la victime.

Cette analyse permanente du rocher nous permettra d'ajuster, au fur et à mesure de notre progression, l'équipement nécessaire pour choisir l'itinéraire à privilégier pour accéder à la victime. Il faut trouver un subtil mélange pour optimiser la rapidité, l'efficacité et la sécurité de chacun des protagonistes.

— C'est OK pour moi, tu peux me treuiller sur mes camarades.

— OK c'est parti, mais on fait la manip en une seule fois. Tu descends directement avec tes deux sacs et tes collègues t'aideront à les récupérer. Moins je reste en stationnaire sur vous, moins je vous envoie de cailloux sur la figure.

J'entends les pales fouetter l'air et émettre le son caractéristique du vol stationnaire. Tout en poursuivant ma descente soigneusement guidée et télécommandée par le mécanicien, je tente de glaner des informations sur l'état du parapentiste. Mais rien ne transpire, aucun signe, il n'a pas bougé depuis notre survol. En contrebas, mes deux camarades se préparent à me recevoir sur leur relais de fortune. Ils s'observent, jaugent les lieux et se décalent, car la place est vraiment limitée. Les deux sacs et moi allons manger plus de la moitié de leur surface habitable.

Gabriel me tend la main quand il ne me reste que deux mètres à faire. Je l'attrape fermement, ce qui me permet d'être plus stable et de ne pas tourner. Je le laisse ainsi m'accompagner et me diriger vers l'endroit qu'ils ont prévu pour moi. Dans le même temps, Antonin clipse mon pontet avec un mousqueton de sécurité relié au relais.

Sous ce vacarme de treuillage, il me demande de suivre son regard vers le mousqueton qu'il vient de manipuler. Nous validons ainsi le fait que je suis bien arrimé au relais et que je peux me détacher du crochet de l'hélicoptère. À peine séparé du treuil, mon mouvement circulaire vers le haut avec la main droite indique à Dragon qu'il peut rapidement remonter le câble.

Antonin est le plus ancien et le plus gradé des trois aujourd'hui, il est donc le responsable du secours. Il me briefe immédiatement sur les opérations.

— Notre relais n'est pas super-top, on a triangulé entre cet arbuste et deux friends, mais nous devons consolider le tout. Si tu pouvais nous rajouter un point au perfo, on se sentirait déjà plus à l'aise. Ensuite, je te laisserai traverser, pour équiper la paroi avec une main courante jusqu'à la victime.

— OK, je fais le tri et je prends le matériel nécessaire.

Tout va très vite, avec mes deux compagnons je transfère des affaires de tous les sacs pour en faire un plus petit. Gabriel ouvre mon sac personnel de secours pour que j'y accède plus facilement tandis qu'Antonin arme le perforateur avec la batterie et la bonne mèche de douze. Je pioche dans mon sac les affaires indispensables à ma traversée et les mets sur mon gilet prévu à cet effet. J'ai ainsi à portée de main des sangles, des mousquetons et une dizaine de dégaines[7]. Attachés à la sangle de droite, une vingtaine de goujons à expansion, le marteau et la clé qui va avec, pendent sur ma cuisse.

La falaise dans laquelle nous évoluons mesure environ deux cents mètres de haut. La banquette où nous sommes positionnés est située presque au milieu de cette paroi, à équidistance du pied et du sommet. Nous sommes donc suspendus à trois sur un arbuste d'un diamètre ridiculement petit, attachés à deux appareils mécaniques installés dans une fissure, le tout relié par une corde, à environ quarante mètres d'une victime dont nous ne savons

toujours pas si elle est vivante ou morte. La pression est à son comble et la concentration à son maximum.

Durant la minute où nous préparons le sac, nous entendons tomber et ricocher des pierres dans la falaise, et ce de manière presque continue. Cette situation nous renvoie à une situation complexe dans laquelle notre engagement est total.

Dans cet environnement profondément hostile, nous devons faire un bilan de la victime. Nous devrons ensuite la sécuriser et l'extraire dans les meilleures conditions. Mais pour cela, il faut déjà pouvoir accéder à elle en effectuant cette traversée qui paraît bien exposée sur ce semblant de vire très instable. Nous ne savons pas dans quel état elle se trouve, chaque minute a son importance et il faut tout donner. Le temps est souvent notre ennemi, et aujourd'hui il a fait alliance avec les chutes de pierres, qui ne font que nous ralentir et nous exposer encore plus au danger.

Ça y est, je suis prêt. Gabriel me tend une corde en l'ayant préalablement passée dans un descendeur pour assurer ma progression. Je me lance et grimpe vers ce rocher un peu plus haut où, semble-t-il, je vais pouvoir poser un point béton.

Je reste accroché au relais et franchis la distance qui me sépare du lieu désiré. Je dois trouver l'endroit idéal pour nous sécuriser. Je me cale, vérifie mes appuis et me tiens à la sangle. Je prends le marteau et tapote la roche avec le côté pointu. J'écoute les sons qui me reviennent et teste la résistance de la matière sous les coups. Je fais partir quelques morceaux de cailloux instables et trouve enfin un son plus dur, plus ferme et plus sourd. Je veux être sûr de mon choix : je change le côté du marteau et frappe plus fort. Je sens alors une odeur de silex et un vrai rebond sous mes coups.

Je lâche le marteau, retenu à mon baudrier par une corde, pour me saisir d'une sorte de grosse perceuse sur batterie. Ce perforateur de qualité professionnelle, équipé d'une mèche de douze, me permet de percer un trou sans trop d'efforts. J'y insère un cône métallique, appelé spit, à l'aide du marteau. J'utilise ensuite la clé appropriée pour l'expanser. Il gagne alors en volume dans la roche, constituant un arrimage solide.

En fonction des dimensions du cône, on peut obtenir une résistance jusqu'à plusieurs tonnes à l'arrachement. Mais au-delà de la taille, c'est bien le lieu choisi qui va être essentiel : la nature de la roche pour le bon ancrage, mais aussi un endroit protégé pour éviter que des chutes de pierres

ne viennent l’endommager et compromettre notre sécurité. Ce spit est notre trait d’union avec la paroi. Si nous répétons régulièrement ce geste lors d’exercices, il est néanmoins rarement mis en place lors des secours. L’utiliser confirme et accentue le caractère engagé de cette intervention, le besoin de se protéger soi-même pour pouvoir secourir une victime dans un milieu vertical et dangereux.

Mon spit est en place sans plus aucun tour de clé possible. Je place un mousqueton dans le trou de la plaquette du spit prévu à cet effet et en teste la solidité grâce à la sangle qui y est reliée. Rien ne bouge. Je raccroche donc ce nouveau point fixe au relais de fortune fait par mes coéquipiers en première instance. Nous soufflons un peu plus tous ensemble. Mais cet unique point, pour un secours aussi engagé, est un peu limite à mon goût.

Je décide de trouver un second emplacement et très vite je reprends les manipulations. Mes deux points d’ancrage fixés, je reconditionne un nouveau relais pour la plus grande satisfaction de mes camarades et surtout une sécurité accrue afin de mener à bien notre mission.

La course contre la montre ne fait que commencer. Je n’ai toujours pas franchi le moindre mètre vers notre victime et, malgré les appels incessants de Gabriel, nous n’avons toujours aucun retour de sa part.

Je dois maintenant effectuer une traversée horizontale d’environ quarante mètres vers la gauche en direction du parapentiste. Je vais devoir jalonner mon parcours d’autres points pour garantir la sécurité de tous. Je me déplace d’un mètre sur la gauche, toujours protégé par le relais que je viens de mettre en place, et j’installe vraiment mon premier point. En fait, le but de celui-ci est de servir de fusible si je chute. Il absorbera toute la force du choc si je tombe, et protégera mes deux camarades et leur relais.

Je recommence alors les mêmes manœuvres : je vérifie l’endroit, je tapote, je nettoie, j’aplanis quelquefois à l’aide du marteau pour que mon goujon soit le mieux placé et le plus solide possible.

Le premier point d’équipement placé, je prends une dégaine d’escalade que j’installe dans la plaquette du spit, je me saisis de la corde qui me relie à Gabriel et la clipse dans le mousqueton. Je me défais du relais et me retrouve attaché à mon collègue par mon premier spit seulement. Commence alors ma longue traversée.

Cette pratique n’est pas une science exacte et je ne vais pouvoir renforcer mon parcours qu’au gré du rocher ou des éléments que la nature

va me proposer. Ces points sont nécessaires, mais ne seront pas équidistants.

J’avance d’environ deux mètres à tâtons, mes mains cherchant les meilleures prises possibles sur cette paroi pour pallier les éventuelles déficiences de mes pieds. Je sens que ceux-ci progressent sur des pierres instables. Chaque pas nécessite une concentration extrême. Chaque fois que je m’appuie, j’anticipe le fait que mon pied puisse se dérober. Je fais appel à tout mon corps, je gaine partout et je verrouille mes appuis pour éviter d’être surpris. Je me dis que j’ai bien fait de travailler les abdominaux ces dernières années, car aujourd’hui ils sont mis à rude épreuve. Mes doigts agrippent si fort les petites prises qu’ils en deviennent blancs.

Je trouve enfin l’endroit où je vais insérer un deuxième point. C’est important d’en mettre régulièrement pour limiter ma longueur de chute éventuelle. Ce spit est difficile à installer, car je ne peux me tenir au point précédent. Je joue les équilibristes, deux doigts coincés dans une petite fissure, les pieds sur des cailloux mouvants. C’est dans cette position inconfortable que je m’empare de mon perforateur pour entamer la phase de perçage. Même si celui-ci est de qualité professionnelle, il ne nous dispense pas de forcer et de mettre du poids dessus pour que le trou se fasse.

C’est une phase délicate, car le fait de devoir mettre du poids sur cette poignée me demande de déplacer mon centre de gravité et d’adapter mes appuis au sol. Ma sécurité d’il y a une minute est à revoir à chaque instant. Je sens les cailloux rouler sous mes pieds, je cherche à les ancrer de nouveau, je dois ralentir le perçage. J’anticipe et je révise continuellement mes mouvements. Je dois jouer finement sur mon équilibre pour ne pas être rejeté par cette falaise et tomber. Je recommence, souffle sur la poussière, ressors un peu la mèche, remets de la puissance pour le perçage jusqu’au repère. Ça y est, j’ai enfin percé le deuxième trou !

J’accompagne le perforateur, qui pèse six kilos avec la batterie, sur ma cuisse jusqu’à la mise en tension avec sa corde. Je cherche à ne pas être déséquilibré par tout mouvement brusque pouvant entraîner une perte d’équilibre et une chute probablement fatale. Chaque étape, chaque changement d’outil réclame une concentration extrême et un effort énorme. Ce deuxième point ancré, je vais pouvoir y fixer une dégaine dans laquelle ma corde va être insérée.

Cette corde, déjà installée, favorise ma propre sécurité et me fait gagner un temps précieux pour la suite. Elle est mon lien funambule avec la vie, renforcée par les traits d'union que sont les spits que je fixe et assurée par Gabriel de l'autre côté.

La traversée se poursuit difficilement et lentement sur encore quelques mètres. Le rocher est toujours aussi mauvais et demande beaucoup de nettoyage. La vire est un jeu de cartes qui ne demande qu'à s'effondrer si je ne respecte pas le principe de l'équilibration des forces. Sur cette distance, cinq spits sont nécessaires à ma progression et à ma sécurité. Toujours avec le même rituel : je repère, je nettoie, je frappe, je perce, je re-frappe, j'expanse. Je clipse ensuite ma dégaine, me rééquilibre, glisse ma corde à l'intérieur et avance.

Soudain, la falaise change : à la place de cailloux instables, je me retrouve sur un gros bloc d'environ huit mètres de long.

Je teste ce bloc, vérifie sa solidité et sa stabilité avant d'entamer un passage sur son flanc. Il ne bouge pas, aucun bruit suspect ne se fait entendre. Je décide donc, pour gagner du temps, d'avancer d'au moins six mètres et de mettre un point de sécurisation seulement à ce niveau-là.

J'avance, je me déplace plus vite et de manière plus sûre, et commence à apercevoir le corps inerte de la victime. J'installe mon point, me sécurise et saisis la radio.

— Antonin pour Éric, je viens d'effectuer plus de la moitié de la traversée. Ça a l'air meilleur de ce côté-là. J'aperçois la victime. J'ai déjà crié vers elle, mais toujours pas de réponse. Je continue la traversée. Je fais un bilan plus loin ou te préviens si l'accès devient plus difficile.

— OK, bien pris pour Antonin.

J'ai bientôt achevé le contournement du bloc lorsqu'un grondement se fait entendre. Le bruit semble se rapprocher. J'entends Gabriel me hurler :

— Attention, pierres ! Pierres !

Je lève la tête. Je vois des pierres tomber et rebondir sur la falaise, prêtes à me frapper. Je me jette sous le point que je viens d'installer et me saisis de la corde qui me relie à Gabriel. Je sens cette dernière se tendre, je sais qu'il est en train de me sécuriser au maximum au cas où une pierre me heurterait. Pour éviter que je ne bascule dans le vide en cas de choc, il est préférable de ravaler la corde au plus serré pour ne pas laisser mon corps prendre de la vitesse en cas de chute.

Je me contracte, me fais tout petit, et, par réflexe, ferme les yeux. Mon cœur bat la chamade. J'entends alors siffler des pierres à côté de ma tête. Une odeur de silex envahit mes narines. Le frottement a eu lieu juste à côté de ma tête. L'impact est visible sur le rocher. Mes mains serrent si fort la corde que je sens la fibre s'incruster dans ma peau.

Heureusement, le bruit s'éloigne jusqu'à disparaître. Je n'ai rien. Je relâche alors la pression sur la corde et relève doucement la tête. Je reprends doucement mes esprits, respire profondément et tourne timidement les yeux vers le haut de cette falaise. La voie est libre, plus rien ne me tombe dessus. Je peux reprendre ma progression pour atteindre mon objectif.

Je jette un coup d'œil vers mes deux camarades, eux aussi se redressent lentement. Ils m'avoueront plus tard avoir eu le souffle coupé. Plus de peur que de mal pour cette fois-ci.

— Gabriel, redonne-moi du mou, je repars.

— OK, fais gaffe ! Je garde les yeux vers le haut et t'avertis si ça parpine de nouveau.

Je repars, franchis les derniers mètres sur ce rocher et installe un nouveau spit. Je scrute alors la suite de la banquette pour agir au mieux. Pendant ce temps d'analyse, je crie et essaie de me faire entendre de la victime.

Étendu à une dizaine de mètres de moi, le parapentiste ne montre aucun signe de vie, il ne répond toujours pas à mes appels. Je me dis qu'il est peut-être juste inconscient, que chaque seconde compte et que je dois agir au plus vite. J'espère qu'il n'est pas mort, qu'il nous attend et qu'on pourra l'aider à rester avec nous.

De ce côté-ci de la falaise, sur cette banquette, le caillou semble plus stable et les rochers plus gros. Je monte dessus, teste et effectue une traversée d'environ trois mètres. J'installe alors un nouveau point de sécurisation. Je reste concentré, mon regard scanne l'environnement, il va du haut de la falaise à la victime en passant par les cailloux sur lesquels je pose les pieds.

La fin du parcours est plus simple sous mes pieds, mais je suis plus exposé aux chutes de pierres. J'en essuie deux nouveaux épisodes avant d'atteindre la victime. À chaque salve, toujours les mêmes gestes pour une protection optimale, mais surtout toujours la même peur. À chaque

accalmie, je dois reprendre ma course. Je dois faire abstraction de mes craintes face à cet environnement hostile, et surtout très friable.

J'arrive enfin à trois mètres de la victime. Je m'aperçois que le parapente est coincé entre un rocher et un arbuste aussi ridicule que celui qui nous aide pour notre relais de départ. Le pilote avait raison et avait bien analysé le site : le moindre souffle de la part de l'hélicoptère pouvait le décrocher. Je continue à crier pour tenter d'établir une communication ou simplement susciter une réaction.

La victime se trouve à cinq mètres en contrebas de la falaise que je traverse en sécurisant mon cheminement. Ses pieds pendent dans le vide surplombant les cent mètres qui nous séparent du bas. Il s'agit d'un homme de forte corpulence présentant un gros traumatisme au visage. Son casque est bien enfoncé sur sa partie sommitale, en haut de son crâne, du sang s'en échappe et s'écoule sur les rochers.

Rien n'est encore joué, je garde espoir. Je reste focalisé sur mon idée d'inconscience, mais je dois me rapprocher de lui pour vérifier son état et donner un bilan complet.

— Antonin, Gabriel, pour Éric.

— Oui, sur écoute.

— Je suis au-dessus de la victime, je vais être obligé de confectionner un nouveau relais pour aller vers lui. Quand le relais sera en place, je me vacherai dessus et serai donc autonome pour descendre avec ma corde. Je pourrai faire un bilan. J'ai besoin de vous. Il faut amener la perche pour évacuation avec le sac pour le conditionnement.

— OK, bien reçu, on apportera tout. On sécurisera la traversée en fractionnant éventuellement les points de progression.

— OK, j'avance, je fais le relais et je vous donne le top.

J'ai repéré au-dessus de la victime, à côté de sa voile, un bombé de la roche. Il va me permettre de positionner plusieurs points. Ainsi le relais sera protégé et nous permettra de travailler dans l'axe, à l'abri des chutes de pierres, dans une relative sécurité.

La roche est moins friable, je suis donc plus stable sur mes pieds. Mes appuis plus sûrs m'aident à accélérer la cadence pour positionner mes points. À l'aide du marteau, je matérialise les endroits évidents. J'effectue mon nettoyage, je perce, j'expanse. Les trois points sont reliés entre eux, je

vais pouvoir travailler en autonomie et en sécurité. Si un point venait à être arraché, les deux autres, étant indépendants, ne subiraient pas le choc dû à la rupture. Je saisis la corde de progression, l'installe au relais, la sécurise et la fixe de manière définitive.

Je prends ma radio et l'annonce à mes camarades. C'est le top départ attendu. De mon sac, je sors mon bout de corde que j'installe dans le mousqueton central de mon relais. J'en profite pour saisir quelques suspentes du parapente. Je les entoure d'une sangle que je fixe sur le mousqueton, cela évitera que la victime et sa voile ne glissent. J'entame alors ma descente vers la victime en m'assurant seul.

Je jette un coup d'œil sur la droite et distingue au loin mes camarades. Ils sont en train de fixer la corde et de préparer le matériel. Je pense que très rapidement ils pourront traverser pour me rejoindre. Toute l'action déroule et les opérations s'enchaînent.

À ce moment-là, une chute de pierres retentit et fonce droit sur le relais que je viens d'installer. Je me redresse, me jette sur ce dernier et me cache sous le bombé pour me protéger au mieux. Cette salve est beaucoup plus grosse que les autres et l'axe dans lequel nous nous trouvons beaucoup plus dangereux.

Ça siffle dans tous les sens, j'ai l'impression d'entendre les balles d'un ennemi invisible qui tente de ralentir ma progression. Toujours cette odeur de silex, si caractéristique des rochers qui se frottent entre eux et produisent des étincelles. La peur ne me quitte plus depuis les dernières chutes mais elle ne me bloque pas, elle me transcende même pour la réussite de l'intervention.

Je balaie du regard la falaise, j'écoute et me redresse. La victime n'a pas bougé, mais les pierres ont recouvert une partie de la voile et sa jambe droite. Je me remets alors en position et j'entame ma descente rapidement, les yeux scrutant le haut de manière à anticiper au mieux ces éboulements.

Je me trouve enfin à côté de la victime, son visage est très lourdement tuméfié, même déformé. Je m'arrête, lui prends la main et lui parle. J'entame le processus de secourisme pour qualifier son état. Rien, aucune réaction de sa part. Je vérifie sa ventilation et sa circulation par conscience professionnelle.

Mais le bilan est sans appel, au vu des éléments en ma possession et du visuel de son casque : la victime est décédée. Les fragments de boîte

crânienne jonchant le sol trahissent son état. Je saisis alors la radio, appuie sur le bouton et lâche :

— Delta Charlie Delta.

Ces trois lettres donnent le bilan en direct de la victime à toutes les personnes présentes sur le canal radio ouvert.

D'une phase de secours à la personne nous passons à celle de la constatation du décès. Les lieux, difficiles d'accès et très dangereux, ne permettent pas au médecin de venir pour valider mon bilan. Le protocole devra, aujourd'hui, se satisfaire de nos expériences.

Ce secours est particulièrement technique et engagé, le danger est omniprésent. Toutes les conversations sont entendues au poste de commandement en direct. La tension est palpable.

À la radio, aucune communication ne s'entend, on nous laisse la fréquence libre dans ce moment si complexe. Tout le monde est bien au courant que la situation est périlleuse et qu'il faut évacuer au plus vite pour préserver la vie des trois secouristes sur place.

Je reprends la radio :

— Antonin, Gabriel, pour Éric. Je vais installer une corde sur la sellette afin qu'on puisse le tracter vers le relais. Nous serons à peu près protégés lors de son conditionnement. Je pense qu'une seule personne est nécessaire, nous n'avons pas besoin de nous exposer tous les trois, le parapente est vraiment dans l'axe des chutes de pierres. Le troisième devrait rester au relais initial. On évacue la victime et on voit ensuite comment on démonte la zone.

— Oui, Éric, c'est Antonin. Gabriel est déjà parti, il a pris la perche, il sera sur toi rapidement. Je reste là et attends tes consignes.

— OK, c'est bien pris. Continue à surveiller le haut, ça parpine très fort, je peux ainsi me concentrer sur l'évacuation.

— OK, bien pris pour Antonin.

— Éric de Gabriel, je suis au gros caillou, j'arrive avec tout le matos.

Je clipse alors les points centraux de la sellette de notre victime, remonte vers mon relais et sécurise le tout à ce dernier. Je raccourcis les encordements et commence à tracter sur cette corde afin que la victime ne soit plus en tension que sur celle-ci et non plus par le parapente. Gabriel arrive à mon niveau. D'un regard, il comprend qu'il doit préparer la perche

au plus vite, pendant que je range cette voile qui pourrait se regonfler à chaque instant et devenir une menace pour notre sécurité.

Chacun travaille de son côté en parfaite autonomie sur ce relais positionné trois minutes auparavant. Nous continuons à entendre autour de nous les sifflements des cailloux qui nous frôlent dans leur chute. Je n'aime pas du tout l'attraction terrestre…

Mais nous restons focalisés sur notre objectif. Désormais, nous ne pouvons malheureusement plus rien faire pour la victime, alors nous nous concentrons sur son évacuation et notre sécurité. L'impact de la collision avec la falaise lui a été fatal.

Je finis de ranger la voile dans mon sac avec tout le matériel que j'ai pu employer pour commencer à nettoyer la zone. Dans le même temps, Gabriel finit de préparer la perche et nous sommes bientôt prêts à conditionner le corps de la victime.

Nous effectuons un mouflage[8] sur la corde qui le retient au relais afin de le remonter au plus près de nous pour faciliter sa mise en place dans la perche. Nous manipulons les cordes et parvenons à le positionner juste à côté de la perche. Cette dernière est bien attachée au relais et sécurisée afin d'éviter qu'elle ne finisse sa course une centaine de mètres plus bas.

Nous soulevons le corps et le plaçons dans la perche. Nous fermons tous les crochets et toutes les sangles, et nous nous mettons en configuration de treuillage. Le but est bien évidemment d'évacuer le corps le plus vite possible et de dégager la zone, car nous entendons encore le bruit des pierres dévalant la falaise. Cette longue exposition au danger commence à être difficile à gérer, nos nerfs sont à fleur de peau. L'ambiance est pesante et usante, il est vraiment temps que nous quittions cet endroit.

Nous prenons contact avec Dragon pour la stratégie d'évacuation.

— Dragon pour équipe Saint-Hilaire.

— Oui, sur écoute.

— Oui, tu as entendu ? Personne Delta Charlie Delta, conditionnée et prête à être évacuée. Je te propose la perche avec un secouriste pour la guider, et une deuxième rotation pour récupérer les deux derniers secouristes avec tout le matériel. OK pour toi ?

— Éric de Dragon, c'est OK pour moi. J'irai déposer la première rotation directement à la base et je remettrai du kéro. Cela vous laissera un

peu de temps pour vous préparer au treuillage et faire le nettoyage de la zone.

— OK, c'est bien pris. Gabriel avec la perche, et Antonin et moi en deuxième rotation.

— OK pour Dragon, dans deux minutes sur zone.

— Éric pour Antonin, j'ai bien pris, pour nous. Tu veux que je vienne à toi ou tu me rejoins ?

— Antonin, je vais attendre que l'hélico treuille et je te dirai ce qui est le mieux en fonction des conditions, sachant qu'ici ça parpine énormément.

— OK, je nettoie ma zone et tiens-moi au courant pour la suite.

Deux minutes après les échanges à la radio, Dragon se présente au-dessus de nos têtes. Il se tient très haut et pour l'instant ne se rapproche pas de la falaise. Gabriel est accroché à la perche, prêt à être treuillé et extrait de cette paroi. Je le jalouserais presque de partir tout de suite.

La porte latérale de l'hélicoptère s'ouvre, le mécanicien apparaît les deux pieds sur le patin et inspecte alors le sommet de cette paroi au-dessus de nous.

— Éric pour Dragon. Écoute, il reste pas mal de pierres, on va faire un treuillage le plus long possible, à quatre-vingts mètres je serai donc en visu des cailloux et je vais éviter de créer du vent dans cette direction.

— C'est OK pour moi. Gabriel est prêt et on a positionné la dérive pour éviter la rotation avec la victime.

Le bras du treuil se décale alors vers l'extérieur de la machine et le crochet commence à descendre vers nous. La phase critique du secours est en train de se jouer. L'hélicoptère, pour tenir le stationnaire, est obligé d'avoir une bonne portance, c'est-à-dire de se positionner sur un coussin d'air qu'il crée lui-même, le souffle sous lui est alors puissant.

Aujourd'hui, le danger principal est que ce souffle fasse partir encore plus de cailloux que ce que nous avons subi jusque-là. Le fait de se positionner très haut réduit le vent juste au-dessus de nous et devrait éviter un sur-accident dû aux pierres. Il est quasiment à la hauteur du sommet de la falaise. Même si toutes les précautions sont prises, nous restons à la merci de la nature et les turbulences de l'hélicoptère peuvent rompre cet équilibre à n'importe quel moment.

Le crochet descend toujours, se rapprochant de nous. Même à quatre-vingts mètres, le mécanicien arrive à diriger la machine avec ses conseils affûtés pour que je le réceptionne dans la main qui est tendue vers lui. C'est une réelle prouesse. Je descends lentement le crochet vers le point central de la perche et le clipse. En même temps, je me saisis de la corde qui sécurisait la perche et prends ma radio :

— Dragon pour Éric, perche attachée, je sécurise le départ avec un fusible.

Ce fusible est une corde sécurisant le départ de la perche. Il sert à contrôler l'axe et le balancier possible, dû à la longueur du câble et à la position légèrement désaxée de Dragon au-dessus de nous. Il faut que mon fusible soit débrayable et pas trop long, bien pensé pour être dans le bon timing pour l'évacuation ou en cas de problème de la machine afin qu'elle ne reste pas attachée à la paroi et s'écrase plus bas.

Gabriel se trouve alors à deux mètres au-dessus du sol, il fait toutes les vérifications, ouvre la dérive et me fait signe que tout est OK pour lui.

— Dragon pour Éric. C'est OK pour toi ? Je relâche le fusible.

— OK Éric, je commence à partir.

L'hélicoptère prend une légère vitesse et se dirige alors vers l'aéroport. Au bout du câble, la perche et Gabriel suivent le mouvement quatre-vingts mètres en dessous de la machine. Ils resteront quasiment dehors pendant tout le trajet et Gabriel, grâce à l'utilisation de la dérive, n'aura pas été éprouvé par des tournoiements intempestifs. Enfin il peut souffler, il a été extrait de cette paroi dangereuse.

Quand Dragon s'est éloigné, une chute de pierres s'est abattue dans cette face. La machine est bien libérée, mais nous, nous ne sommes pas encore sortis de cette paroi.

À ce moment-là, la radio crépite :

— Ça va, Éric ? Tu n'as rien ?

— Antonin, c'est OK, mais j'ai pas envie de rester là et de t'amener ici pour la récup. Je te rejoins.

— OK, tu me dis quand tu commences à traverser, comme ça je te sécurise. C'est OK pour toi ?

— OK pour moi, je fais le tri du matos et je me barre au plus vite.

J’ouvre mon sac, range tout le matériel qui était sorti, entasse les cordes du relais et les spits qui traînent. J’y ajoute en vrac la corde statique qui me servait pour créer mon relais. Mon sac ce jour-là n’est pas le mieux rangé du monde, mais l’essentiel est ailleurs. Je dois faire au plus vite, car les sifflements au-dessus de ma tête me perturbent, m’agacent et troublent de plus en plus ma concentration. Je ne dois pas flancher, c’est presque terminé.

Je me rattache alors au bout de la corde avec laquelle j’ai effectué la traversée et annonce à la radio à Antonin que je suis prêt. Ce dernier me dit qu’il est prêt à m’assurer.

Je me retrouve avec un chargement énorme sur le dos : le sac de matériel dans lequel j’ai réussi à tout faire rentrer, posé par-dessus le deuxième sac contenant mon matériel de secours. J’ai l’impression d’être un yack transportant les sacs pour aller au camp de base de l’Everest. Je commence à refaire le chemin en sens inverse sur cette banquette instable, mais, me sachant sécurisé par la corde et dans l’axe des pierres qui ne cessent de tomber autour de moi, j’accélère grandement le pas. Antonin est à l’écoute de mon parcours, je sens la corde se tendre dès que j’avance.

Antonin fait son boulot à merveille et n’a qu’une envie, c’est que je le rejoigne très vite pour qu’on puisse appeler Dragon et se sauver de cet enfer. J’arrive sur le caillou et cours dessus. Je défais chaque mousqueton, le remets sur mon pontet et continue rapidement à me rapprocher du relais.

Enfin c’est la libération, j’y suis. Nous nous regardons et soufflons très fort. Il me glisse :

— Ça fait un moment que j’ai pas fait un secours aussi tendu que celui-là.

Il prend alors le combiné de sa radio et annonce à Dragon que nous sommes prêts pour la récupération.

À sa voix, Dragon ne perd pas de temps et nous répond qu’il sera sur place dans cinq minutes. Nous faisons rapidement le point du matériel. Rien ne manque, nous n’avons rien oublié. Nous n’allons laisser sur place que quelques spits et quelques petits bouts de corde qui servaient à notre sécurité.

Après un ultime appel de Dragon demandant aux parapentistes de libérer la zone, nous avons le bonheur de l’entendre arriver et de le voir se positionner au-dessus de nos têtes.

Le crochet descend et nous nous en saisissons très rapidement. Nous nous attachons alors à cette élingue pour être évacués tous les deux en même temps. Tout s'enchaîne rapidement et nos pieds décollent enfin de cette paroi. Nous sommes sains et saufs, suspendus dans les airs, heureux et surtout soulagés. Nous relâchons peu à peu la pression de ces trois heures passées sous les pierres et commençons à rire aux éclats. Les émotions se bousculent, cela fait du bien d'évacuer.

Nous ne minimisons pas le décès tragique du parapentiste, mais nous devons puiser en nous les ressources positives pour pouvoir repartir immédiatement vers de nouveaux secours.

---

1. Fédération française de vol libre.

2. Personnel prêt à intervenir après le départ du premier à marcher ou en complément de celui-ci.

3. Appelé aussi « piton à expansion » ou « goujon », c'est un système d'ancrage permanent constitué d'une tige expansive, sur laquelle est généralement vissée une plaquette.

4. En alpinisme ou en escalade, se dit d'une paroi de roche friable d'où s'échappent facilement des pierres.

5. Appelée aussi « vire », c'est une zone un peu plus plate ou de pente faible au milieu des falaises verticales.

6. Appelée aussi « banquette », c'est une zone un peu plus plate ou de pente faible au milieu des falaises verticales.

7. Dispositif composé de deux mousquetons reliés par une sangle. La corde de progression passe à l'intérieur de l'un d'eux et l'autre est relié à la paroi par tous éléments permettant de s'y fixer solidement (friends, coinceurs, spits, broches)

8. (ou Mariner) : technique permettant la démultiplication des forces à l'aide de cordes, mousquetons et poulies.

© Éric Mesnier

– 10 –

Combe des Loups

2014. Je suis depuis plus d'un an affecté au PGHM d'Annecy. Sur ce secteur, l'activité est un peu plus intense pour les secouristes que sur Grenoble. En effet, nous sommes moins nombreux à l'unité et nous travaillons en mixité et non en alternance une semaine sur deux. Tous les jours, un gendarme du PGHM et un pompier du GMSP 74[1] sont de permanence à la base. Une équipe de seconds à marcher est composée à l'identique et activable en quinze à vingt minutes. Sont également présents avec nous, et en fonction des saisons, un médecin, un infirmier et un secouriste du GMSP 73. Ce dernier officiera sur la partie de son département accessible beaucoup plus rapidement par Dragon 74 que par Choucas 73.

Ce jour-là, je suis de permanence en tant que second à marcher. C'est mon ami Jean-Pierre qui est premier à la base de Meythet en compagnie des pompiers.

À 11 heures, alors que je suis en audition pour une procédure en cours, le téléphone sonne. C'est le planton du PGHM :

— Éric, il y a une très grosse avalanche qui vient de partir dans la Combe des Loups. C'est très gros. Il y a pas mal de monde dessous. Peut-être une dizaine. On récupère les infos. Jean-Pierre part tout de suite avec la première équipe. On te demande de te rendre à la DZ afin d'être projeté dans un deuxième temps.

— OK, je pars. J'y suis dans dix minutes.

— Avec les renseignements qu'on aura de Jean-Pierre sur le terrain, on pourra organiser la suite. Mais déjà on met en pré-alerte toutes les équipes

disponibles, y compris les sociétés civiles de secours.

— Dès que tu en sais plus sur le nombre et la situation, tu me fais signe.

Je monte dans la voiture et fonce tambour battant à la DZ. Je mets la sirène et le deux tons. Sept minutes plus tard, je suis à la base. L'hélicoptère est déjà parti pour sa première rotation.

Je me prépare alors et branche ma radio pour être à l'écoute. Je retrouve à la base le second pompier et celui du 73 : ce dernier est maître-chien, c'est parfait pour la situation. Nous posons notre matériel sur le tarmac en attendant d'avoir des nouvelles sur du matériel spécifique à y ajouter. Pour ma part, j'ai pris mes skis de randonnée, ce sera plus simple pour me déplacer sur les lieux de l'accident, car le secteur est grand.

Nous sommes au mois d'avril, saison propice à des avalanches de fonte avec blocs et neige lourde. Cette alerte vient me rappeler celle de 2006. Le couloir se compose de quatre parties. Depuis le parking, il remonte sur de larges pentes herbeuses pour arriver à un rétrécissement au milieu d'arbustes. Une fois ce goulet passé, il repart légèrement sur la droite dans des pentes plus raides jusqu'au pied d'une barre rocheuse. Le dernier tronçon jusqu'au col, sur la gauche, est le couloir proprement dit, encore plus raide. Le tout se trouve être sur environ neuf cents mètres de dénivelé.

11h30. L'hélicoptère nous passe un premier bilan de la situation. Les secouristes sur place ont rapidement recoupé les renseignements pris auprès des skieurs présents sur la coulée. Beaucoup de randonneurs à skis empruntaient l'itinéraire ce matin-là et ceux qui sont indemnes ont entamé les recherches. Douze personnes auraient été embarquées avec la coulée. Six en sont déjà sorties, car elles étaient restées en surface ou n'étaient que très légèrement recouvertes. Elles sont saines et sauves, en attente d'un bilan, pour une évacuation vers le parking ou vers l'hôpital le cas échéant.

Il reste probablement six personnes ensevelies, d'après leur comptage. Nous attendons malgré tout de plus amples informations vérifiées et des témoignages, car l'effectif exact des personnes randonnant sur cet itinéraire n'est pas précisément connu. Jean-Pierre recueille l'ensemble des données, se fait aider par les secouristes pour identifier et comptabiliser le nombre de groupes, leur composition et les personnes manquant éventuellement à l'appel. C'est un réel problème sur cet itinéraire très fréquenté.

Jean-Pierre, responsable sur place, s'est positionné avec un secrétariat avancé à la fin de la première partie, juste au début du rétrécissement.

D’après lui, au moment de l’avalanche, une trentaine de personnes étaient présentes. Certaines aident aux recherches, mais sont secondées par d’autres skieurs de randonnée, spectateurs de l’événement depuis le parking, qui les ont rejoints spontanément pour donner un coup de main. La collecte de tous ces éléments est précieuse et nécessaire pour la suite.

Il propose rapidement d’établir un poste de commandement au parking. L’idée est de faire monter des personnels de la brigade qui pourront ainsi vérifier toutes les voitures présentes. Les identités des propriétaires pourront être recoupées avec celles glanées par Jean-Pierre sur l’avalanche. Cela facilitera grandement le travail lancé. Nous pourrons alors connaître le nombre précis de randonneurs et la nature de leurs équipements, notamment les DVA. De plus, ce PC parking pourra tenir à jour le nombre et les noms des personnes qui viennent en renfort sur la coulée.

Ce schéma est immédiatement validé. Ce que nous redoutons dans ce genre de situation c’est d’oublier quelqu’un, comme par exemple le randonneur parti en solo. Chaque détail est important, nous faisons appel aux qualités d’observation de chaque participant. Les témoignages de chacun sont écoutés, notés, épluchés et recoupés entre eux pour une meilleure analyse et intervention future.

Dragon 74 nous a récupérés à la DZ et c’est pendant le vol vers les lieux de l’accident que nous prenons connaissance de toutes les informations recueillies. C’est déjà l’effervescence sur site et sa facilité d’accès nous fait craindre un nombre très important de personnes sur place qu’il faudra contrôler.

À notre arrivée sur le parking, nous découvrons l’ampleur de l’avalanche. Elle s’est déclenchée au sommet de la troisième partie du couloir, au moment de la bifurcation sur la gauche. Toute cette zone est désormais lisse. La plaque qui s’est décrochée a glissé tout entière vers les arbustes et s’est amalgamée violemment au niveau du rétrécissement, où de nombreux blocs sont encore présents. Cette neige a ensuite repris de la vitesse à la sortie du goulet, pour s’écouler sur les larges pentes de la première partie du parcours en formant un immense cône. La coulée est estimée à huit cents mètres de long.

Depuis l’hélicoptère, j’ai une vision globale de l’événement. Je repère également que les zones de recherche sont concentrées sur la partie basse de l’avalanche. Cinq groupes distincts se sont formés, certains sondent,

d’autres pellettent et l’un d’eux s’occupe d’une victime tirée d’affaire. Le spectacle est impressionnant et me laisse sans voix.

— Dragon pour Jean-Pierre.

— Sur écoute.

— Dépose le chien et le second secouriste vers moi. J’ai besoin de la recherche cyno sur la partie basse de la coulée. J’aimerais qu’Éric soit déposé tout en haut et puisse faire une recherche complète DVA et RECCO depuis le haut jusqu’à nous.

— Bien pris pour Dragon. Je te vois, je m’approche.

— Pour info, une personne extraite pendant le vol de Dragon pour la récupération des seconds. Les six restantes sont a priori localisées par la recherche DVA. Mais encore aucune certitude sur le nombre exact.

11h45. Dragon se présente à la limite de la coulée où se trouve Jean-Pierre. Les deux secouristes et le chien descendent rapidement. L’animal est tout excité, il reconnaît la situation et montre de l’impatience à commencer sa quête. Jean-Pierre a un genou au sol, il maintient les sacs déposés pour éviter qu’ils ne s’envolent. Il a, entre autres, le sac avalanche contenant une multitude de fanions pour baliser la zone. Il possède aussi une autre radio avec des batteries supplémentaires pour utiliser un autre canal entre les secouristes sur place et le canal avec les hélicoptères et la base. Derrière son masque de ski, je vois le clin d’œil qu’il m’adresse et ensuite les gestes qu’il fait à mon attention. Un pouce en l’air et ensuite un doigt vers la radio, je viens de saisir son message, et bien évidemment je lui ferai un compte rendu précis sur le haut de la coulée pour organiser et déployer d’autres recherches éventuelles.

Dans ces moments lourds et complexes, certaines personnes imposent leur charisme et leur force par le calme et la sérénité qu’ils dégagent. Jean-Pierre en fait partie. À cet instant précis, chaque protagoniste, secouriste, témoin ou victime, ressent son assise, sa tranquillité et son apparente maîtrise de la situation. Nous savons qu’il gère et que nous pouvons tous compter sur lui. De mon côté, je vais bientôt me retrouver seul à travailler sur le sommet de l’avalanche, mais je sais que je serai observé par mes collègues tout au long de ma descente pour ma sécurité. Je prépare mes affaires de manière calme et décidée. Je sais que je vais être projeté dans une zone périlleuse, que chacun de mes pas devra être assuré, que mon cœur va s’emballer un peu, mais je reste concentré. Le but de mes

investigations depuis le sommet est de vérifier qu'il n'y a personne en haut. À l'issue de ma descente, nous serons capables de fermer ou non une zone de recherche. L'avalanche étant d'une grande ampleur, nous devons éliminer des secteurs pour pouvoir nous focaliser sur des périmètres plus restreints. En réduisant les secteurs, nous optimisons le travail et l'efficacité des équipes pour donner le plus de chances possibles de survie aux victimes.

Dragon redécolle. Le mécanicien me passe la longe et je me sécurise. Je cale mes affaires contre moi et j'en profite pour me mettre sur le pas de la porte restée ouverte, les pieds sur le patin. Le temps de remonter la pente, nous scrutons l'environnement, à la recherche d'indices. Chaque seconde est optimisée et peut servir à la découverte d'un gant, d'un ski, d'un sac, d'une couleur ou du moindre élément qui nous guiderait. Le pilote me fait faire un tour complet de la Combe des Loups pour matérialiser la zone. Je peux ainsi mieux m'en imprégner, mieux la ressentir et malheureusement mieux encore constater l'ampleur et le volume de l'avalanche. J'en profite aussi pour repérer l'axe où je vais devoir descendre dans quelques instants.

12 heures. Dragon 74 s'approche de la corniche située juste au-dessus de la zone de départ de la plaque de neige, remonte encore un peu et se met à sa hauteur. Nous observons distinctement qu'au sommet de cette barre rocheuse, c'est la partie droite de cette avancée de neige proéminente qui s'est détachée. La gauche, elle, en face de nous, reste suspendue dans le vide, menaçant de s'écrouler à tout moment.

— Jean-Pierre de Dragon. Pour information, nous sommes en face de la corniche qui a cédé lors de l'avalanche. Il y a encore une énorme partie qui menace de tomber.

— Pour Jean-Pierre, c'est bien pris. Choucas 74 est arrivé sur zone, avec des personnels de Chamonix en renfort. Je laisse un guetteur en place, du coup. Éric, fais bien gaffe dans la descente, prends ton temps et viens nous rejoindre quand t'as fini ta vérification.

Le stress commence à monter lentement. Je vais être posé juste à côté d'un gros cratère, en dessous de cette corniche qui a sévi quelques minutes auparavant, mais au-dessus du départ de l'avalanche. Le pilote me pose la question fatidique, à savoir si je suis prêt. Bien sûr que je le suis, que j'ai envie et que j'ai besoin d'y aller, je veux faire mon job même si j'ai un peu plus d'appréhension que d'habitude. La menace de cette corniche et d'une

possible seconde avalanche va peser sur moi pendant toute ma reconnaissance. Je ne peux l'occulter, je dois moi aussi la surveiller, l'écouter et ressentir les moindres vibrations. Je vais me retrouver dans un lieu qui vient d'être le théâtre d'un terrible accident. Il reste encore des inconnues dans ce secours et une course contre la montre est engagée pour sauver les victimes encore ensevelies. Pas de temps pour les états d'âme. Je transforme ma peur en stress positif pour me galvaniser tout en agissant avec une extrême prudence afin de ne pas commettre d'erreurs qui pourraient m'être fatales comme elles pourraient l'être pour les personnes situées dans l'axe en dessous de moi. Lors de ma descente, il faudra que je sois prudent pour ne pas déclencher la chute d'un gros bloc ou une autre avalanche.

L'hélicoptère se présente pour la dépose. Le patin gauche entre délicatement en contact avec la pente de neige. Je me lève, me détache et descend de la machine, mon sac à la main. J'ancre mes pieds dans la neige, je dois être solide sur mes appuis avant de me retourner vers le mécanicien qui me passe les skis. Celui-ci me fait signe, je lui valide que je suis prêt à contrecarrer le souffle de l'hélicoptère à son décollage.

Dragon 74 repart et l'équipage entre en contact avec Jean-Pierre. Il l'informe de ma dépose et du besoin de réapprovisionner en kérosène. Il peut, dans sa rotation, emmener à l'hôpital une première victime déjà conditionnée pour des examens et un bilan médical approfondi.

Ça y est, je suis seul. Je dame une toute petite plateforme pour pouvoir chausser mes skis. À chaque fois que je tape des pieds dans la neige, j'entends cette croûte de surface qui sonne creux. Je ne peux m'empêcher de penser à l'avalanche qui vient de partir. Du coup, je tape un peu moins fort que je l'aurais voulu et prends plus de temps que prévu. Vigilance et protection sont les mots qui me guident, tout en gardant en tête ma mission de reconnaissance et le timing pour la suite. Je fixe le premier ski et serre les fixations de randonnée et mes chaussures. Le second ski est plus rapide à insérer. Je jette un rapide coup d'œil vers la corniche et me décale en marche arrière le plus loin possible pour être hors de portée de sa chute éventuelle.

Je sors de mon sac un gros boîtier jaune qui fait office de DVA et RECCO, permettant ainsi une exploration associée sur zone de deux systèmes. Je bascule alors l'appareil en mode recherche, mais aucun son ne

me parvient. C’est plutôt une bonne nouvelle pour le moment. J’entame alors précautionneusement ma descente. J’effectue lentement de grandes traversées pour balayer l’ensemble de la zone et ne pas laisser d’endroits non ratissés. Je descends vers la gauche pour me diriger dans l’axe de coulée. J’arrive au départ de la plaque. Sous mes skis se trouve un décalage de presque un mètre de neige. L’impact de la corniche après sa chute a provoqué une surpression et fait partir la fameuse plaque qui a causé l’avalanche. Je saute alors pour franchir la cassure et me retrouve sur la zone de coulée.

À cet endroit, la surface est lisse. La plaque a glissé sur une couche inférieure de neige plus dure et plus solide. Toute la zone est dépourvue de blocs ou d’amoncellements de neige. C’est gelé et ultra-glissant, mais mon matériel bien affûté et mon niveau technique me permettent de me déplacer en ski sur cette pente à trente degrés d’inclinaison. Nous ne sommes à l’abri d’aucune surprise, mais les caractéristiques de cette zone me font dire que ce n’est pas là qu’une personne devrait être ensevelie. J’effectue néanmoins ma recherche méthodiquement. Je me décale sur l’extrémité gauche de l’avalanche, effectue un virage pour revenir tranquillement sur le côté droit et ainsi de suite. J’ai toujours l’appareil de recherche à la main et je balaie la zone à l’écoute d’un hypothétique son en retour. Aucun signal ne me revient et j’arrive maintenant au goulet d’étranglement.

Le changement de profil et de paysage est radical. Toute la neige glissant de la pente linéaire du dessus est venue se concentrer dans cet étroit couloir. À partir de là, l’ambiance est tout autre.

— Jean-Pierre pour Éric, j’arrive aux arbustes et entame une progression plus dure. RAS pour le signal.

— OK, parfait, on a toujours le visuel sur toi. Sois prudent.

Ce dédale ne facilite pas ma progression. Je ne peux skier comme précédemment, des obstacles obstruant mon chemin. Je pose les mains sur un bloc pour maintenir mon équilibre. Je pose les fesses sur un autre pour me permettre de passer les skis de l’autre côté. Je fais le tour de la zone, j’observe chaque recoin, je remonte sur les côtés, tout cela en continuant à balayer la zone avec mon appareil. Toujours pas d’écho, j’en suis ravi.

Cela veut dire que, pour l’instant, tous ceux qui sont ensevelis sont en bas, conformément aux renseignements en notre possession. Grâce à toutes

les informations collectées et recoupées ensemble, nous réduisons grandement les zones de recherche et restons optimistes.

— Éric pour Jean-Pierre ?

— Sur écoute.

— T'en es où ? Tu ne galères pas trop ?

— Je pense être au milieu du couloir avec les arbustes. Je ratisse loin sur les côtés. RAS. Pas de nouvel indice ni de retour DVA.

— Pour le moment, le nombre de personnes que l'on recherche correspond aux nombres manquants dans les groupes. Mais nous n'écartons pas l'hypothèse d'un individu isolé. La brigade est sur le parking et continue les vérifications des voitures stationnées.

— OK. Dès que j'ai fini, je viens te voir. Je fais au plus vite, mais c'est un vrai labyrinthe.

Ces paroles claires et rassurantes me motivent et me reboostent même pour la suite. Cinquante personnes sont maintenant sur site, chacun a sa tâche et tout se déroule sans accroc. Je sens une force collective émaner du bas de la coulée et, en plein milieu d'un environnement hostile, c'est particulièrement réconfortant et empreint de solidarité, de volonté et de générosité.

Au moins vingt minutes vont m'être nécessaires, malgré mes skis, pour sortir de ce goulet. Le terrain est jonché de blocs plus ou moins énormes, d'arbustes déracinés et de branches qui freinent ma descente. Et heureusement, aucun retour de son dans cet enchevêtrement. J'arrive à la dernière partie, au sommet du cône de déjection. La pression et les forces ont dû être puissantes pour répartir aussi largement la neige dès la sortie du goulet.

J'aperçois au loin le parking et les gyrophares des véhicules de pompiers et de gendarmes arrivés en renfort. Certains secouristes ont déjà entamé leur ascension en ski de randonnée jusqu'à Jean-Pierre et vont rapidement être intégrés au dispositif de recherche. C'est parfait.

Il est bientôt 13 heures. Une avalanche qui se déroule dans un secteur non accessible par une station de ski nécessite forcément l'utilisation de skis de randonnée. De voir, à cette heure-ci, déjà autant de personnes investies dans les recherches est extraordinaire et j'en reste sans voix. La mécanique du secours est bien huilée. Au fur et à mesure de ma descente, je

découvre le travail rigoureux déjà accompli. Une multitude de fanions jalonnent le terrain. Ceux en damier jaune et noir matérialisent l'étendue de l'avalanche et les verts le chemin d'accès ou de repli en cas de sur-accident. Les rouges délimitent les zones de sondage. Les violets, quant à eux, marquent un écho DVA et les oranges un lieu où le chien s'est arrêté. En revanche, je ne repère aucun drapeau bleu qui nous indiquerait un indice éventuel, comme un gant ou un ski perdu par une victime.

Le ballet des hélicoptères se joue devant mes yeux. Ils doivent poser les victimes bousculées par la coulée au parking pour un bilan et remonter quelquefois du personnel pour donner un coup de main aux recherches ou encore du matériel.

Je ne vais pas tarder à rejoindre Jean-Pierre. Ma recherche en descente pour rallier la zone du bas est bientôt terminée. Je quadrille ces quelques derniers mètres pour faire la jonction et observe les groupes qui continuent à travailler inlassablement sur leur secteur. Ce travail d'équipe me réchauffe le cœur autant que le soleil qui brille aujourd'hui.

Mon DVA me fournit un son, le premier de ma descente. Rapidement un second, puis un troisième se joignent au premier. Ils me renvoient toujours sur les personnels présents au-dessous de moi. Chaque groupe est dirigé par un secouriste professionnel, soit un gendarme, soit un pompier. Un appel radio me confirme qu'ils ont isolé le DVA de la personne recherchée. Ils n'ont pas d'autres échos dans leur secteur. Chacun de mes sons provient donc de victimes déjà localisées et en cours de sauvetage.

Je suis heureux d'entendre une victime parler fort, même avec la distance qui nous sépare. Elle semble avoir eu la peur de sa vie, fait de grands gestes, mais ne semble pas avoir de lésions apparentes. Elle semble juste choquée et impatiente de retrouver des proches.

Le scénario de la Combe des Loups semble jusque-là jouer en notre faveur et surtout à l'avantage des personnes ensevelies. Nous n'avons pas encore retrouvé tous les disparus, mais ils semblent localisés et proches de l'extraction.

Mon rôle de recherche sur le haut de l'avalanche s'achève, les six personnes manquantes semblent repérées. Il plane toujours un doute quant à une éventuelle personne seule, une victime sans DVA ou encore un randonneur avec DVA, mais avec des piles défaillantes.

La logique voudrait que, dans ce secteur facile d'accès mais néanmoins réservé à des pratiquants aguerris ou encadrés, nous ne rencontrions pas ce type de cas. Nous ne pouvons cependant en attester, car les expériences du passé nous rattrapent toujours et nous racontent une autre histoire. Il ne faut rien négliger et rester ouverts aux hypothèses tant qu'elles ne sont pas démenties.

13 heures. Je rejoins enfin Jean-Pierre.

— C'est OK pour la zone au-dessus, RAS DVA et RECCO. Les échos se situent en bas et correspondent à ceux déjà détectés. Je n'ai pas repéré d'indice sur la coulée.

— OK, merci, Éric, c'est une bonne nouvelle. Pour l'instant, sur les six ensevelis potentiels, nous avons deux sortis et en cours de conditionnement pour évacuation, un indemne à descendre au parking pour bilan et une victime inconsciente avec le doc. Nous avons également une victime en fin de recherche et une localisée pour laquelle on débute le pelletage.

— Tu sais combien nous sommes sur la zone d'avalanche ?

— Cinquante personnes pour le moment. J'ai fait bloquer du monde au parking avec la brigade. Chaque responsable de groupe connaît ses effectifs et leur identité.

— OK. C'est parfait. Par contre, là-haut, c'est encore menaçant, il y a une partie de la corniche encore en équilibre.

— Oui, j'avais bien noté cette donnée et j'ai mis un guetteur un peu plus haut pour nous prévenir.

— OK, tu veux que je fasse quoi ?

— Je voudrais que tu prennes la suite de la gestion des blessés, leur identité, leur bilan ainsi que leur évacuation. J'aimerais que tu vérifies la complétude des groupes également. Moi, je vais faire le point avec la brigade, car nous avons encore une voiture inconnue sur le parking. De ce fait, je m'occupe de la recherche des renseignements, des zones à vérifier ainsi que des vagues de sondage à mettre en place. Je m'occupe également de la gestion des renforts qui nous rejoindront.

— OK. Je m'occupe donc des trois dernières victimes : les deux encore ensevelies et celle inconsciente en cours de bilan.

— Oui, et moi je téléphone à la brigade.

Je m’approche alors de la personne qui tient les feuilles sur lesquelles sont inscrits les noms des victimes et les zones de recherche.

Quatre-vingt-dix minutes vont m’être nécessaires pour collecter et gérer les informations des différents groupes ainsi que les secteurs où se trouvent les victimes. Je vais recenser les bilans de chacun et leurs atteintes traumatiques. Une personne est toujours inconsciente. Sur ce secrétariat, nous allons également analyser les bilans des secouristes avec les médecins présents afin de déterminer le degré d’urgence et la destination potentielle. Et comme nous restons connectés avec le PC Parking et la régulation médicale, nous estimons le temps d’évacuation de chaque victime et déterminons l’hôpital le plus adéquat pour les symptômes présentés. Nous organisons les norias de récupération des victimes, leur identité est systématiquement recueillie et nous reformons minutieusement les groupes de randonneurs se trouvant sur l’itinéraire. Le PC Parking recoupe ces éléments, valide les noms ainsi que la propriété des véhicules présents sur le parking.

Malgré ce recomptage et ces vérifications, une anomalie persiste, et non des moindres : il reste toujours ce SUV 4x4 qui ne correspond à aucun groupe…

Pendant cette heure et demie, l’ambiance est particulière, électrique et riche en émotions. Je suis extrêmement concentré, je ne veux rien oublier ni personne, l’enjeu est tellement important. Je suis dans une bulle qui me porte, m’anime et me fait avancer jusqu’à mon objectif. J’ai l’impression quelquefois que tout se ralentit autour de moi, mais mon engagement est tel que rien ne m’échappe.

J’entends les rires et cris de joie des personnes qui se retrouvent, des groupes heureux d’être au complet. Les randonneurs échangent leur vécu, partagent leur ressenti et corroborent l’identité de ceux qui ont été découverts sous la neige. D’autres pleurent, des hurlements glaçants nous parviennent. Dans l’euphorie des retrouvailles, certains découvrent des blessures graves auxquelles ils n’étaient pas préparés, des évacuations urgentes qui leur font craindre pour la vie de leur proche. C’est un ascenseur émotionnel qui se joue devant nous.

Nous éprouvons de la compassion pour ces gens, mais nous ne nous éparpillons pas. Nous écoutons, mais restons axés sur la réussite de notre mission. Aucune baisse de régime, aucune faiblesse n’est venue entacher

notre motivation et notre volonté de bien faire. Chacun a une mission bien précise, sait ce qu'il a à faire, mais sait se rendre disponible pour aider son coéquipier en cas de difficulté.

J'observe tout depuis ma zone. Tout semble fluide et contenu. Malgré l'ampleur, la situation semble totalement sous contrôle. Les demandes de matériel se font sur les ondes radio de manière posée et les ravitaillements s'organisent au rythme du va-et-vient des hélicoptères. Ces derniers déposent alors sur les zones matérialisées les demandes émanant des secouristes – colliers cervicaux, KED ou perche – et embarquent en échange les victimes conditionnées ou les témoins. C'est une merveilleuse coordination qui s'opère.

Les équipages doivent donc jongler entre les évacuations sur les hôpitaux, les ravitaillements en kérosène, le matériel à acheminer et les renforts à déposer. Ils doivent aussi communiquer pour savoir précisément où ils se trouvent et sécuriser ainsi leurs déplacements. Ils enchaînent les appuis patins et les treuillages de cinq à six mètres.

Nous sommes en plein accident multi-victimes et le bilan n'est que provisoire. Avec le temps qui s'écoule, certaines victimes ayant été emportées par la coulée, non ensevelies et indemnes dans un premier temps, se relâchent et font face à de légers malaises. Il faut aussi les évacuer pour vérifier la présence ou l'absence de traumatisme. Certains sont en état de choc et confrontés à la dure réalité. C'est l'adrénaline qui leur a permis de tenir un temps et de repartir dans la recherche de leurs compagnons, mais quand celle-ci reflue, ils prennent conscience de la situation dramatique qu'ils ont dû affronter. Nombre d'entre eux ont cru que leur dernière heure était arrivée. Ils se sont fait engloutir par cette coulée de neige pendant plusieurs minutes. Ils se sont retrouvés prisonniers de cet or blanc, à ne pas pouvoir bouger, à n'être que spectateurs de leur sort. Les images et scénarios se bousculent alors dans leur tête, mêlés à une furieuse envie de déjouer le plan. Puis la libération émotionnelle avec le bruit, les coups de pelle et le ciel qui apparaît enfin… À peine sortis de cet enfer, certains ont tremblé à nouveau pour les absents de leur groupe, pour leur famille toujours sous la neige. L'angoisse a été présente tout l'après-midi.

Au plus fort de l'événement, quatre-vingts personnes sont sur place à chercher les victimes ensevelies. Chacune d'elles est comptabilisée, impliquée et dirigée pour permettre la réussite de ce secours.

14h30. La dernière victime recherchée par les échos DVA est extraite et Choucas 74 l'achemine vers l'hôpital d'Annecy.

De son côté, Jean-Pierre a recueilli tous les renseignements sur le fameux SUV : il appartient à un couple demeurant en Savoie, des habitués de la montagne. Restant introuvables, ils sont potentiellement sous la coulée. En tant que responsable et coordinateur depuis le début, il rassemble alors tous les secouristes professionnels pour faire un point sur cette fâcheuse situation et la suite à lui donner.

Pour l'instant, le bilan de la coulée est plutôt positif, aucun mort n'est à déplorer. Nous avons certes deux victimes gravement touchées mais elles sont désormais entre de bonnes mains à l'hôpital d'Annecy. Qu'en est-il maintenant ? Avons-nous un ou deux disparus ?

Jean-Pierre annonce qu'il ne veut garder que les professionnels pour la nouvelle vague de sondage. Les « bénévoles », valeureux soldats de la première heure, sont avant tout des victimes et ils sont épuisés. Il paraît inutile de les conserver sur le terrain, il est convenu de les faire redescendre sur le parking. Ils seront pris en charge par la brigade et se verront offrir un thé ou un café par le PC Parking. Il sera ensuite temps pour eux d'aller consulter pour les légères contusions dont ils souffrent ou tout simplement de rentrer chez eux après une sortie à skis plus qu'éprouvante.

La zone dégagée, il est décidé de recommencer à sonder et de faire travailler une nouvelle fois les équipes cynophiles. Nous espérons que le brassage de la neige et les trous des sondes pourront laisser échapper les effluves corporels des personnes ensevelies.

Chaque chef de groupe recompte alors ses effectifs : ceux sur le départ et les nouveaux renforts. Cela fait, il communique ces informations au PC Parking afin d'assurer une sécurité accrue de l'ensemble du dispositif.

On demande ensuite à chaque membre de couper son DVA quelques instants. Seuls trois secouristes vont activer le leur et refaire un tour de piste. La zone est repassée au crible, mais aucun signal n'est perçu. Le soleil darde ses derniers rayons sur la corniche, que personne ne quitte des yeux. Nous sommes toujours dans son axe, quelques centaines de mètres plus bas.

Nous réactivons tous nos DVA et je me retrouve responsable d'une vague de sondages. Nous ne sommes plus qu'une quarantaine de professionnels sur place, des gendarmes, des pompiers et certaines sociétés

de secours civil, mais des personnels organisés et entraînés pour ce type d'opération.

Nous nous répartissons en trois zones. Nous montons lentement, pas à pas, dans cette coulée et ces blocs qui s'amoncellent de partout. Le principe du sondage est d'aligner un maximum de personnes, dans notre cas nous sommes une quinzaine pour chaque zone. Chaque secouriste est collé épaule contre épaule avec son voisin, le but étant d'avancer de front de manière linéaire. Entre nos pieds, il va falloir enfoncer le plus loin possible la sonde dans le manteau neigeux. Il faut ressentir et deviner au toucher ce qui se trouve au bout de cette perche articulée. Faire la différence entre un caillou, un bloc de glace, un bout de bois, le sol ou un corps humain est possible grâce aux heures d'entraînement. Un sac aura par exemple la capacité d'absorber un tout petit peu plus, car plus mou au toucher. Celui-ci va favoriser l'axe et la localisation de la personne.

Il existe plusieurs types de sondages. Des sondages très minutieux, des sondages rapides. Ici, nous sommes dans une phase où il est primordial de balayer un maximum de terrain, car rien ne peut orienter précisément nos recherches. Nous n'avons aucun indice et nous ne sommes même pas sûrs de la présence des occupants du 4x4 sous la coulée.

La méthode rapide s'impose donc. C'est un processus optimal qu'il va falloir orchestrer. La sonde se pose sur l'épaule droite des personnes sur place. Le chef de vague coordonne le tout et annonce un pas en avant. Chaque sondeur avance son pied de trente centimètres environ, en conservant la distance avec ses voisins et l'alignement de la vague. Pour être parfaitement positionné ensuite, le deuxième pied vient se mettre juste à côté du premier de façon à former un angle équivalent à 10h10. La sonde sera alors enfoncée au centre de l'axe de la pointe des chaussures. Cette méthode permet de couvrir des carrés de cinquante centimètres de côté entre deux trous. Cela nous permet de sonder efficacement une grande zone.

Jean-Pierre continue à alimenter les renseignements avec le PC Parking. Il est au four et au moulin. Il coordonne parfaitement le tout et ne semble pas faiblir depuis le début de l'intervention.

La brigade nous informe que toutes les identités ont été confirmées et qu'un petit mot a été rédigé par l'ensemble des protagonistes, le but étant de recouper tous les éléments que nous avions déjà pris sur la coulée. Il s'avère que tout est exact et que tous les groupes sont bien reconstitués malgré

l’évacuation de certaines personnes vers les hôpitaux. Reste l’énigme de cette voiture sans propriétaire…

Le PC nous informe que certains journalistes, dont les plus gros médias nationaux, ont commencé à envahir le parking de l’Avalanche. Il nous demande de prendre garde à ce que ces personnes ne montent pas sur place, cela pourrait les mettre en danger et perturber nos recherches. J’ai comme un sentiment de déjà vu. Cette situation me rappelle l’avalanche du col du Colombier, mais cette fois, je suis sur place, je n’ai pas à gérer en direct. Je trouve ma place beaucoup plus confortable, finalement.

Nous avançons, nous montons, nous continuons à inspecter et à sonder, centimètre par centimètre. Une dizaine de fois au moins, certains secouristes ont un doute sur ce qu’ils sentent au bout de leur sonde. Chaque chef se déplace et vérifie alors pour confirmer ou infirmer la présence d’un être humain enseveli. À chaque fois, c’est l’effervescence, on se dit qu’on les a trouvés, puis la déception et la réitération des opérations. Combien de temps allons-nous rester là ? Jusqu’où irons-nous ?

La zone est méticuleusement cadrée, les fanions prennent alors tout leur sens et guident nos recherches. Chacun peut d’en bas matérialiser les zones couvertes mais, à mesure que nous progressons, la fatigue s’installe. Comme il n’y a plus de victimes connues et de norias avec les hélicoptères, notre attention retombe tout doucement et notre énergie avec.

Pourtant, nous restons focalisés sur notre objectif et nous resterons jusqu’à la nuit s’il le faut. Nous pouvons encore faire appel à d’autres renforts. Nous ne pouvons pas abandonner.

16 heures. La radio de Jean-Pierre se déclenche et le PC nous appelle.

— Jean-Pierre de PC Parking, Jean-Pierre de PC Parking pour la brigade.

— Oui, Jean-Pierre, sur écoute.

— Jean-Pierre, j’ai une excellente nouvelle. Les deux occupants du 4x4 viennent de rentrer au parking. Ils étaient partis en raquettes de l’autre côté. Je te confirme la voiture. Pour nous, plus personne ne manque à l’appel.

— OK. C’est bien pris, je vais faire lever le dispositif. Merci !

— OK. Jean-Pierre pour PC Parking, vous pouvez redescendre, on prépare des boissons chaudes !

— Merci, à tout de suite.

La joie et le soulagement se lisent sur le visage de Jean-Pierre. Il va pouvoir se détendre et relâcher la concentration dont il fait preuve depuis plusieurs heures. Plus aucune victime n'est sous l'avalanche !

L'information circule alors dans les vagues de sondage et Jean-Pierre ordonne la fin des recherches. Le bonheur est communicatif et les visages retrouvent leur sourire. C'est un sentiment de délivrance et de devoir accompli qui nous anime. Cela fait cinq heures que nous nous acharnons à sauver des vies et nous avons réussi.

Cette avalanche aurait pu être dramatique. C'est l'une des plus grosses de ces dernières années et non accessible par gravité[2] depuis une station de ski. En moins de deux heures, quatre-vingts personnes œuvraient avec efficacité et les moyens humains et logistiques étaient renforcés par les hélicoptères. Peu de temps auparavant, comme un signe du destin, des entraînements avaient été réalisés sur des cas similaires avec de multiples victimes. Aucun secouriste ne regrette ces exercices et ces longs débriefings, car tous ces « drills[3] » nous ont permis d'éviter une catastrophe ce jour-là.

Cette avalanche a emporté une vingtaine de personnes dans son sillage sur près de huit cents mètres de longueur. Il y a eu douze personnes ensevelies, dont six complètement. Certaines d'entre elles ont passé beaucoup de temps sous la neige. Le bilan final ne fait pourtant état que de cinq blessés dont trois légers et deux graves, malgré son ampleur historique.

Quelques années plus tard, lors d'une soirée avec Jean-Pierre, j'ai osé lui parler de mon ressenti de cette journée. J'ai osé lui avouer que j'avais eu l'impression d'être dans *Matrix*, et que les gens semblaient évoluer au ralenti. Après quelques verres et quelques croustillantes anecdotes sur ce secours, il m'a avoué que nous étions au moins deux à avoir joué dans ce film et qu'il avait eu la même impression… Le flow serait-il aussi un esprit d'équipe ?

---

1. GMSP 74 ou 73 : Groupe montagne des sapeurs-pompiers de la Haute-Savoie ou de la Savoie.

2. Depuis le sommet d'une station de ski, le fait de pouvoir se déplacer sur un domaine sans déchausser ou autres artifices (randonnées, raquettes.) et revenir en glisse par son propre poids, donc par gravité jusqu'à une remontée mécanique.

3. Terme utilisé par tous les corps qui ont besoin d’un entraînement composé d’une série d’exercices qui permettent, par leur répétition acharnée, de rendre les soldats, pompiers, ou autres métiers semblables, aptes à exécuter sans hésitation, rapidement et sans faute, les manœuvres correspondantes dans des situations de stress extrême.

© Éric Mesnier

– 11 –

Glacière[1] du Parmelan

Septembre 2015. Je suis premier à marcher à la base de Meythet. Je suis avec François-Xavier, le pompier qui sera le deuxième secouriste de permanence avec moi. Pour compléter l'équipage, Pascal le pilote, Armand le mécanicien et Charles le médecin.

Cela fait quatre jours qu'un épais brouillard, accompagné d'une petite pluie fine, enveloppe l'intégralité de la Haute-Savoie. Ce temps favorise les échanges, et les discussions autour des coins à champignons et des recettes liées vont bon train. Aucun secours n'a été déclenché depuis le début de la semaine et, la météo n'évoluant pas, nous pensons réellement qu'aujourd'hui, nous n'allons pas sortir. Notre métier est ainsi fait et nous profitons de ces moments plus calmes pour mieux nous connaître et renforcer la cohésion. Nous terminons également quelques procédures administratives et mettons à jour les protocoles retravaillés sur le matériel. En fonction des saisons à venir, nous remettons en route certains treuils, certains moteurs, et refaisons les niveaux. Au final, il est rare de s'ennuyer.

11h45. Même sans effort, notre estomac s'exprime et nous faisons des pronostics sur le repas qui nous sera proposé ce midi. Nous mangeons systématiquement dans un petit restaurant non loin de la base, avec lequel nous avons passé une convention. En plus des mets de qualité, il nous garantit une rapidité de service qui correspond bien à notre situation de personnels en alerte. Avant de nous y rendre, aujourd'hui comme les autres jours, météo favorable ou non, nos sacs sont prêts dans la machine avec nos baudriers et les radios chargées, l'idée étant d'optimiser chaque seconde et d'être rapidement opérationnels pour un départ secours.

11h52. Le téléphone de permanence sonne. Je souris et me dis que le pompier du CODIS veut savoir à quelle heure on va manger, et lui aussi par conséquent. Je décroche et retrouve vite mon sérieux, car celui-ci me communique l'alerte qu'il vient de réceptionner. J'active immédiatement le haut-parleur, chacun se fige et écoute attentivement les premières informations.

Un guide de haute montagne est allé à la Glacière du Parmelan, accompagné d'une cliente. Il a choisi d'accéder à l'entrée en rappel plutôt que par la voie terrestre par le pierrier[2]. Descendu en premier, il l'a attendue une quarantaine de mètres plus bas dans une grotte jouxtant la glacière. Il connaît parfaitement le terrain et sa cliente, avec laquelle il a fait plusieurs courses par le passé. Pour une raison indéterminée, la descente en rappel de la cliente s'est faite trop rapidement et s'est même accélérée. Les tentatives du guide pour freiner la chute sont restées vaines et la cliente a heurté très violemment le sol. Elle est consciente, mais se plaint du bassin et de la colonne vertébrale. Elle se trouve allongée, immobile, sur le sol de cette grotte, quasiment à l'entrée de la glacière.

Le guide est seul sur place, le téléphone ne capte pas et il a dû se déplacer de quelques dizaines de mètres en direction du pierrier pour passer l'alerte. Il nous indique qu'il sera difficilement joignable, parce qu'il va rester en surveillance à proximité de la victime.

Pascal, le pilote, a tout entendu. Il s'approche de la fenêtre et observe le Parmelan, en partie noyé dans le brouillard. Il passe machinalement la main sur son menton en signe de réflexion. Il connaît bien ce massif et nous dit que la glacière est en limite de la couche. Nous devrions pouvoir y accéder en hélicoptère ou du moins s'en approcher.

— Éric, on parlait des coins à champignons. J'en ai un dans ce secteur, et je peux te jurer que je le connais par cœur. On fera gaffe, mais je peux vous amener au plus près. Je ne sais pas si je pourrai vous récupérer, mais la dépose me semble jouable.

— Le CODIS pour Éric. Le pilote me confirme que nous tentons avec Dragon. En revanche, il ne pourra peut-être pas rester là-haut pour évacuer la blessée. Déclenche tout de suite les seconds ! Il va nous falloir des renforts pour la manip d'extraction et l'acheminement à la voiture. Et si on doit faire demi-tour avec la machine, on aura le plan B avec la route.

Je me retourne alors vers François-Xavier pour la préparation du matériel. Nous allons ajouter à l'hélicoptère un treuil mécanique qui nous aidera à tracter les cordes pour sortir la perche de la grotte. Charles, le médecin, vient avec nous, c'est un petit jeune dans le secours en montagne mais il est doué et déterminé. Son aide sera précieuse pour, entre autres, la manipulation de la victime.

Nous sortons la machine du hangar pour la mettre en attente sur le tarmac. Pendant que j'enfile mon baudrier, je passe un bref compte rendu au téléphone à mon planton, qui est déjà au courant. Je contrôle du regard que mon sac est bien présent, je récupère ma radio et l'installe sur moi. François-Xavier, Charles et moi vérifions le matériel collectif et médical nécessaire à l'intervention : la perche, deux cordes de cinquante mètres, des sangles supplémentaires pour les amarrages, le moteur du treuil et le système de poulie, le collier et le KED, le sac médical avec toutes les drogues.

La porte de Dragon se referme sur nous et nous assistons au listing et au briefing de départ. Suivant un rituel bien précis, le pilote et le mécanicien dialoguent pour vérifier l'intégralité des éléments de la machine, jusqu'à pouvoir donner le top départ pour amorcer la turbine. Le rotor commence à tourner, il accélère, et une ultime vérification de la puissance de la machine et de tous les cadrans donne les signes de référence au décollage.

— Annecy Tour, pour Dragon 74.

— Dragon 74, j'écoute.

— Dragon 74, mise en route effectuée pour un décollage en urgence. Secours destination secteur le Parmelan.

— Reçu, Dragon 74. Seul dans le circuit. Autorisé à l'alignement et au décollage piste 04. Rappelez sur zone.

— Pour Dragon : on décolle piste 04 et on rappelle sur zone.

Le pilote élève Dragon de deux mètres, le stabilise, vérifie une ultime fois les paramètres et bascule l'hélicoptère vers l'avant. Nous partons en direction du Parmelan, le secteur de la glacière se trouve à seulement cinq minutes de vol. Le CODIS nous informe que cinq renforts partiront de la DZ en voiture dans une dizaine de minutes.

Le top départ est donné, nous sommes motivés par ce secours que nous n'espérions plus à cause des conditions météorologiques. Nous sommes cependant inquiets pour la cliente : une forte chute cinétique engendre de

potentielles fractures graves et multiples. Le conditionnement, tout comme l'extraction, risque d'être compliqué. Heureusement que le médecin est là pour gérer la douleur probable de la victime.

Mais le premier facteur décisif à contrer est cette purée de pois dense qui nous sépare de l'objectif. Ce n'est pas chose facile, car le brouillard se déplace, il fluctue de quelques dizaines de mètres vers le haut, puis vers le bas, et ainsi de suite. L'hélicoptère ne doit pas se faire coffrer par cette nappe, car il perdrait alors tous ses repères, ce qui le conduirait certainement au crash. Le pilote choisit de rester à quelques mètres du sol et de longer les sentiers pour accéder au lieu de l'accident.

Nous arrivons, et je réalise que l'engagement de ce secours augmente au fil des minutes. J'ai fait une demande pour partir à la retraite dans quelque temps et ces derniers mois d'activité professionnelle en montagne ne me ménagent pas. Je ne vais pourtant pas m'en plaindre, car ce sont des situations que j'affectionne particulièrement, et ce n'est pas pour ces raisons que j'arrête le secours en PGHM. Je suis ravi que ma carrière se clôture sur des interventions engagées, prenantes et palpitantes, où la prise de décision est majeure et capitale. Je suis en pleine capacité et je ne quitte pas cette spécialité sur blessures, mental défaillant ou limite d'âge, mais bien parce que je l'ai choisi. Je me sens prêt à découvrir de nouveaux horizons avec toute l'expérience physique et mentale engrangée pendant ces années de dévouement au secours.

Le brouillard est à quelques mètres au-dessus de nos têtes. Il nous est impossible de monter de quinze mètres pour avoir un meilleur visuel du site. Pascal progresse lentement, regarde devant lui, surveille le sens du vent et fait alors un stationnaire de quelques secondes vers une cabane. Il regarde le mécanicien, hausse les épaules et lui dit :

— Écoute, le plafond est juste au-dessus de nos têtes et ne descend pas trop vite, le vent est plutôt faible. Je connais bien l'endroit et il y a pas mal de clairières où je pourrais me poser en cas de difficulté. Je continue, c'est OK pour vous ?

Pas le temps de répondre ni de réfléchir que la machine repart déjà, il sait ce qu'il fait et nous lui accordons toute notre confiance.

Nous nous approchons de la vitre pour scruter ce qui se passe à côté, notre concentration se cale sur les paysages que nous survolons. Le matériel est prêt et nous sommes dans les starting-blocks pour descendre le plus vite

possible. Nous admirons l'avancée du pilote, il fait des merveilles. Il suit les détours et les méandres des chemins, anticipe les bifurcations. Il ne montre aucune hésitation, il part à gauche, vire à droite. Il connaît effectivement le sentier par cœur et n'a pas besoin de suivre le GPS : il en est un à lui tout seul. On ressent à sa façon de voler qu'il adore ce secteur, c'est comme s'il nous le faisait visiter.

Nous dépassons une première clairière, le plafond n'a pas bougé, il n'est ni descendu, ni monté. Nous conservons notre petite zone de sécurité, notre marge, c'est sécurisant pour moi qui n'ai aucune maîtrise sur le pilotage. Le dénivelé remonte un peu, la machine se rapproche de la cime des arbres pour se jouer de cette nappe qui le taquine. Puis, à l'issue d'une petite redescente, nous récupérons une meilleure visibilité. Nous poursuivons notre progression lentement, mais sûrement.

Le pilote est un véritable artiste qui manie sa machine avec une dextérité impressionnante. En haute montagne, j'ai déjà pu apprécier les qualités et le niveau de compétences extraordinaire des pilotes, mais aujourd'hui je trouve l'endroit encore plus pernicieux. Nous arrivons comme dans une boîte à souris, où il ne faut pas toucher le fromage pour éviter que le ressort ne se déclenche et que le plafond ne nous tombe sur la tête. Il faut être vigilant, ne pas se précipiter et prendre le maximum d'informations. Se faire poser ici est incroyable et sera un gain de temps précieux pour la victime. S'y faire récupérer relèverait de la fiction.

Nous arrivons sur les lieux de l'accident et repérons le départ du rappel. L'hélicoptère survole la grotte et l'entrée aérienne de celle-ci. Nous prenons attache visuellement avec le guide dans les méandres de la roche. Il nous fait signe.

— Éric, je vais pouvoir te descendre, tu me fais un retour rapide de la situation et on voit ce que l'on fait avec la météo.

Armand, pendant la phase d'approche, s'est positionné à l'arrière de la machine. Sécurisé, il se saisit de la poignée de la porte latérale de Dragon et la pousse vers l'arrière. Je m'installe rapidement sur le patin avec la longe déjà clipsée sur mon pontet. Nous n'avons pas le temps de traîner aujourd'hui, nous devons optimiser chaque geste. Je me charge avec mon sac, le sac secours, le KED et le collier. Je me redresse et me retourne dans le vide. Vérifications, regards, clins d'œil avec le mécanicien et j'entame la descente.

Je lève la tête et j’ai l’impression que c’est le rotor de l’hélicoptère qui produit toute cette chantilly de nuages. J’ai la sensation que les pales vont se perdre dans le brouillard juste au-dessus. Je mesure encore plus à ce moment-là que notre marge de manœuvre est vraiment faible, pour ne pas dire infime. Je prie pour que les conditions restent au minimum comme cela pour l’évacuation.

Sinon, il faudra tout faire à pied. Nous en sommes capables, car nous sommes prêts, disposés et entraînés, mais le bilan du guide concernant sa cliente n’est pas favorable et un trajet terrestre ne présage rien de bon. Le temps d’acheminement et le transport moins souple pourraient aggraver les blessures, amener la victime à perdre de son énergie et à s’enfoncer jusqu’à l’arrêt cardiaque. Il suffirait d’une hémorragie interne ou d’une fracture pour aggraver sa situation malgré toutes les précautions prises. Le but ultime est vraiment de la treuiller avec Dragon le plus rapidement possible.

Le pilote va me treuiller vers l’entrée terrestre de la grotte, dans le pierrier. Cette entrée est plus facile d’accès pour moi, avec l’ensemble du matériel, qu’un passage par l’étroite ouverture aérienne. Je vais descendre à pied tel un chamois grâce à des chaussures de qualité et une technique éprouvée. C’est parfaitement réalisable sans corde. Mon but est d’accéder le plus rapidement possible à la victime et de faire un bilan précis pour pouvoir construire la stratégie à venir. Aujourd’hui, les mots d’ordre sont efficacité et vélocité, les deux sont réunis pour donner le maximum de chances à la victime.

Je touche le sol, je descends un peu le crochet et le retire de mon pontet. Je fais le signe pour qu’Armand le remonte. Je décroche également mes sacs, me les mets sur le dos et pars en courant dans le pierrier. Je descends tambour battant. Mes pieds s’enfoncent dans les cailloux et glissent un peu. Pas de souci. J’ai l’habitude, je fais corps avec le terrain. Je cours, je ralentis en fonction des obstacles, je passe même au-dessus d’un arbre en travers de la pente. Je poursuis ma progression encore sur quelques mètres dans les éboulis jusqu’à arriver à une toute petite langue de glace qui mène non loin de la victime.

Le guide me voit et se positionne en bas. Je lui fais glisser mes sacs pour qu’il les réceptionne. Je n’ai pas le temps de mettre mes crampons : je dévale sur les fesses ce toboggan glacé. Le guide me regarde, je le connais. J’ai partagé avec lui de bons moments en montagne et au stage de

préparation d’aspirant guide. Il récupère mes sacs et nous nous précipitons vers la victime. Je lis sur son visage toute l’attention qu’il porte à sa cliente. Il se dégage de lui un stress énorme, il est touché par la situation, mais se canalise. Il est à mon écoute, prêt à m’aider.

Cette personne d’origine anglaise est venue en vacances s’adonner aux plaisirs de la montagne. Le bilan s’effectue rapidement, car elle est consciente et peut évoquer et montrer ses douleurs. Elle a très mal au niveau du bassin et au dos. La descente en rappel pour arriver à cet endroit est visuellement impressionnante, mais relativement simple à mettre en place, je l’ai déjà réalisée à plusieurs reprises. La corde est toujours en place et la victime est toujours accrochée à celle-ci par son descendeur[3]. Nous verrons plus tard ce qui s’est passé, quel regard porter sur la cause de l’accident, mais l’urgence première est d’assister cette alpiniste en détresse.

Je regarde le guide et lui explique qu’il va me seconder.

— Je vais faire le compte rendu à Dragon, en attendant tu lui tiens la tête pour ne pas qu’elle bouge.

Le guide s’exécute dans la seconde. Je me déplace de plusieurs mètres et j’appuie sur mon combiné.

— Dragon pour Éric ?

— Dragon sur écoute.

— La personne est toujours consciente. Grosses douleurs bassin et dos. EVA[4] à 8 sur 10. Chute avec fort facteur cinétique, sur environ trente mètres, mais légèrement freinée par la corde.

— OK pour Dragon, le doc a pris en direct. Tu veux qui et quoi en premier ?

— Le deuxième secouriste avec le matériel et la perche dans un premier temps et le doc aussi dans la foulée. Le guide leur donnera un coup de main pour le matos.

— OK. Dépose au même endroit que toi.

— Bien pris, il partira pour la réception.

Maintenant, il faut faire un bilan plus poussé. Ainsi, quand le médecin arrivera, on pourra travailler directement et gagner du temps pour l’évacuation. Cette extraction reste dans ma tête comme une priorité, car si elle reste jouable avec Dragon, il ne faut pas s’en priver.

Je m’adresse en anglais à la victime tout en palpant ses membres. Je lui demande si ça va, d’où viennent les douleurs. J’essaie de regarder si des cailloux sont gênants pour elle et je vérifie les déformations éventuelles et la présence de sang.

Le guide effectue toujours le maintien tête. Le bilan moteur est bon, elle grimace, mais bouge ses quatre membres. Elle a une sensibilité au toucher, c’est encourageant, mais je pense qu’il faudra la manipuler et la conditionner avec la plus grande précaution possible. Le médecin pourra certainement lui administrer des calmants, mais surtout il va vérifier la tension de son ventre pour éliminer toute suspicion d’hémorragie interne.

Je reste obsédé par l’évacuation, je veux faire vite. Soit nous utilisons l’hélicoptère et la victime est acheminée en sept minutes à l’hôpital, soit elle l’est en trois heures et demie par voie terrestre. Ce n’est pas du tout la même donne.

Le second secouriste n’est pas encore descendu. Je demande au guide de conserver le calage de la tête avec ses mains. J’installe le collier cervical. Je sors le KED de sa housse et le positionne à côté de la victime, nous gagnerons du temps ensuite sur le conditionnement avec le reste de l’équipe. Nous maintenons le lien avec l’alpiniste en lui parlant sans arrêt en anglais. Je lui demande de rester avec nous, de se battre et de nous dire si son état se dégrade ou si d’autres douleurs apparaissent.

Son état semble variable. Ce sont ses émotions et ressentis qui nous indiquent cela. Elle est calme par moments puis gémit, hurle quelquefois comme si la douleur venait soudain de la transpercer. Nous ressentons de l’impuissance face à cela, mais elle est en vie et nous nous disons que le médecin va la prendre en charge dans quelques instants. Je pose sur elle une couverture de survie afin que sa température corporelle ne s’abaisse pas trop.

L’hélicoptère dépose le secouriste avec le matériel au sommet de la langue de glace. D’un regard, le guide me demande s’il peut partir donner un coup de main. Je valide de la tête. Je prends tranquillement la place à la tête de la victime et continue ma surveillance. Il récupère le matériel et l’achemine vers nous en courant. Son engagement et son dévouement sont totaux. Le deuxième secouriste m’imite, il se positionne sur les fesses et descend, un piolet à la main pour freiner sa descente. C’est visiblement la technique la plus rapide adoptée par tous.

Le médecin le suit de très près et s’affaire immédiatement pendant que je leur passe mon bilan détaillé. Il complète mes données par des examens plus poussés et prend les constantes. Il confirme le bilan sur place avec une probable fracture du bassin et une suspicion de traumatisme dorsal.

Il faut trancher et agir vite. Un bassin qui saigne doit être au plus vite à l’hôpital. Quelle est la meilleure stratégie à adopter dans cette grotte, avec cette purée de pois au-dessus de nos têtes ? Commençons-nous à médicaliser sur place ? Combien de temps cela va-t-il nous prendre ? Aurons-nous encore Dragon pour évacuer en sept minutes à l’hôpital ? Ou faisons-nous un conditionnement rapide avec juste quelques calmants et antidouleurs pour extraire la victime le plus vite possible ? Ces questions tournent toujours autour du ratio gain/perte de temps, mais aussi autour du fameux bénéfice/risque.

— Dragon pour Éric.

— Sur écoute.

— Tu peux rester encore combien de temps avec nous ?

— J’ai vérifié, il me reste un peu de kéro. Je peux attendre encore un tout petit peu. Mais le plafond descend doucement et je ne pense pas pouvoir rester plus de quinze minutes, après c’est sans nous, j’en ai peur. Je peux treuiller la perche et un secouriste au tronc d’arbre au fond de la grotte et personne d’autre.

— OK, c’est bien pris.

— Éric pour équipe numéro 2, nous sommes à moins de dix minutes à pied de la grotte. En arrivant, on vous aide au transport de la perche pour évacuation.

Je regarde les personnes présentes dans la grotte et propose d’opter pour l’évacuation rapide. Le médecin est d’accord mais veut partir avec la blessée, il applique ainsi le protocole tel qu’expliqué dans les formations de médicalisation en montagne. Malheureusement, ce qui est dit dans les manuels n’est pas toujours réalisable sur le terrain. Aujourd’hui, je crains pour sa sécurité et celle de la victime. Le treuillage s’avère délicat et engagé car très complexe et potentiellement dangereux, un secouriste expérimenté me semble donc nécessaire. L’hélicoptère va se présenter à l’aplomb de la sortie de la grotte, peut-être même à côté de la falaise. La personne devra guider la perche le long d’une paroi pendant toute la remontée et il est fort probable que le câble du treuil frottera sur le calcaire. Ensuite, à peine sorti

de ce trou, la perche risque de tournoyer et il faudra se réaxer pour la protéger des branches… Après quelques instants de réflexion, je lui annonce que c'est moi qui vais partir pour ce treuillage dangereux et lourd de conséquences et que, en tant que chef, j'assume cette décision difficile.

Le médecin ouvre alors son sac et prépare ses drogues pour réduire la douleur de la victime. Il est préférable d'en attendre les premiers effets pour initier le conditionnement. Nous bouillons d'impatience, elles doivent agir vite, car nous ne voulons pas louper la fenêtre de tir pour l'extraction par Dragon. C'est indispensable pour donner toutes ses chances à cette dame.

Au moment où il retire l'aiguille, son regard nous donne le feu vert. Avec son aide, en premier lieu, nous installons une ceinture pelvienne pour resserrer le bassin et réduire l'hémorragie interne qui pourrait y être associée. Ensuite nous préparons le conditionnement complet KED et perche.

— OK. Je vais avoir besoin de toi, doc. Est-ce que tu peux te mettre à la tête ? François-Xavier, je te propose de te mettre aux épaules, le guide aux jambes, et moi je prends le bassin.

Tout le monde s'exécute et se met en position. Nous rapprochons la perche le plus près possible sur la gauche de la victime. Au préalable, nous avons pris tranquillement notre temps pour appuyer sur le bassin et réaligner les jambes. Nous avons essuyé quelques cris et des gémissements, mais nous sentons que les calmants font leur effet.

Le but, maintenant, est de l'installer dans la perche, de serrer le tout et de s'échapper au plus vite.

— Doc, tu es à la tête, c'est toi qui donnes le tempo !

— OK. Des pieds à la tête, êtes-vous prêts ?

— Pieds, prêt !

— Bassin, prêt !

— Épaules, prêt !

— OK. Attention pour lever.

S'ensuivent deux à trois secondes de silence où tout le monde se prépare. Chacun se cale, vérifie ses appuis et se met en tension musculaire pour effectuer le relevage le plus droit possible. L'ordre préparatoire passé, c'est l'ordre exécutoire qui arrive.

— Levez.

D’un seul mouvement, nous soulevons le corps de la victime, qui ne gémit même pas. Nos mains sont bien positionnées et nous travaillons en parfaite synchronisation. Nous obéissons au médecin qui, à la tête, voit tout et coordonne le tout de main de maître. Il nous guide posément et est d’une efficacité redoutable. La victime est comme en lévitation à quinze centimètres du sol.

— Attention ! On va décaler la perche vers la gauche.

— Attention pour décaler, décalez !

— Stop ! Attention pour poser, posez !

La victime est installée sur la perche, mais nous maintenons toujours la pression sur elle pour qu’elle reste bien immobile et que la douleur ne se réveille pas. Le guide, placé à l’arrière, relâche doucement et récupère les sangles pour nous les donner. Nous les serrons une à une en remplacement de nos mains. Le KED est ainsi en place de la tête au bassin, les clips verrouillés et l’intégralité du corps figée.

Nous nous redressons et secouons bras et jambes pour dissiper la tension et la crispation éventuelles de nos muscles. Le médecin questionne à nouveau la patiente et re-vérifie les constantes. Elle est toujours consciente. Nous prenons les bâches de la perche et les fixons les unes aux autres avec les scratchs et les sangles prévues. Nous remettons en place les élingues dans les crochets. La victime est prête.

J’attrape ma radio pour appeler Dragon. Mais au moment où je vais appuyer sur le bouton, elle se déclenche.

— Éric pour équipes en renfort. On est au sommet de la grotte, tu veux qu’on fasse quoi ?

— Franchement, les gars, vous êtes au top. On vient de finir le conditionnement de la victime. On est prêts à évacuer. Il faudrait faire un gros relais sur un des arbres en hauteur à la sortie de la grotte, sur lequel on va pouvoir mettre une poulie. Celle-ci nous aidera à monter la perche à côté du tronc d’arbre couché dans le pierrier. C’est la zone prévue pour le treuillage. Dragon, c’est toujours OK pour toi ?

— Pour Dragon. OK. Mais le plafond descend, faut faire vite, dans cinq minutes c’est bâché complet !

— Éric pour les renforts, il y en a trois qui installent le relais et un autre qui descend pour un coup de main.

— OK, c’est parfait, on a cinq minutes, les gars, c’est important ! Faut tout donner, sinon c’est trois heures minimum de portage inconfortable pour la victime.

Les dés sont jetés. Les renforts se jettent dans la bataille, ils créent rapidement deux relais reliés entre eux pour réaliser le mouflage. J’entends les collègues se passer les consignes pour installer le système de poulie et la corde qui devra arriver jusqu’à moi. Cela va permettre de faire un balancier en contrepoids et ainsi aider au transport de la perche. Tout le monde est mobilisé pour un maximum d’efficacité. Le bilan est dans toutes les têtes, et tout le monde s’affaire au plus vite pour gagner cette course. L’ambiance est électrique et le groupe travaille avec une vitesse et un professionnalisme extraordinaires.

Mon collègue pompier franchit prestement le mur de glace pour venir m’apporter la corde. Nous sommes donc quatre secouristes et un médecin pour amener le brancard jusqu’à la langue de glace. De là, nous avons cinq personnes en haut pour tirer sur les cordes et faciliter l’acheminement de la perche jusqu’au tronc d’arbre.

— Dragon, nous commençons à nous déplacer. Le relais est en place et on va faire balancier pour gagner du temps. Dans trois minutes maxi sur le lieu de la récupération. C’est OK pour toi ?

— Trois minutes, c’est parfait ! Plus, je ne tiendrai pas, je devrai partir. Je me positionne dans deux minutes à la verticale.

— OK, Dragon, on se dépêche.

La tension est montée d’un cran. Nos pas s’accélèrent. Mes collègues en haut sont prêts. Ils sont attachés à la corde de l’autre côté de la poulie pour hisser la perche le plus vite possible en contrebalançant avec leur poids. Ils viennent de créer un ascenseur sur corde en quatre minutes, c’est extraordinaire.

Chacun à son poste est concentré et à l’écoute de ses compagnons. Sur place, nous ne pouvons améliorer l’état de la cliente. Nous mesurons l’enjeu de la manœuvre et comprenons que de notre rapidité et de notre efficacité dépendra la réussite de cette extraction d’urgence. Il faut partir. Nous arrivons au pied de la langue de glace.

Nous accrochons la corde au mousqueton central de la perche. Mon collègue a déjà chaussé ses crampons pour mieux la guider, c’est excellent. Quant à moi, je vais rester attaché sur la partie arrière du brancard pour lui

donner un axe lors de l’acheminement. Je vais également tenir les deux poignées et ainsi éviter que celui-ci ne frotte au sol.

— C’est parti, nous sommes prêts.

— OK pour le balancier, vous pouvez y aller.

Quatre personnes accrochées à la corde se laissent pendre de tout leur poids. Elles coordonnent leurs mouvements pour nous hisser rapidement vers le tronc de l’arbre. En une minute, la cohésion et la coordination de tout le groupe nous permettent d’être en place pour le treuillage. Pas de friction, pas de frottement, l’opération s’est déroulée à merveille. J’entends alors la machine se rapprocher, le timing coïncide.

Nous soulevons légèrement la perche, l’installons le plus à plat possible et la décrochons du système de mouflage. Elle est positionnée sur un gros caillou et retenue par un arbre qui est scellé dans la glace. Nous avons remis les élingues en position centrale pour le treuillage. La dérive est en place pour éviter à la perche de tourner, ce qui serait catastrophique dans cette grotte.

Je lève la tête, l’hélicoptère est au-dessus de moi. Il s’avance le plus près possible et descend dans le trou afin de faciliter notre travail. Le rotor de queue est presque au niveau des arbres lorsqu’il se stabilise, le pilote ne peut pas prendre plus de risques. Sa stratégie est de remonter ensuite, au fur et à mesure du treuillage, pour redonner de la vitesse à Dragon et éviter d’être statique avec ce plafond menaçant. Il est entré dans le trou de la grotte…

Le crochet descend et je me focalise dessus. Mon regard va vers la victime, qui ne comprend rien à la situation malgré quelques explications et semble un peu paniquée. Elle se demande certainement ce qui lui arrive et où elle va aller. Immobilisée, elle ne peut qu’observer d’un angle très surprenant son extraction.

Ce matin, en prenant la permanence, personne n’aurait pensé vivre un secours aussi complexe, d’une telle intensité, dans un environnement aussi oppressant. Pourtant nous y sommes et jusqu’à présent nous nous en sortons plutôt bien.

Le crochet arrive, mon collègue s’en saisit et le clipse sur le mousqueton central. Je fais un premier signe au mécanicien et sens immédiatement le câble qui s’enroule au treuil. La perche est d’abord légèrement soulevée du sol et nous nous mettons en tension. Ultimes vérifications, tout va bien. Je

fais un deuxième signe à Armand pour valider la montée. Il appuie alors sur son bouton et continue à nous treuiller vers lui. Le vent ne provoque aucune translation et je tiens sereinement la corde. Pour l'instant, le treuillage est parfait.

L'hélicoptère remonte doucement. C'est alors que je commence à tourner un petit peu et j'actionne fermement la dérive pour contrer ce mouvement. Je dois rester face à la paroi jusqu'à la sortie. Je mets les pieds en avant et absorbe le contact du rocher. La perche ne bouge pas, tout est calé. Je suis concentré, à l'affût du moindre obstacle, je continue à protéger cette perche en marchant à la verticale sur ce caillou, j'ai même l'impression de courir sous la machine !

La victime ne voit pas tout, elle se sent juste monter. Les mouvements sont tellement fluides que l'opération paraît simple. Il s'en dégage une facilité déconcertante pour ceux qui observent. En réalité, mon cœur s'emballe et mon cerveau tourne à plein régime. J'essaie de tout analyser et de tout prévoir. Si un incident arrivait maintenant, ce serait la catastrophe assurée et tout le monde partirait au tas. Mais j'ai confiance en Pascal et je sens qu'il contrôle chaque mouvement de son Dragon.

Nous sommes enfin sortis de l'environnement de la grotte. Je jette un coup d'œil rapide autour de moi et me demande par quel côté nous allons partir. Je vois en contrebas mes copains secouristes attentionnés et enthousiastes. Certains me regardent, d'autres m'adressent un pouce levé. La satisfaction du devoir accompli est toujours énorme dans ces moments-là. Et puis, très vite, ils recommencent à s'affairer pour récupérer le matériel et repartir le cas échéant vers d'autres interventions.

— Éric pour Dragon. Je suis obligé de prendre un peu de vitesse, on va se faire coffrer si je n'avance pas. Fais gaffe, je vais sans doute te faire toucher la pointe des arbres.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Dragon part tranquillement en translation pour prendre de la vitesse et s'extraire au plus vite de ce brouillard qui commence à nous entourer, à devenir pesant et menaçant.

Je me retrouve alors dans la position de la marionnette qui bouge en fonction de celui qui la manipule. Je suis le mouvement de la machine, à une quinzaine de mètres au-dessous d'elle, au bout de mon câble, relié à la victime. Nous prenons la direction de l'hôpital d'Annecy.

Devant moi se dressent quelques arbres. Le mécanicien dirige le câble afin que je puisse passer entre les branches. De mon côté, j'aide cette manœuvre avec mon poids et me désaxe pour anticiper les arbres suivants. Nous nous comprenons bien et nous formons une belle équipe, la perche ne frôlant que légèrement quelques résineux.

Le dernier arbre en visuel me pose un peu plus de problèmes, il faut agir sinon le sommet pourrait se coincer dans la perche. Je tire moi-même sur les élingues pour la décentrer un peu, mets les pieds en avant et repousse ainsi le dernier mètre du tronc. Nous avons évité l'impact brutal, mais ma poussée nous fait tourner doucement autour du câble. Nous effectuons un tour complet avant de revenir à notre position d'origine. Plus d'appréhension que de mal, la forêt est en dessous de moi maintenant, mais le brouillard reste omniprésent au-dessus de la machine. Nous prenons un peu de vitesse, mais la visibilité n'est pas bonne. Je distingue à peine le parking où mes camarades se sont garés tout à l'heure. Je ne peux plus rien faire et m'en remets au savoir-faire et à l'expérience du pilote : il connaît parfaitement sa machine et le terrain sous mes pieds.

Ce sont des choses que je vais regretter une fois à la retraite, ces moments intenses, dangereux, mais maîtrisés par des professionnels hors pair. Il en est ainsi, c'est mon choix.

Je mets encore quelques minutes à arriver au patin. Je me positionne correctement, le dos à la machine et la perche vers l'extérieur, la tête à ma gauche. Le mécanicien va sécuriser les longes et faire rentrer la victime conditionnée en premier. Nous la faisons glisser sur le sol de Dragon. Je rentre en suivant et sécurise la perche. Le ballet est fini. Je récupère mon sac entre mes jambes et le mécanicien ferme la porte.

Je prends alors la radio pour converser avec l'équipage.

— Éric, comme demandé j'ai passé un bilan au SAMU. Ils m'ont demandé que tu accompagnes la victime dans leurs locaux, car tu seras le seul sur place à connaître la situation.

— OK, sans souci. Je me ferai récupérer plus tard par le planton.

— Dès que je vous ai posés, je pars ravitailler, car je vais voir si je peux remonter pour donner un coup de main pour transporter le matos. Ça va, la victime ?

— Écoute, pour l'instant, elle est toujours consciente. Elle me tient la main et me sourit timidement… C'est cool. Dans combien de temps sur la

DZ ?

— Trois minutes.

Aujourd'hui, la stratégie a payé. L'alpiniste n'a pas été sauvée par une personne mais par un groupe uni, qui avait le même objectif, le même sens et les mêmes valeurs. Ensemble, nous avons pu l'extraire. Nous avons agi collectivement et décidé de jouer contre le chronomètre et contre le brouillard. Le plan B était tout de même calé, mais n'a pas eu besoin d'être activé. Il a fallu moins d'une heure trente depuis l'accident pour présenter la victime aux portes du SAMU d'Annecy.

En moins de dix minutes, nous nous posons sur la DZ de l'hôpital. Le SAMU est déjà en place. Les portes de l'hélicoptère s'ouvrent au moment où le rotor ralentit lentement sous l'action du pilote. Le médecin de garde arrive vers nous avec un brancardier et un infirmier. Je descends et lui passe le bilan. Je prends machinalement mon sac et pars avec eux. Je me retourne, jette un coup d'œil à l'équipage, nos sourires échangés en disent long.

Dans l'ambulance qui nous amène au SAMU, je leur donne toutes les informations dont ils ont besoin : sur la victime, le timing, les délais, les bilans, les drogues administrées avec leurs quantités. Je remets d'ailleurs au médecin de garde le flacon utilisé, il me sourit. D'habitude, il est avec nous dans la machine. Il sait ce que nous pouvons faire et ce que nous sommes capables d'accomplir. À partir de là, je ne suis plus le responsable du secours, je ne suis même pas son assistant, je suis juste la personne qui porte son sac et qui donne un coup de main pour lever la perche. Ce n'est plus mon monde, c'est celui des urgences de l'hôpital, la continuité de la chaîne de secours.

Je pose mon sac à l'entrée des urgences et je suis le brancard de la victime. Tout le monde est attentionné, patient et à l'écoute. Je peux relâcher mon attention, la victime est entre de bonnes mains. Ils sont plusieurs à nous attendre dans le box dédié. Ils ouvrent la perche et le KED et transfèrent méthodiquement la victime sur leur propre brancard, plus adapté pour la déplacer de service en service et effectuer les radios ou tout autre examen. De nombreuses personnes s'affairent autour d'elle.

Je quitte alors ma victime, lui serre une dernière fois la main et lui explique en anglais que je vais devoir partir. Je dois retourner à la base, peut-être que cet après-midi je serai mobilisé sur d'autres secours, peut-être pas. Je ne l'abandonne pas vraiment puisque je la remets entre les

meilleures mains de toute la région. Je n’ai plus à me faire de souci pour elle.

Elle me sourit, sans doute pour remercier l’équipe de ce secours. J’ai l’impression qu’elle sourit à la vie, et qu’elle sait, au fond d’elle, que la situation aurait pu être autrement plus dramatique. Nous ne sommes plus dans la grotte, nous sommes dans un hôpital. Et là, ici, maintenant, la personne a toutes ses chances.

La fierté est aussi d’avoir validé et accepté ensemble cette stratégie commune.

Je récupère mon sac à l’entrée des urgences et sors pour prendre des nouvelles de mes collègues et de Dragon. Finalement, l’appareil est resté à la base, car le plafond s’est encore abaissé cinq minutes après notre départ du site.

Les secouristes descendent à pied avec tout le matériel jusqu’aux voitures garées plus bas. À la radio, ils me charrient, car d’après eux, je me suis échappé en hélicoptère pour ne pas avoir à porter les sacs d’affaires et les cordes. Le guide est ramené à sa voiture et se rendra directement à l’hôpital pour prendre des nouvelles de sa cliente.

Quelques semaines plus tard, nous apprendrons que la victime est partie en rééducation et qu’elle va bien. Aucune partie vitale n’a été touchée. Mais ça aurait pu être grave si nous étions restés là-bas, sur place, et que dans la stratégie nous n’avions pas pris en compte le temps et l’environnement qui jouaient contre nous.

---

1. Cavité souterraine naturelle où la température reste négative ou proche de zéro degré Celsius tout au long de l’année. La glace formée pendant l’année s’ajoute à celle des années précédentes, de sorte que les parois de la grotte sont recouvertes de couches très épaisses.

2. Terrain couvert de pierres, d’éboulis.

3. Pièce métallique utilisée pour contrôler la descente en rappel sur corde.

4. Échelle visuelle analogique. C’est une échelle d’auto-évaluation mesurant l’intensité de la douleur sur une échelle allant de 0 à 10, 0 étant le sans douleur et 10 la douleur maximale.

© Éric Mesnier

– 12 –

Accident routier

12 novembre 2015, je suis de permanence à la DZ de Meythet et nous avons déjà fait trois sorties.

La première nous a conduits sur un sentier de randonnée du côté de Thônes pour porter secours à une quinquagénaire victime d’une entorse à la cheville. La blessure n’est pas d’une grande gravité, mais elle ne permet pas à la marcheuse de terminer sa course.

La seconde nous a menés en forêt. Un homme qui coupait du bois s’est fait une fracture ouverte du bras par un retour de branche. Le Centre de traitement des alertes (CTA) nous a demandé d’intervenir, car le lieu de l’accident était très reculé, le bilan de la victime sévère et l’accès terrestre compliqué, même en 4x4. Ils ont provoqué le déclenchement du secours par hélicoptère afin de limiter le temps de douleur et d’accélérer la prise en charge du bûcheron d’un jour.

La troisième nous a permis de prêter main-forte à la brigade locale, à la recherche d’une personne portée disparue. Ils nous ont envoyés vérifier un sentier afin de se partager les secteurs d’investigation. Notre action a été de courte durée puisque nous avons été prévenus, à notre arrivée sur place, que le randonneur était sain et sauf malgré une glissade de plusieurs mètres sur sol mouillé dans une forte pente. Dans sa chute, il a perdu son téléphone portable. Il a ensuite eu du mal à regagner sa voiture. Ses proches, ne le voyant pas revenir à l’heure prévue, se sont inquiétés et ont alerté les secours. C’est son retour au domicile qui a déclenché notre rapatriement à la base.

Le mois de novembre est plutôt calme d'habitude et nous trouvons, avec les collègues présents, que ce jour-là nous avons déjà bien travaillé. Il est aux alentours de 16h30 et la nuit ne va pas tarder à tomber. Je suis à la base avec Jules le pilote, Charles le mécanicien et Antoine l'équipier secouriste pompier. Nous reconditionnons le matériel, plus en pensant à le ranger et à le préparer pour le lendemain que dans l'idée d'une nouvelle intervention. Les rayons du soleil se font plus pâles, la lumière décline et la sérénité qui règne dans le hangar se pose sur nous et nous enveloppe. Nous sommes détendus, comme absorbés par cette quiétude relative.

Tout à coup, le téléphone de permanence sonne. C'est la quatrième fois aujourd'hui, c'est assez exceptionnel pour cette fin d'automne et nous en sommes surpris. L'étonnement disparaît en une fraction de seconde et fait place à l'action. Nous sommes toujours là et prêts à intervenir. Mon dévouement sera sans faille jusqu'à mon dernier jour de service avant ma retraite prochaine.

Je décroche. Le Centre de traitement des alertes vient de recevoir l'appel d'un témoin sur la route entre Annecy et Allèves. Celui-ci s'est retrouvé face à face avec une voiture qui s'était déportée dans un virage. Cette dernière n'a visiblement pas eu la capacité de redresser sa direction avant de partir vers la gauche plutôt que vers la droite. Le véhicule a fait une sortie de route avant de tomber dans le ravin en contrebas.

Je note chaque renseignement avec soin, prends les coordonnées GPS et le numéro de téléphone du témoin. L'appel s'avère compliqué, car le témoin est en état de choc émotionnel important.

C'est alors que les gens du CTA proposent une conférence à trois, car ils ont déjà établi un bon contact. Ils se disent aussi que cela facilitera la suite de l'intervention, car chaque protagoniste recueillera ainsi en temps réel de précieux éléments pour un secours rapide et efficace.

Mon ton devra être rassurant, mais un peu directif et empli d'empathie pour optimiser la communication. Je l'écoute et j'entends à ses intonations la peur et la confusion qui l'animent. Le rythme et le volume de ses paroles sont changeants, il est agité mais parvient cependant à communiquer. Il nous indique, mais sans certitude, que la voiture lui semblait noire et qu'une seule personne était à bord. Il s'excuse de son manque de précision. Il confirme cependant la sortie de route du véhicule arrivant en sens inverse, il

pense que celui-ci a pris le virage trop vite, ce qui aurait provoqué le déport sur la voie de gauche et la chute qui a suivi.

Il nous explique s'être ensuite immédiatement garé sur le bas-côté. Ayant eu extrêmement peur, il devait reprendre ses esprits et se détendre. Il a voulu aussi porter assistance avant de sortir de son véhicule. Il s'est rapproché du bord de la route pour tenter de repérer la voiture folle ou le moindre indice permettant de la localiser. Mais la configuration des lieux, notamment la forêt dense et la cassure de la falaise, ne lui permettait pas d'avoir une visibilité à plus de trente mètres en contrebas. Il ne peut donc nous donner plus d'éléments. Il nous dit aussi avoir crié et appelé pour avoir un retour, mais en vain.

Nous informons alors le témoin de notre arrivée sur site dans une quinzaine de minutes. Il s'inquiète de notre capacité à nous garer sur place compte tenu de l'étroitesse de la route. Nous sourions et l'informons de notre venue par les airs avec l'hélicoptère. En état de choc, il maintient que nous n'aurons toujours pas la place.

Il est rare que nous intervenions sur des accidents de la circulation, ce n'est pas notre cœur de métier, mais nous pouvons aider de par nos connaissances et aptitudes techniques en milieu particulier. Les conditions, aujourd'hui, sont réunies. L'accident vient de se produire sur une route de montagne surplombant des falaises abruptes et le véhicule a pu chuter sur plusieurs dizaines de mètres. L'utilisation de cordes et les techniques de progression et d'assurance en montagne semblent les plus appropriées pour extraire la victime. Le ralliement sur site par hélicoptère sera le moyen le plus rapide et nous emmènerons en plus, avec nous, un médecin pour les premiers soins.

— Le CTA pour Éric, peux-tu prévenir la gendarmerie de notre déplacement sur site ? Peut-être sont-ils déjà au courant. Il va nous falloir aussi la brigade pour nous aider à fermer la route et sécuriser les lieux.

— C'est OK pour nous, je te fais ça. On fait aussi partir des véhicules de chez nous. Vous aurez sur place un VSAB[1] et la logistique pour la suite.

— Super, parfait ! Merci et à tout à l'heure sur la fréquence radio.

Dragon se tient prêt sur le tarmac. Le pilote est aux commandes. Casque sur la tête, il prépare le listing avec le mécanicien, assis à ses côtés. Le médecin est dans son local et finalise son sac, il prend un complément de drogues pour une meilleure gestion de ce type d'accident. Le pompier

d’alerte vérifie dans la machine que tout notre matériel est bien en place et opérationnel. En moins de deux minutes, toute l’équipe est à bord, les pales sont déjà en mouvement. Je referme la porte latérale en obéissant au regard appuyé du pilote. La turbine monte lentement dans les tours et les consignes sont passées à la tour de contrôle. Les vapeurs s’échappant des réacteurs nous enveloppent d’un halo de chaleur et l’odeur du kérosène nous chatouille les narines.

Je profite de chaque instant, peut-être est-ce la dernière fois que je monte à bord. Je vis chaque secours comme si c’était l’ultime secours, car janvier est proche maintenant, ma retraite aussi. Je m’imprègne de chaque moment passé dans ce métier, je veux garder en mémoire les odeurs, les bruits, les regards et les émotions qui en découlent. Chaque secours est une aventure, de laquelle émanent des expériences et des sensations bonnes ou plus difficiles. Je n’oublierai rien, mais je m’attacherai à ne conserver et à ne véhiculer que le positif. Ce sera le moteur de ma nouvelle vie, de ma nouvelle carrière.

Les échanges vont bon train dans la machine. Dans douze minutes, nous serons sur place. Nous devrons déjà localiser exactement le témoin pour qu’il nous indique le virage et l’axe des recherches. Il faut agir vite, la nuit ne va pas tarder à tomber. L’équipage a pris en compte ce facteur, il a mis ses jumelles à vision nocturne en complément dans la caisse du matériel.

Ces interventions au crépuscule sont particulières à gérer, l’œil doit en effet constamment s’habituer à la variation de lumière, à l’accroissement de la pénombre et à l’évolution des couleurs et formes associées. Les paramètres terrain font l’objet d’une attention redoublée. La proximité de la falaise et d’un torrent, la présence de lignes électriques traversant la zone de l’accident et la complexité des vents tourbillonnants dans ce talweg, déjà présents ou provoqués par l’hélicoptère, nous plongent d’ores et déjà dans une concentration maximale. Nous savons que les possibilités de la machine pour s’extraire de ce lieu sont réduites. S’en échapper et y voler avec de la vitesse sera très compliqué. Ces secours à quelques minutes de vol de la base ne sont jamais anodins. Ils font souvent l’objet de discussions entre nous, car ils laissent des histoires derrière eux. Intervention proche ne rime pas forcément avec facilité. La preuve aujourd’hui, car tous les éléments recueillis nous annoncent déjà la complexité et l’ambiance oppressante et dangereuse du secours.

— Dragon 74 pour le CODIS.

— Sur écoute, CODIS.

— Je t’envoie les coordonnées GPS sur le portable du premier à marcher. C’est juste un tout petit peu après Allèves. C’est dans un virage, à environ cent mètres à vol d’oiseau d’une grosse usine présente de chaque côté de la route. La brigade de gendarmerie locale est déjà sur place. Tu verras les gyrophares. Ils sont avec le témoin et ils t’indiqueront l’axe pour la recherche.

— OK, c’est bien pris. Pas d’autres infos sur place ?

— Non. Les brigadiers ont jeté un coup d’œil, mais rien de plus. Les arbres et le ravin les empêchent de progresser pour observer la pente en dessous.

— OK, c’est bien pris. Dans quatre minutes sur place.

— OK, merci. Je leur transmets l’information.

La route départementale D5, qui permet de relier Annecy à Lescheraines et au massif des Bauges, longe le Chéran. Cette rivière, qui coule au fond d’un talweg, est bordée par endroits de falaises très abruptes. Entre Gruffy et Allèves, lieu de disparition de la voiture, se trouve l’une des plus grandes hauteurs jouxtant la route.

Nous arrivons enfin sur place. Le stress commence à monter à bord de la machine, car au premier regard sur les lieux, nous présumons qu’un accident de la route, ici, est potentiellement lourd de conséquences pour la victime. Et si par malheur la voiture est suspendue à un arbre, les actions de secours vont être très difficiles à gérer.

Nous repérons rapidement la lumière bleue des gyrophares et les deux gendarmes nous indiquant vraisemblablement l’axe de sortie du véhicule. Jules prend la parole.

— Écoutez, il y a un tout petit peu de vent, ça se passe pas trop mal. On va faire quelques petits cercles. Je vais me mettre en face et vais regarder devant pour me stabiliser. Je vous laisse regarder le côté gauche par la porte latérale.

— OK, c’est bien pris pour l’arrière de la machine.

Le pilote positionne alors la porte gauche face à la zone que nous devons scruter. Le mécanicien ouvre cette dernière, après nous avoir tous sécurisés au préalable. Je m’approche et m’assieds à côté de lui sur le plancher de la

machine, les pieds à l'extérieur sur le patin. Notre position est idéale pour observer et rechercher une voiture dans cette forêt. Cela devrait être assez simple, car en plein automne, les arbres ayant perdu leurs feuilles, le véhicule noir devrait être facilement visible sur ce grand tapis jaune et ocre. Nous inspectons chaque recoin, notre cœur bat la chamade, dopé par l'excitation du moment et l'impatience de repérer un indice pertinent ou la voiture elle-même. Quelques minutes après le terrible accident, nous sommes déjà là et nous allons être vraisemblablement les premiers à pouvoir prodiguer les soins à la victime. Est-elle toujours dans la carcasse ? A-t-elle été éjectée ?

Comment pourrons-nous la sécuriser et l'évacuer ?

Le pilote progresse lentement et effectue un petit zigzag pour nous remettre dans l'axe. Il descend un peu, remonte. Il joue avec la portance de l'air pour se déplacer légèrement et nous permettre de balayer minutieusement la zone prédéfinie. Nos yeux et nos cerveaux tournent à plein régime. Nous traquons le moindre élément pouvant nous guider, des branches cassées qui pourraient nous donner le réel axe de chute, une jante, un enjoliveur…

L'intensité des recherches est à son comble. Il est impossible de ne pas trouver une voiture dans cette face. Certes, des feuilles jonchent le sol, mais la visibilité est encore excellente malgré l'heure. Les arbres dépouillés de leurs ornements nous laissent un champ visuel très large et facile d'observation. Pourtant, les minutes s'écoulent et rien n'attire notre attention. Pas la moindre trace, pas de branches cassées, pas de morceaux du véhicule, pas d'éclats de verre, pas de vêtements, pas de corps éjecté non plus, rien…

Nous commençons à avoir des doutes. La voiture ne s'est pas volatilisée ! Nous ne pensons pas que le témoin ait pu nous mentir, son état de choc psychologique est bien réel. Mais sommes-nous dans le bon axe ? Sommes-nous sûrs de la matérialisation du point de sortie de route ? Le témoin, secoué par la violence et l'intensité de l'événement, a peut-être mal identifié l'endroit précis, peut-être est-ce quelques dizaines de mètres plus tôt, voire une centaine. Est-il possible qu'il ait pensé à une chute alors que le dangereux véhicule continuait sa route ? Notre concentration et notre implication ne faiblissent pas, mais ces idées peuvent nous amener à modifier notre plan de recherches.

Stratégiquement, nous sommes idéalement placés. La hauteur et la distance du sol, grâce à Dragon, nous offrent une vue quasi parfaite de la zone. Nous devons écarter ce secteur de recherches, nous insistons, scrutons encore et encore cette pente. Nous sentons l'agacement monter en nous, nous recentrons vite nos esprits afin de garder une motivation maximale et éviter que le découragement nous envahisse. Nous restons perplexes face à ce manque d'indices. Au bout de cinq minutes, Jules nous dit :

— Je vais remonter et replonger un peu plus bas dans le même axe. Après, je pense qu'il faudra réfléchir au secteur de nos recherches.

— OK, je suis d'accord, car nous ne voyons rien sur cette partie du haut.

Le pilote monte alors un peu et reprend de la vitesse pour effectuer son virage. Je profite de cette courbe pour me décaler et observer l'environnement par la vitre de la porte droite fermée. Mon regard est soudain attiré tout en bas, sur la berge du torrent, au milieu de cailloux. Quelque chose a capté mon attention, mon cœur s'emballe, car j'ai l'impression de voir une forme tourner en rond. Je le signale immédiatement à Jules.

— En bas, complètement en bas sur la berge ! J'ai vraiment l'impression qu'il y a quelque chose ! Tu peux descendre, s'il te plaît ?

— OK, Éric, pas de souci, je descends de suite.

Il termine son virage, accède à la zone du visuel et se stabilise à quelques mètres du torrent.

— Putain, c'est la voiture, c'est la voiture !

C'est la roue du véhicule tournant encore lentement qui nous a permis de le repérer. Un mouvement circulaire, ici, est plutôt exceptionnel et surprenant.

La voiture a donc chuté à plus de cent cinquante mètres en contrebas de la route. Elle repose sur le toit et c'est le dessous qui fait face au ciel. Les couleurs sombres et grises de la ferraille se noient dans celles des rochers de cette berge. Sans ce mouvement de la roue, nos recherches auraient pu durer encore longtemps. Nous restons stupéfaits et étonnés de la trouver là, car aucun autre indice ne nous y a menés. Honnêtement, je ne sais toujours pas comment la voiture a fait pour se retrouver entière en bas à côté de ce torrent après une telle chute.

Mon sang ne fait qu'un tour. L'adrénaline irrigue l'intérieur de la machine et Dragon se trouve comme perfusé. Chacun s'active individuellement, mais nous agissons comme un seul homme. Je récupère mon sac et le clipse sur mon pontet. Le mécanicien a pris son joystick à la main et se retrouve debout sur le patin à régler sa longe, pour se caler en vue du treuillage. Le pilote se positionne cinq mètres devant le véhicule et reste en stationnaire. Le mécanicien me tape sur l'épaule et me fait signe de regarder le côté conducteur.

La voiture repose dans une mare d'eau et non dans le courant de la rivière. La porte avant gauche est grande ouverte et à côté gît le corps de la victime, le visage dans l'eau. Il s'agit d'une femme à la longue chevelure blonde, vêtue d'un tee-shirt violet à manches courtes. Elle est immobile et le bruit de l'hélicoptère ne génère aucun mouvement de sa part.

Je fais signe de la tête au mécanicien et celui-ci amorce ma descente. Je ne quitte pas mon objectif des yeux et tente de récupérer des éléments complémentaires. Je m'aperçois rapidement qu'une flaque de sang borde le corps, ce qui n'augure rien de bon et laisse déjà songer au pire. Mais je veux y croire et me dire que nous pouvons encore agir pour la sauver. Quinze minutes à peine se sont écoulées depuis l'accident, elle vient peut-être juste de sortir de la voiture. Comment y est-elle arrivée ? A-t-elle ouvert seule la portière ? Y a-t-il d'autres passagers ? Ces quelques secondes de treuillage me permettent une analyse succincte mais efficace des lieux, ce qui va déterminer mes premières actions dès que j'aurais touché le sol.

Sitôt que mes pieds frôlent les cailloux, je décroche le filin et pars en courant vers la voiture. Mon cœur est serré, j'appréhende un peu. Je n'ai fait que quelques pas lorsque mon attention est attirée vers la droite. Je stoppe ma course en tournant la tête vers un gros rocher et c'est là que je l'aperçois. Un homme est assis contre ce gros caillou, il est vêtu de vêtements sombres, mais je ne distingue pas son visage. Le haut de son corps est couvert de sang. Soudain, il bouge et repousse de ses mains la capuche du sweatshirt qui recouvrait sa tête. Je croise immédiatement son regard, il est complètement hagard. Ce jeune semble comme perdu, son teint est pâle et ses traits sont figés. Il semble en grande détresse, je ne sais même pas s'il m'a réellement vu.

Mon rythme cardiaque, déjà très haut, continue d'accélérer et cette nouvelle découverte décuple ma motivation. En me rapprochant de lui, je prends la radio et annonce, tout excité, à mes coéquipiers :

— Il y en a un deuxième, il y en a un deuxième ! Il bouge !

— OK, Éric, OK. On voit ça en même temps que toi ! On te descend le deuxième secouriste.

À peine arrivé sur lui, je fais un rapide bilan pour tenter de déceler une hémorragie ou une fracture ouverte des plaies à la tête. Je dois prioriser mes gestes. Il est conscient et ne parle pas, alors que la femme près de la voiture est toujours immobile. Il ne semble pas blessé, mais en état de choc. Je sais que le second secouriste puis le médecin seront déposés d'une minute à l'autre, je pense qu'il peut attendre. Je prononce quelques paroles bienveillantes et rassurantes, lui dis que je vais revenir, mais que je dois aller vérifier l'état de l'autre victime.

Il nous faut faire rapidement une synthèse complète de la situation. Un bilan circonstanciel est primordial. Nous avons pour l'instant deux victimes référencées dans cet accident, mais nous ne savons pas encore s'il y en a d'autres. Une course contre la montre, à la recherche du moindre indice, commence. Plus nos renseignements seront précis, plus nous pourrons nous organiser et plus nous donnerons une chance de survie à l'intégralité des victimes. Il nous faut agir vite.

Je me déleste de mon sac, que je laisse à côté de l'homme au sweat, pour partir en courant vers la seconde victime. Je vois sur la gauche que mon collègue Antoine est en train de toucher le sol et qu'il sera dans très peu de temps à côté de lui. Je me précipite vers la voiture, je passe un bloc, mets les pieds dans l'eau et me jette sur la victime au milieu de la gouille[2]. Je ne sais pourquoi ni comment, la roue continue inlassablement de tourner sur son axe, sans rien pour la freiner.

D'une main je saisis le bras de la victime et, en maintenant sa tête de l'autre main, je la retourne face visible. J'effectue alors un dégagement sur deux mètres jusqu'au rocher afin de me retrouver sur une petite bande de sol sec. C'est une femme d'une vingtaine d'années, elle ne bouge toujours pas et présente un gros traumatisme au visage. Sa tête est restée dans l'eau un bon moment et je note une absence de pouls.

J'appelle immédiatement le médecin par radio pour l'en informer. Dans le même temps, je sors mon pocket masque et entame un massage cardiaque

associé à une ventilation artificielle. Je suis le protocole en attendant le médecin, qui m'indiquera la conduite à tenir pour la suite.

— Éric de Dragon, Antoine est avec la seconde victime, on descend le doc maintenant.

J'entends, mais ne peux répondre. Antoine, lui, valide l'information par un « OK ». Chaque action est verbalisée afin que chaque protagoniste du secours soit tenu au courant, en temps réel, des opérations réalisées ou restant à faire, tout en gardant le rythme de ses actes. Nous avons donc deux victimes, deux treuillages ont déjà été réalisés et le troisième avec le médecin est en cours. L'effervescence est à son comble.

Dragon est resté en stationnaire pour les trois treuillages à quinze mètres maximum du sol. Le bruit de ses pales et de sa turbine se répercute contre les parois environnantes. Son souffle, finissant sa course sur nous, se mêle au vent léger et au bruit de la rivière. La machine ajoute du stress à l'ambiance déjà tendue, mais ce stress nous maintient en alerte, nous rappelle les conditions du secours et nous oblige ainsi à nous dépasser. Malgré tout, j'aime ces sensations, ce dépassement de soi, tout cela va vraiment me manquer…

Du coin de l'œil, j'observe la descente du médecin en troisième rotation. Je continue de masser en 30/2 – en alternant trente compressions pour deux insufflations –, je maintiens la cadence, mais je n'ai aucun retour de la victime. Aucun signe de reprise de circulation ou de ventilation spontanée. Je suis appliqué et concentré sur mes gestes et aussi sur tout ce qui se passe autour de moi. J'attends le médecin et ses indications. Il arrive vers moi en courant, pose son sac au sol et entame son bilan en me posant des questions sur les circonstances de la découverte de la victime.

Il constate rapidement le décès de la jeune femme. Cela fait malheureusement trente minutes que l'accident a eu lieu et elle a passé au moins quinze minutes dans l'eau. S'est-elle noyée ? A-t-elle succombé à ses blessures ? A-t-elle perdu la vie sur le coup ? À ce stade, nous ne sommes sûrs de rien, seule l'autopsie pourra déterminer la cause exacte de la mort. Le médecin pose amicalement la main sur mon épaule en se relevant et me dit de tout arrêter : c'est fini pour elle.

Je m'assieds alors sur mes talons pour souffler quelques instants. Je lève alors la tête vers Dragon, je le fixe sans le voir, car je suis perdu dans mes pensées. Je suis bouleversé et triste, car on ne devrait jamais mourir à vingt

ans, en pleine force de l’âge, à l’aube de sa vie. Les séquelles d’une disparition brutale comme celle-ci sont souvent indélébiles et inconsolables. Le temps atténue la douleur, mais ne l’occulte pas. Aucune famille ne devrait subir ces drames.

Je reprends rapidement mes esprits, car notre travail, ici, n’est pas terminé. Je me relève et pars en courant avec le médecin donner un coup de main à Antoine. Je vérifie à nouveau la voiture, c’est une citadine noire en trois portes. La porte conducteur est toujours ouverte, celle passager est calée contre un arbre. Le coffre est fermé. Les places arrière sont vides, ceintures de sécurité en attente, et aucun siège bébé n’est fixé. J’avais déjà passé tous ces éléments en revue pendant le massage cardiaque, mais je ne peux m’empêcher de contrôler. J’avais également scruté les environs au cas où d’autres personnes auraient été éjectées ou seraient en attente de soins. Nos investigations concluent donc à deux présences dans le véhicule, mais nous allons tenter d’obtenir une confirmation de ce fait par l’homme au sweatshirt.

Nous rejoignons Antoine. Le médecin fait, avec lui, un bilan de sa victime. Celle-ci a un probable léger traumatisme crânien. Nous convenons de conditionner l’homme et de l’évacuer le plus rapidement possible sur l’hôpital pour des radios et scanners plus poussés. Nous ne disposons malheureusement que d’une seule perche et Dragon n’aura pas le temps d’aller en chercher une seconde en faisant l’aller-retour avant la nuit. Il faut optimiser les manœuvres pour sortir tout le monde de ce trou ce soir.

Nous décidons donc de garder la perche pour la jeune femme et nous préparons notre deuxième victime pour une extraction avec la culotte de treuillage. Le médecin nous dit que c’est possible en lui mettant un collier cervical et aussi, par précaution, un KED pour lui protéger le dos. La culotte permettra un transport plus stable que la simple sangle jusqu’au sommet de la falaise. La victime sera ensuite immédiatement prise en charge par le SAMU, qui l’attend au bord de la route, juste au-dessus de nous.

— Dragon pour Éric, tu me reçois ?

— Oui, sur écoute.

— Une victime Delta Charlie Delta et la seconde doit être évacuée. Nous sommes prêts, comment tu vois la chose ?

— Le SAMU est arrivé, prêt à la prise en charge. Je pense évacuer le blessé avec le médecin en première rotation jusqu'à la route, cela vous laissera du temps pour conditionner la perche. La nuit est là et il ne faut pas traîner dans ce goulet.

— OK, bien pris ! Blessé et doc en treuillage dans deux minutes. Nous, on vérifie le ravin au-dessus au cas où et on te rappelle pour l'extraction de la perche en suivant.

— Vendu !

L'homme, toujours en état de choc psychologique sévère, nous confirme d'un signe de tête qu'ils n'étaient que deux à bord du véhicule. Nous ne demandons qu'à le croire, mais restons vigilants et observateurs. Il est obnubilé par son amie et veut savoir comment elle va, il ne la voit pas. Il est angoissé et son agitation empêche toute lucidité. Nos gestes et nos attitudes calmes contrastent avec ce qu'il dégage, mais le mènent à la réflexion. Il nous pose alors des questions auxquelles nous répondons tranquillement de manière réconfortante. Nos regards appuyés et compatissants lui font peu à peu prendre conscience de la réalité, jusqu'à comprendre l'ampleur du drame. Son visage se transforme, la douleur le déforme. Il reste prostré, baisse la tête et semble alors se réfugier dans un autre monde.

Nous suivons notre stratégie d'évacuation rapide, elle est primordiale pour la réussite de l'intervention et pour cet homme. Le SAMU l'attend pour poursuivre la prise en charge médicale et psychologique. La nuit nous presse, même s'il n'y a plus d'urgence pour la jeune femme et donc pas de limites à franchir inutilement. Les treuillages dans l'obscurité ne sont jamais simples, ils le sont d'autant moins dans ce goulet d'étranglement… Nous allons agir méthodiquement et avec précaution. Notre homme est conditionné et prêt à l'extraction avec le médecin quand l'hélicoptère revient vers nous.

— Éric pour Dragon. On se présente. Dans trente secondes, on est sur vous.

— OK Dragon, c'est bien pris, nous sommes prêts. Je confirme, doc et victime blessée prêts pour évacuation vers SAMU sur le parking.

— Affirmatif.

Le bruit de la machine résonne, les pales font vrombir la falaise. Nous la devinons enfin à travers les méandres de la rivière. La porte est déjà ouverte et le mécanicien est en position. L'hélicoptère se stabilise à dix mètres au-

dessus de nous. Le crochet descend lentement, Antoine s'en empare et clipse l'élingue. Le médecin fait les signes réglementaires et il commence à décoller du sol. Il accompagne la victime, l'enlace et la rassure en lui parlant. Le jeune homme est toujours obnubilé et désorienté, son regard se perd, il est comme vide. Complètement ailleurs, il semble ne pas nous entendre.

Ils remontent doucement, suspendus par le câble jusqu'à rentrer à bord. La machine effectue alors un arc de cercle, le pilote remet de la vitesse et ils s'envolent vers le haut de la falaise. Tout s'est bien déroulé, pas de complications pour le jeune homme.

Antoine et moi pensons immédiatement à la préparation de la deuxième rotation. Nous partons vers la jeune femme, perche à la main, et équipés malheureusement d'une housse mortuaire. Ce n'est pas la première fois que je vais m'en servir, je sais le faire, mais je ne m'y suis jamais habitué. Un profond sentiment d'injustice m'envahit souvent à ce moment-là, d'autant plus fort lorsque ces opérations concernent des enfants ou des jeunes. Mais je ne suis pas là pour travailler sur mes états d'âme, je dois accepter cette situation et ce scénario. Nous sommes là pour évacuer le corps et mettre tout le monde en sécurité avant la nuit.

Nous étalons le sac juste à côté de la victime, la perche est montée et prête en un rien de temps. Nous soulevons une première fois la jeune femme et la glissons délicatement dans le sac. Je remonte lentement la fermeture éclair et prive ainsi son visage de lumière. Nous rapprochons ensuite le brancard, soulevons la housse et la positionnons sur celui-ci.

Nous sommes maintenant dans la pénombre. Je suis tellement focalisé sur le secours que je ne me suis pas aperçu que la nuit nous enveloppait, mes yeux se sont adaptés à cette baisse de clarté. Avant de serrer toutes les attaches de la perche, je sors néanmoins ma frontale et éclaire la zone où nous travaillons. Le silence est pesant et le bruit de l'eau, si souvent relaxant, nous oppresse. Intervenir sur des personnes décédées dans une activité de montagne n'est pas simple et me laisse toujours des séquelles : je n'oublie jamais ces victimes. Mais je dois dire que cet accident de la circulation routière me marque et me touche particulièrement : cette jeunesse au volant me renvoie à mes propres enfants, bientôt en âge de conduire.

Machinalement, tel un robot, je relie les sangles, les serre et vérifie que la perche est bien prête. Nous la déplaçons de quelques mètres pour la transporter à l'endroit du treuillage de la première victime. Le pilote a déjà pris ses repères, c'est une zone connue pour lui et donc sécurisante. Nous entendons Dragon tourner au ralenti, il est encore en haut de la falaise. Cela nous laisse quelques instants pour explorer encore le bas de la face pour une ultime vérification. Munis chacun d'une frontale, nous nous précipitons dans l'axe de chute du véhicule. Quelques dizaines de mètres nous suffisent pour découvrir quelques CD musicaux, des papiers, des paquets de chewing-gums, mais heureusement pas de nouvelle victime.

— Éric pour Dragon.

— Sur écoute.

— Nous sommes prêts. Je redécolle, je te propose de descendre dans l'axe de chute avec le phare pour une dernière vérif du haut. On fera la récup en bas.

— OK, c'est parfait. Avec Antoine, nous continuons à monter, tu ne peux pas nous louper.

— OK. Je me présente dans dix secondes.

Le bruit de Dragon se rapproche et, moins de dix secondes plus tard, un phare très puissant illumine la face et descend vers nous. L'axe de chute est alors scrupuleusement vérifié. L'absence de feuilles sur les arbres nous permet d'observer lentement et méticuleusement les zones qui nous entourent. Nous nous déplaçons en zigzag pour ne rien négliger, à la recherche des moindres éléments ou traces suspectes. Ni le pilote ni nous ne faisons de nouvelles découvertes, celui-ci nous le confirme d'ailleurs à la radio. Nous décidons donc de redescendre par le même chemin, balayant même un secteur un peu plus large encore, chacun à son rythme, pour faire un second passage sur la zone avec un angle de vue différent. Pendant notre opération de secours sur le bas, les pompiers ont déjà arpenté de jour le haut du site, en descendant en rappel, accrochés à leur 4x4. Après dix minutes de fouille minutieuse, nous validons et confirmons définitivement l'absence de victime supplémentaire. La brigade nous confirmera quelques instants plus tard, par radio depuis la route et par le biais de la famille qu'elle vient d'avoir au téléphone, que deux personnes seulement occupaient cette voiture.

Nous nous retrouvons positionnés, Antoine et moi, au lieu de récupération. Dragon est au-dessus de nous et nous éclaire. Le bruit développé par la machine semble s'amplifier du fait de la nuit et de l'encaissement, cela devient assourdissant. Cette ambiance de noirceur, de bruit stressant et de solitude en bas de cette route rend encore plus sinistre l'issue déjà malheureuse de ce secours.

— Dragon, je te propose un secouriste pour commencer et ensuite un secouriste avec perche et dérive pour la dernière rotation jusqu'au parking.

— C'est OK pour moi, Éric.

Dragon se tient au-dessus de nous, la falaise sur un côté et cette pente, théâtre du drame, de l'autre. La nuit est là, le spectacle est angoissant et magique à la fois, nous nous trouvons dans un rayon de lumière au milieu de nulle part, sans vision sur les composantes de l'ombre qui nous entoure. Le crochet descend sous l'effet du guidage du mécanicien, Antoine le saisit et le clipse à son baudrier. Ultimes vérifications, il décolle du sol. Il me lance un regard et un léger sourire, comme pour valider la réussite et la fin de l'opération. Je le regarde s'élever dans les airs, dans la lumière qui le conduit à Dragon.

Je me retrouve seul pour quelques instants avec la jeune fille décédée. Antoine a pris mon sac avec lui pour faciliter mes manœuvres avec la dérive lors de la remontée. Je m'approche de la perche, me fixe à l'élingue et baisse ma frontale pour ne pas éblouir le mécanicien. Je vis l'un de mes derniers secours, l'un de mes derniers treuillages. Je vis et j'espère vivre ma dernière victime décédée. Dans ma tête se bousculent quelques images, quelques scènes épiques de certains secours. Je me sens bien dans ce métier, mais fatigué par ces situations. Je revois les moments heureux, de dépassement de soi, de partage et d'abnégation, ils sont nombreux et m'ont fait vibrer, mais je me sens aujourd'hui affaibli par la perte de mes pairs, de plus en plus fréquente. Je n'ai pas perdu seulement des coéquipiers, mais de réels amis et confidents.

Je lève lentement la tête et déjà le crochet se présente à moi, je n'ai plus qu'à tendre le bras. Quelle précision ! J'accompagne les derniers centimètres le séparant de la plaque à clipser. Ça y est, la liaison est faite, je suis accroché à l'hélicoptère. Mécaniquement, j'effectue le signal initiant ma remontée. Je décolle de vingt centimètres du sol, procède aux dernières vérifications et fais un second geste pour valider le treuillage. Après un

nouveau mètre de montée, je sors la dérive, la manipule pour contrer le vent et nous éviter de tourner sous la machine.

— Éric, je vais partir un peu en translation. Je prends un peu de vitesse et on sort de ce goulet !

— OK, pas de souci. La dérive est en place, tout est OK.

Cette dérive est un gros éventail, positionné perpendiculairement au sol, qui crée un appui pour le vent. Elle permet de ralentir, voire stopper le mouvement de rotation de la perche dû à son emprise au vent sous l'aplomb du câble. Elle est assez efficace et évite bon nombre de situations complexes pour les victimes et les secouristes. Si la rotation n'est pas contrée et s'accentue, une victime peut être centrifugée et sa situation peut s'aggraver. Le sang peut se concentrer vers le cerveau et, sur une personne très fragile, le cœur peut s'arrêter. Entamer un massage en plein treuillage, qui plus est en tournant, est tout simplement impossible. De plus, il faut souvent plusieurs minutes pour recouvrer un état normal lorsqu'on a été soumis à une grande vitesse de rotation et une puissante force centrifuge.

Ce soir, grâce aux mouvements de Dragon et à la dérive, la perche et moi restons plutôt stables. Nous arrivons à ne pas tourner et à rester presque immobiles sous la machine. Bien sûr, je contre un peu à droite ou à gauche parfois, mais comme d'habitude. Jusqu'ici tout va bien. Je remonte encore d'une dizaine de mètres sous l'hélicoptère. Il est vrai que ce dernier a sorti trente à trente-cinq mètres de filin pour me récupérer. Dragon est en léger mouvement pour se diriger vers la sortie de ce goulet, en aval. Je ressens un peu plus la poussée du vent à mesure que je m'élève avec cette perche, mais je gère la situation.

Je sens l'hélicoptère prendre un peu de vitesse dans le bas du torrent. Et soudain, pour une raison inexpliquée, je commence à tourner. Je viens de sortir des arbres et malgré la vitesse de translation de la machine et l'inclinaison de la dérive, je tourne de plus en plus. Je n'arrive plus à contrer le vent. Manipuler la dérive m'est de plus en plus difficile. Ma main serre au maximum la poignée de direction, mais rien n'y fait. Je me désaxe de plus en plus, je suis dans une position très inconfortable.

Je tente de mettre les deux mains pour tenir droit cette dérive, j'espère dégager plus de force pour trouver la bonne inclinaison capable de neutraliser le vent. En vain. Je tourne de plus en plus vite, de plus en plus fort. J'ai du mal à rester concentré et maître de l'action. Je me sens même

un peu perdu, car c’est la première fois que je virevolte autant avec cette dérive. La première fois que je suis spectateur de mon action et que je ne peux plus rien faire.

Je lève la tête, j’arrive encore à voir le mécanicien. Celui-ci est debout sur le patin et tente de jouer avec le câble pour m’aider. Il le pousse avec son pied et le tire en même temps sur le haut. Il tente par tous les moyens d’endiguer cette foutue rotation, mais ses actions semblent rester vaines.

J’amorce alors une deuxième tactique connue des secouristes. Je me jette sur les élingues de la perche, les enserre et tente de concentrer tout mon poids au centre de la perche. En m’appuyant fortement, j’espère condenser les forces vers le bas en un seul point central, dans le but de contrer la vitesse de rotation ou au moins de la ralentir. Mais aujourd’hui rien n’y fait, je tourne encore et encore, de plus en plus vite.

Je me souviens avoir hurlé pour que cela s’arrête, comme si quelqu’un pouvait avoir la maîtrise de mon malheur. L’espoir fait vivre, mais personne n’a l’air de m’entendre. Je lâche l’élingue, mais reste agrippé aux câbles de celle-ci. Je les serre si fort que mes mains s’y incrustent et saignent. La douleur ne suffit pas à me faire lâcher, car je suis pétrifié. Je me cale sur le corps sans vie de cette jeune fille, je dois centrer mon poids pour tenter de garder le centre de gravité à l’aplomb du filin. Je n’ai jamais eu aussi peur en secours, je perds la maîtrise de l’action et suis complètement dépendant de cette rotation et de la vitesse relative de Dragon. Je suis paumé, mon cerveau semble à l’arrêt et plus aucune idée de survie ne me vient à l’esprit. Je me sens tout petit sous cet hélicoptère, j’ai l’impression d’être un ballon de baudruche à la fête foraine que le vent malmène… Je voudrais que l’on se pose le plus vite possible…

L’hélicoptère accélère encore légèrement en remontant. Le pilote cherche à donner de la vitesse afin de créer un vent plus fort, qui, appuyant de chaque côté de la perche, pourrait me stabiliser. Je subis chaque seconde. Cependant, en moins d’une minute, la plus longue de toute mon existence sans doute, je commence à percevoir une différence. Le vent latéral arrivant face à moi ralentit mon manège, mon calvaire va enfin s’arrêter. La radio crépite :

— Ça va, Éric, ça va ?

J’arrive à me détacher des élingues, à relâcher la pression, mais je suis dans le flou complet, comme drogué. J’entends les paroles de loin, mais

peux tout de même appuyer sur le combiné. Je bégaie quelques instants puis je peux leur dire plus clairement :

—— Ouais, mais ça pourrait aller mieux, j'en ai pris plein la gueule, je suis comme centrifugé !

— On confirme ! On s'est fait bloquer et on n'a pas pu partir de suite, tu en as fait les frais. On part vers le parking.

— Pas de souci. Fais-moi remonter, s'il te plaît. Je veux quitter cette zone rapidement pour qu'on se pose. J'ai besoin d'aller marcher, je ne me sens pas bien du tout !

— C'est parti, mon Rico.

Le mécanicien nous remonte, il ne reste que quelques mètres pour entrer dans la machine. J'arrive au patin, j'ai le dos contre la portière, la perche face à moi, sous le treuil. Je dois prendre appui sur ce patin pour aider à rentrer le brancard, mais je ne peux pas. Mes jambes ne me portent plus, elles flageolent. Je me dis que je vais bien, mais mon corps n'a pas encore récupéré, tant j'ai été secoué par la rotation. Je dois me calmer, je cherche à respirer lentement, mais profondément, pour recouvrer mes capacités. Je reprends doucement mes esprits, le mécanicien me pose délicatement la main sur l'épaule. Je tourne la tête, lui souris, me glisse au plus près de lui et lui dis :

— Je me suis bien fait démonter la tête !

— Moi, c'est l'épaule que je me suis fait démonter en essayant de tirer le câble !

Explosion de rires. Finalement, nous ne sommes plus pressés, il me sécurise avec les longes ainsi que la perche, prêts à la manœuvre. Mais compte tenu de notre état et de la proximité du parking, nous décidons en un regard que nous ne bougerons pas, que nous ne rentrerons pas la perche et resterons là, porte ouverte, jusqu'à la dépose. Le pilote est prévenu, il valide notre décision et cale sa vitesse d'approche en fonction de ces éléments. J'ai l'impression que Charles et moi faisons un remake des Vamps, assis côte à côte sur ce patin d'hélicoptère en plein vol. Nous sommes comme un couple de petits vieux, ayant mal partout, attendant patiemment le prochain arrêt.

Si la victime avait été vivante, nous aurions agi différemment. Nous aurions mis une corde anti-rotation et pris plus de temps pour caler le

matériel. Nous aurions certainement dû lui expliquer notre décision et la rassurer, la réconforter.

En tout cas, la stratégie d'aujourd'hui semblait bonne, rapide et efficace. Elle a été analysée et approuvée par toute l'équipe. Mais l'environnement en a décidé autrement. Dans le jargon montagne ou dans d'autres univers, d'ailleurs, une loi prédomine souvent, celle de l'emmerdement maximum, appelée plus communément « loi de Murphy ». Aujourd'hui, je suis en plein dedans, mais, heureusement pour l'équipage, tout est bien qui finit bien. Si ce n'est que j'ai eu la frayeur de ma vie et que mes jambes sont encore tremblantes. Malgré ces derniers moments du secours, mouvementés et délicats, nous avons fait le job, nous y sommes arrivés malgré la nuit et nous aurons bientôt les pieds sur la terre ferme. Je suis toujours brassé, j'ai des remontées bizarres, je ne sais même pas si je ne vais pas vomir. Je me suis fait totalement satelliser, ce soir.

Trois minutes plus tard, le pilote entame la descente sur le parking. Je vois bien les deux usines et la route qui passe au milieu, les secouristes et les gendarmes, les gyrophares qui ne cessent de tourner, mais aussi des curieux. La zone de pose de Dragon est matérialisée, nous ne sommes plus qu'à quelques mètres du sol. Les deux patins touchent enfin la terre ferme et Jules coupe la turbine. Les pales commencent à ralentir jusqu'à l'arrêt complet. Dans le même temps, Charles redonne du mou au câble et me libère enfin de la perche. Je suis soulagé, content d'être là, sain et sauf.

En y regardant de plus près, je constate que le maire du village est là, ainsi que les pompes funèbres pour la prise en charge de la défunte. Je vérifie que j'ai bien toutes les informations pour le compte rendu administratif de ce secours. L'enquête ne me sera pas attribuée ; ce n'est pas un pur accident de montagne, mais un accident de la circulation qui sera géré par la brigade territorialement compétente.

Le mécanicien me regarde, surpris. Je n'ai plus d'équilibre, je me mets à quatre pattes sur la route, car j'ai l'impression que tout tourne encore autour de moi.

— Ça va, Rico ?

— Je n'ai jamais ramassé comme ça, jamais autant tourné de toute ma vie, mais sinon ça va…

— Eh bien moi, je n'ai jamais vu quelqu'un tourner comme ça, tu étais beau, mon Rico !

Je ne peux m’empêcher d’éclater de rire, tout comme l’équipage. Chacun relâche la pression de la sorte, ce qui étonne quelque peu notre auditoire, qui ignore ce que nous venons de vivre. Je me relève enfin lentement et croise le regard du pilote, qui est venu nous retrouver. Ce soir, j’ai le sentiment d’avoir échappé à la catastrophe. Peut-être que les autres protagonistes ne l’ont pas ressenti de la même façon que moi. Compte tenu de la gravité de la situation, je pense qu’en dernier recours l’équipage aurait pu prendre la décision de couper le câble. En effet, en cas de danger ultime pour la machine, l’équipage possède un bouton permettant de le sectionner afin de se délester du poids et de se donner une chance de regagner de la portance.

Ce soir-là, à quelques jours de la retraite, j’ai l’intime conviction que cela aurait pu se passer. Je n’ai jamais été secoué et trimballé comme cela. Je n’ai jamais eu envie de vomir suite à un treuillage… Encore un signe, un curieux alignement des planètes qui m’envoie son message : il est temps que je tourne la page sur le secours au sein du PGHM.

Lors de ce secours, ma chance a été d’être entouré d’un équipage résolument passionné, avec des valeurs humaines incroyables et surtout aguerri par d’innombrables missions. Ce pilote, toujours en recherche de solutions pour préserver la vie de son équipage, s’est refusé à actionner le fameux bouton, son éthique lui a interdit même d’y penser. Merci encore à toi.

---

1. Véhicule de secours aux asphyxiés et aux blessés.

2. Terme utilisé en Suisse et dans les Savoies pour une flaque d’eau, une mare ou un petit étang de faible étendue.

© Éric Mesnier

Épilogue

J’ai décidé de prendre ma retraite pour des raisons personnelles à l’âge de quarante et un ans. Je n’étais ni en limite d’âge pour la profession ni diminué physiquement au point d’être congédié de la spécialité, mais j’avais atteint un autre seuil : celui de ma tolérance psychologique.

En effet, nous réagissons tous différemment face aux épreuves de la vie et à ce que nous sommes capables d’emmagasiner au fil du temps. Nous ne savons pas à l’avance si notre récipient est un verre, une bouteille ou un tonneau. Ce n’est que lorsque nous y sommes que nous comprenons que nous avons atteint la limite. C’est lorsque nous ne pouvons ou ne voulons vraiment plus que nous réalisons que nous avons rempli notre propre contenant.

La navigation constante dans cet environnement complexe et dangereux nous amène au quotidien à être exposés au risque et à être confrontés à la mort, celle des requérants au secours, mais aussi celle de nombreux amis de la spécialité montagne en gendarmerie et de la montagne en général. Cette mort, ainsi que la vision de tout ce que j’ai pu rencontrer au cours de ma carrière, m’a amené à une réflexion difficile, mais nécessaire, celle de tourner une page, ma page.

Je ne voulais pas faire ce métier avec la peur au ventre ou y aller à reculons. En toute conscience, j’ai décidé d’arrêter en pleine possession de mes moyens, car je sentais que demain je pouvais avoir peur. Vivre avec la peur, surtout dans ce métier, peut altérer et remettre en cause vos choix, vos analyses et surtout vos actions dans le feu de l’opération. Je me disais qu’un jour j’allais provoquer un accident en prenant une mauvaise décision, en faisant un choix qui risquait d’être fatal pour mes coéquipiers et pour le acteurs travaillant avec moi.

Je vous parle de la peur que l’on subit, de celle que l’on ne maîtrise pas. Celle qui vous réveille la nuit et qui se glisse dans vos draps pour vous envelopper de son doute le plus profond. Cette peur que l’on sent, présente

au quotidien, celle-là même qui vous empêche de vous transcender et de vous dépasser.

Nous avons juste besoin d'être opérationnels pour effectuer ces secours, d'être réactifs, adaptables à chaque situation et agiles dans nos actions. En effet, pas de journée type pour les secouristes. L'intervention n'est pas programmée et ne peut être anticipée. En revanche, les hommes et le matériel sont toujours prêts pour répondre à l'appel et sauver des vies, à n'importe quelle heure, en toute saison et par tous les temps. Mais l'opérationnalité est aussi une question d'envie, de mental, de peurs et de doutes.

Je n'ai pas vu, ou voulu voir, l'impact que cette peur avait sur moi lors de tous ces accidents. Chaque année, j'ai participé à un nombre croissant d'enterrements d'amis de la montagne, en plus des accidents sur lesquels j'intervenais. La montagne, après m'avoir enveloppé de joies, de réussites et de satisfactions, a finalement fait pencher la balance de l'autre côté en m'apportant plus de peines et de mauvais moments que de bons.

Durant toutes ces années, les secours se sont enchaînés sans que j'en connaisse réellement le nombre, c'est également le cas pour mes coéquipiers. Certes, nous rendons des comptes sur nos journées d'activité et interventions, mais l'humilité et la passion nous empêchent d'en tenir le compte. Notre détachement est total par rapport à ce comptage et cet esprit statistique, car l'essentiel pour nous est ailleurs. Nous laissons volontiers ce travail à l'institution, qui note chaque heure de vol, chaque treuillage de jour ou de nuit, chaque mission proche ou éloignée. L'ensemble de ces écritures ajuste le nombre d'annuités de notre carrière d'où découlera notre pension de retraité.

C'est donc seulement lorsqu'on quitte le PGHM que l'on prend la pleine mesure de ses actes et de son dévouement au sein de cette unité. Il est de coutume à ce moment-là d'organiser un pot de départ pour réunir et remercier l'ensemble des personnes chères à son cœur. C'est aussi lors de celui-ci que le patron du PGHM s'exprime publiquement pour retracer la carrière du futur retraité. C'est ainsi que j'ai appris et réalisé, en juin 2016, que j'avais participé à quelque six cents missions, avec plus de huit cents victimes secourues. Ces chiffres ne tiennent pas compte du nombre de personnes décédées auxquelles j'ai été confronté. Le total est très élevé, mais ce n'est pas celui que je désire garder de cette tranche de vie. Je ne

peux contester ces chiffres, car je n’ai jamais tenu de listing détaillé, mais, connaissant l’esprit militaire et tatillon à l’œuvre au moment d’honorer le départ de chacun d’entre nous, je suis certain qu’ils sont toujours justes.

Au fil de ma carrière, mon ressenti a évolué et mes fondamentaux ont changé. Mes valeurs et le sens qui s’y associe, mes besoins et mes ambitions ont été chamboulés par les expériences et les apprentissages de la vie, comme pour tout être humain dans n’importe quelle société. À vingt ans, nous ne sommes pas le même qu’à trente, encore moins qu’à quarante. Pour moi, le fait d’être en contact avec une zone d’inconfort au quotidien et de dépassement de soi, dans un environnement hostile, a forgé mon caractère et réorienté mes priorités.

La répétition quotidienne de ces schémas nous amène à trouver des choses très positives dans chaque instant. L’expérience acquise au fil des ans est unique grâce à la gestion régulière des interventions, mais aussi au colossal engagement personnel, individuel et collectif déployé. Chaque secours représente une part de notre vie, de notre expérience et de notre expertise. Chaque secours a permis de façonner l’homme que je suis aujourd’hui.

Ce livre retrace exactement ce que j’ai pu ressentir, mes doutes et mes questionnements, mes peines et mes joies, mes échecs et mes satisfactions. J’ai écrit ces récits de manière chronologique et c’est ainsi que je me suis rendu compte de l’évolution dans le temps de ce qui était important et essentiel à mes yeux. Mon engagement personnel a changé – total et fougueux au début, avec un peu plus de retenue vers la fin : je prenais moins de risques, ou tentais d’en prendre moins, en essayant d’être toujours le plus actif et le plus réactif possible, mais toujours dévoué à la victime. Inconsciemment, je me protégeais. Je vivais dans un sentiment partagé du devoir à accomplir et de ce que je ne pouvais ou ne voulais plus faire. Je matérialisais et prenais conscience peu à peu du fait que je n’étais plus prêt à perdre pour gagner.

Dans les secours, il n’y a pas de héros et encore moins de super-héros. Le héros, c’est vous, en tant qu’être humain. Un héros est une personne qui, au quotidien, se sert de son expérience pour rebondir, s’améliorer, être plus performant et, surtout, qui sait se mettre au service des autres. Le héros, c’est un humain ordinaire qui vit des situations extraordinaires. C’est quelqu’un d’ordinaire qui se penche sur lui-même, qui accepte de grandir et

de faire des erreurs et qui, tout au long de sa vie, va savoir se remettre en question pour évoluer, qui va prendre son expérience et son expertise en considération.

Les héros du quotidien sont plus nombreux que vous ne le pensez. Ce sont les gens qui tentent de changer des choses, de modifier le cours du temps et de rendre heureuses certaines personnes, ou qui tentent de les sauver. Il y en a dans les casernes, dans les hôpitaux, dans les hélicoptères, dans vos villes, dans vos entreprises et dans votre quotidien, et il y en a sûrement chez vous.

Ces récits de secours sont ceux qui m'ont le plus touché, qui m'ont fait le plus grandir ou qui ont amené une plus grande prise de conscience ou de réflexion sur moi-même. Ils ont suscité en moi des questions sur le travail effectué, le lien noué avec mes camarades, la dangerosité de ce métier et l'engagement qu'on peut y mettre. Ils m'ont confronté aussi à la question du sacrifice ultime qu'il faut bien entrevoir.

Ces récits reflètent ma propre vision de ces missions montagnardes. Tous ces secours sont réels et ont été rencontrés et vécus, même si certaines phases ont été modifiées. J'ai aussi volontairement changé le nom des participants et de certains lieux. J'ai voulu ainsi éviter de noyer le lecteur dans un dédale de technicité et de lourdeur protocolaire et n'en garder que l'essence même, l'issue des secours ainsi que les émotions ressenties.

Le but de ces quelques histoires est de vous faire découvrir le quotidien des secouristes de haute montagne. Si au fil de ces chapitres j'ai réussi à vous transporter dans la machine et que, le temps de leur lecture, vous vous êtes retrouvé secouriste, alors j'ai réussi mon livre. Si vous avez pressé fortement le papier des pages en lisant certains passages, alors le transfert des émotions a opéré.

Cependant, toutes ces histoires retracent mon propre ressenti, mes propres émotions et ma vision de ces secours. Ce qui m'est apparu comme essentiel et marquant a pu être différemment vécu par les autres secouristes présents, du fait de leur positionnement ou de leurs actions ce jour-là, mais aussi de leur expérience.

À chaque fois, nous tirons les enseignements d'un secours. Toutes les visions, les actions de chacun sont intégrées dans un compte rendu : le Retex (Retour d'expérience). Le but de celui-ci est l'amélioration constante dans l'engagement et dans les processus de travail, pour que les secouristes

d’aujourd’hui, mais surtout ceux de demain, soient encore plus performants. Il leur reviendra d’inventer la suite et d’améliorer sans cesse ces procédés avec les nouvelles méthodes, les nouvelles disciplines alpines et les nouveaux matériaux.

Je pense que chaque secouriste a une vision différente des opérations de secours, des points forts à retenir ou à améliorer, et des éléments l’impactant. Chaque divergence de point de vue permet de performer dans la conception. Certains vont imaginer et concevoir pendant que d’autres vont créer, tester et améliorer. Il est intéressant de voir que l’humain reste la base de tout. Nous ne sommes pas des machines, nous ne sommes pas que des gens qui suivent un protocole, nous sommes des êtres humains avec un sens des valeurs et un objectif commun plus fort que tout : le secours…

Fort de ce principe, de cette expertise et surtout d’un impact fort et douloureux de la montagne sur ma vie, j’ai décidé de partir et de me reconvertir. Je me suis tourné vers un monde que je ne connaissais pas : le commerce dans le bâtiment.

Rapidement, je me suis rattaché à tout ce que j’avais vécu dans mon ancien métier. Je me suis créé un schéma où j’ai transposé à mon nouvel objectif ce que j’avais vécu et la façon dont j’avais réagi sur certaines interventions. J’ai synthétisé le process commercial, l’analyse, les besoins, l’anticipation, la connaissance du milieu et la demande de mes clients. Je les ai transformés avec ce que j’en connaissais.

Qu’est-ce qui me permettait sur le terrain de prendre en compte toutes les informations et d’y répondre le plus rapidement possible ? J’ai essayé de mettre mes capacités et mes qualités d’homme de terrain au service de mon activité.

L’analyse complète et rapide de la situation ainsi que la capacité d’absorption de cette analyse et la faculté de s’en servir en temps réel sont une immense force. Cette capacité facilite la création en instantané d’un plan A et d’un plan B, voire d’un plan C, si besoin. La capacité de synthétiser de nombreuses informations, de les analyser et de les comprendre résulte d’un entraînement intensif.

Aussi, je me suis entraîné à connaître mes produits et leur technicité ainsi que mes concurrents, qui constituaient un nouvel environnement – parfois hostile, lui aussi. Je me suis senti projeté sur une journée de secours… Être en capacité d’être en canyon le matin, en sentier de

randonnée, sur un sommet enneigé l'après-midi et en pleine paroi le soir. J'ai alors découvert un terme à la mode : l'agilité… Cette agilité sans cesse recherchée par les entreprises, nous l'avons déjà exploitée dans le secours en montagne. J'ai réussi, durant ces quatre années où j'ai travaillé en tant que salarié, à mettre en œuvre ce process avec succès.

À mesure que je développais mon secteur, je me suis rendu compte que je transférais énormément de mon expérience vers ma nouvelle activité. Je suis alors devenu curieux d'en découvrir encore plus sur ces transferts afin de pouvoir les exploiter encore mieux. Je me suis alors orienté vers des stages de développement personnel et j'ai suivi des formations de coach et de préparateur mental certifiantes.

Au fil de ces stages, je n'avais de cesse de m'arrêter sur ce que j'avais vécu. Mon histoire et ce qu'elle représentait résonnaient en moi et aussi chez mes camarades de formation. C'est de là qu'est née l'idée d'écrire un livre relatant ces histoires. Je me suis aperçu que nos vies, nos expériences, les hauts et les bas, les claques que nous prenions, tout cela nous permettait d'emmagasiner de la connaissance.

Le développement personnel et la préparation mentale m'ont permis de mettre des mots, des schémas sur mon histoire et sur ma vie. J'ai compris pourquoi j'avais fait ce job, comment je suis resté motivé, comment j'ai pu atteindre mes objectifs, comment j'ai répondu à mes besoins tout en étant en adéquation avec mes valeurs… En bref, j'ai découvert qui j'étais réellement, moi.

En quelques mois de stage, je me suis rendu compte que dans chaque secours, chaque action que j'ai menée, se cachait de l'expérience qui allait me servir dans tous les domaines. Il suffisait juste de les regarder et d'en parler pour les optimiser. Je me retrouve aujourd'hui à faire des process d'optimisation de performance pour des sociétés, des individus, des sportifs, avec uniquement une base de secours en montagne.

La gestion de crise, le dépassement de soi, la gestion du stress, le coaching de groupe, l'optimisation de la performance, le management et la communication sont les ingrédients de la réussite du secours en montagne. Le secours n'est ni plus ni moins qu'une équipe constituée qui se déplace sur le terrain afin de mener une mission et d'atteindre un objectif commun. Nous sommes un prestataire de services, un maillon intermédiaire dans une chaîne humaine.

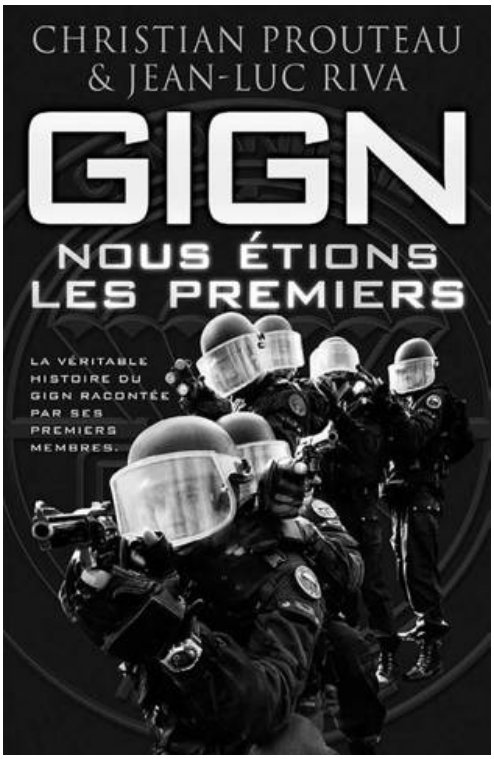
L’analyse, l’écoute et la communication constantes, l’acceptation commune des choix, la préparation physique et stratégique constituent le socle de performance du secours en montagne. Ce socle atypique peut vous aider à prendre conscience de vos possibilités et de vos envies. Chacun d’entre vous pourrait, en s’entraînant, tenter de passer les tests de cette spécialité. Mais les facteurs de sens, d’envie et de besoin sont différents et font que beaucoup ne se présenteront pas… mais est-ce une fin en soi ? Que pouvez-vous retenir de ces histoires pour vivre vos rêves ?

Aujourd’hui, je vous ai livré dix récits de secours qui m’ont changé, qui m’ont permis de voir la vie différemment et qui, aujourd’hui encore, me marquent au quotidien. À chaque ligne écrite, à chaque relecture effectuée, j’ai senti mes poils se dresser et, de temps en temps, quelques larmes couler. Discrètement, dans mon bureau, j’ai essuyé le coin de mes yeux. Ces émotions font partie de moi et constituent mon histoire et ce que je veux transmettre aujourd’hui. Cette sensation sera toujours présente. Ce n’est pas parce que j’ai quitté le secours que je ne suis plus impacté. À chaque accident, à chaque personne disparue dans ce milieu, je renoue avec les mêmes émotions et les mêmes sentiments. Quand il arrive quelque chose au groupe, tout le groupe est touché. Les anciens secouristes comme les actuels constituent ce corps d’élite avec une expertise et une expérience exceptionnelles.

Et si aujourd’hui je compte mettre ces histoires à profit lors de conférences, séminaires ou formations, c’est parce que la transmission de ces valeurs est essentielle à mes yeux.

* * *

© Éric Mesnier



Le 5 septembre 1972, la prise d'otages des Jeux olympiques de Munich révèle la montée en puissance d'une nouvelle forme de terrorisme à laquelle les forces de l'ordre ne sont guère préparées. Quelques mois plus tard, le 3 novembre 1973, vingt-cinq gendarmes sélectionnés sur dossier se présentent à Maisons-Alfort pour y passer des épreuves d'un genre nouveau afin d'intégrer le GIGN n° 1, une unité d'élite de la gendarmerie que le jeune lieutenant Christian Prouteau a été chargé de mettre en place. Aucun d'entre eux ne sait vraiment ce qui l'attend, mais les dix-huit candidats retenus ne vont pas tarder à découvrir que leur patron exige d'eux l'impossible afin de pouvoir répondre aux situations les plus extrêmes. Ensemble, ils vont devoir tout inventer pour parvenir à un niveau opérationnel jamais atteint.

Voici l'histoire sans fard des dix premières années du GIGN. L'histoire de dix-huit hommes au caractère bien trempé, menés par un chef atypique. En relevant le défi représenté par des missions de plus en plus complexes, ils vont aussi devoir convaincre quelques « gardiens du temple » résolument hostiles à l'existence même d'une unité d'élite au sein de la gendarmerie.

Pour la première fois, les protagonistes ont accepté de livrer leur témoignage sur ces premières années déterminantes dans l'identité du

GIGN.

Depuis qu'il a quitté le GIGN pour se consacrer à une carrière d'acteur, Philippe B. est devenu Aton, avec cette même rage de réussir et d'aller jusqu'au bout de l'aventure que celle qui lui a permis il y a quelques années d'obtenir le brevet n° 253 du GIGN.

Mais la rage ne fait pas tout. Comme pour chaque défi que propose la vie, il faut surtout savoir se projeter, se préparer physiquement et mentalement, accepter les épreuves et les échecs, se relever malgré la douleur et poursuivre sa route en dépit des doutes et des incertitudes. Pour cela, il faut réveiller la bête qui sommeille en nous et qui permet d'atteindre l'état féral – l'état sauvage que nous diluons trop souvent dans un confort quotidien.

Avec ce nouvel ouvrage, vous allez pouvoir suivre pas à pas le cheminement physique et psychique d'Aton, ainsi que les moyens qu'il s'est donnés pour atteindre ses objectifs d'intégrer une unité d'élite, de percer dans le cinéma, ou tout simplement d'avancer dans la vie. Et lui donner un sens.

Livre inclassable parce qu'il tient à la fois du récit, du document et du roman graphique, cet ouvrage est essentiel dans la mesure où il permet de révéler le potentiel qui existe en chacun d'entre nous.

Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre libraire en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

Révision : Véronique Duthille

© Éditions Nimrod, 2021
par Éric Mesnier
Nimrod / Movie Planet 2021

Éditions Nimrod
102 Rue de la Fraternité,
93170 Bagnolet, France
www.nimrod.fr

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

e-ISBN : 9782377530175

© 2021, version numérique Primento et Éditions Nimrod

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library